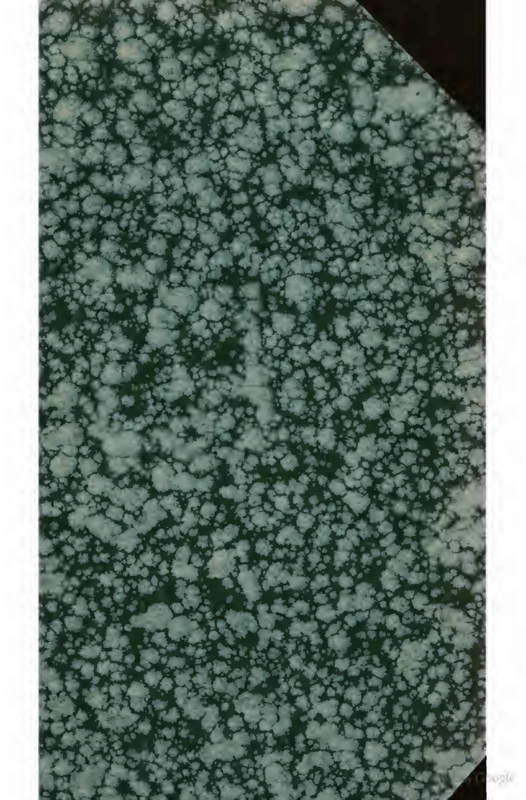




LES

COURS D'AMOUR



PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9


Biblioteca Naziona
NAPOL



PARIS

AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

—

M DCCC LXIII.



LES

COURS D'AMOUR

LES

COMTESSES ET CHATELAINES

DE PROVENCE

PAR M. CAPEFIGUE



PARIS

AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

M DCCC LXIII

Dans les transformations merveilleuses que la civilisation moderne accomplit, il est une puissance qui résiste encore avec une vigueur passive : c'est la nationalité provinciale. En vain on a divisé la France en départements; ces démarcations adoptées, acceptées pour organiser une administration plus active, plus forte, n'ont pas effacé le culte du clocher, de la commune, de la paroisse : nous sommes encore aujourd'hui Provençaux, Alsaciens, Normands, Bretons. Le vieux chêne enlacé de lierre, rongé d'herbes parasites, tombera sans doute, mais longtemps encore ses vastes rameaux ombrageront nos têtes.

Presque tous les esprits supérieurs avaient souvent préféré les agrégations plus vastes que les départements. Napoléon I[er], à peine couronné empereur, créa les divisions militaires, aussi agrandies que les provinces, et le ressort des cours impériales

fut calqué sur la juridiction des anciens parlements : quand un territoire étranger était conquis, l'Empereur y envoyait un intendant, un gouverneur, souvenir du vieux régime. Aujourd'hui, peut-être, ne serait-ce pas une heureuse amélioration, si les sénateurs, délégués dans chaque grand centre, avaient plusieurs départements groupés autour d'eux, comme les *missi dominici* de Charlemagne.

Les provinces n'étaient pas une fiction, mais une réalité; elles représentaient les primitives couches de populations dont chacune avait sa langue, ses mœurs, ses institutions, son histoire précieusement recueillie. Ces choses-là ne se brisent pas par un simple acte de législation.

L'auteur du présent livre sait bien que la province antique doit mourir : qui pourrait résister au frottement des locomotives et à la rapide communication de la pensée? Dans ce panthéisme réalisé par les nouvelles écoles, l'univers doit fraterniser autour des phalanstères; il faut bien accepter l'invariable tendance des esprits; le char roule, il faut le suivre! Mais plus le triomphe de ces nouveautés est inévitable, plus il faut mettre de soin et de justice à recueillir les annales du passé, à peindre ce qu'elles avaient de poétique, de coloré. Tous les grands peuples ont aimé et honoré les ancêtres : à Rome, on portait leurs images avec orgueil. Il ne faudrait pas faire comme ces peuplades sauvages de l'Amérique du Nord dont parle Montesquieu, qui

tuaient leurs pères, parce qu'ils n'étaient plus bons à rien.

C'est dans ce respect des traditions antiques que le présent livre a été conçu ; l'auteur l'a écrit avec bonheur, avec passion : il s'agit de la Provence aimée, de son histoire, du berceau de la famille méridionale couvert de genêt, de thym et de laurier-rose ; ces parfums enivrent, et le Provençal, comme l'Espagnol, l'Arabe, ne s'étonne d'aucunes merveilles ; son pays, dont il est fier, les contient toutes, depuis le Rhône jusqu'aux flots azurés de la Méditerranée ; le soleil ardent rayonne à travers l'olivier, le figuier et la grappe jaunissante.

L'auteur avait voulu d'abord écrire l'histoire générale de la Provence ; c'était pour lui un devoir, un sentiment ; mais il a réfléchi que ce travail avait été fait par d'autres avec mérite et éclat ; nos anciens en histoire nous dépassaient par les études et l'érudition : Bouche, Ruffi et Papon avaient occupé leur vie à recueillir les chartes, les cartulaires ; ils ajoutaient peu aux monuments ; ils mettaient leur gloire à trouver un titre authentique inédit, couvert de la poussière des âges ; ils le publiaient dans ces beaux volumes in-folio que j'ai recueillis un à un, comme les trésors de ma Provence.

Que faire après ces grands érudits qui ont épuisé le sujet ? Traduire en belles phrases modernes leurs récits naïfs, leur inimitable sincérité ? Ce serait gâter ces précieuses pages. Je n'ai jamais aimé ce travail qui consiste à rendre aux parchemins une blancheur

perdue, à regratter les vieilles cathédrales, à enjoliver les tombes des Mérovingiens, ou, comme on l'a fait dans les caveaux de Saint-Denis, à mettre des nez à sainte Clotilde ou Bacthilde de France, pour les rendre plus jolies et plus présentables à la société du dimanche qui va les visiter.

J'ai choisi un cadre plus simple, plus facile à remplir; notre Provence avait eu de nobles comtesses, de belles châtelaines; elles avaient élevé, enchanté le pays; leur charmante histoire se mêlait aux blasons des d'Agoult, des Castellane, des Ville-Neuve, des Blacas, des Simiane; elles avaient présidé à ces cours d'amour où la galanterie avait son code. Ne raillons pas les chevaleresques sentiments des dames de Signe, de Pierrefeu, d'Apt, d'Avignon, présidentes aux débats : la politesse de nos mœurs, l'esprit de haute compagnie se sont maintenus longtemps par ces délicatesses de langage. Il n'y a jamais grand mal à exagérer l'honneur et à diviniser l'amour.

Dans ce cadre, l'auteur a pu faire entrer toutes les traditions de la Provence, si belles, depuis les prédications de saint Lazare, les miracles de sainte Marthe, jusqu'aux pèlerinages à la Sainte-Baume, aux noëls, aux chants des troubadours, aux tournois du roi René, à la chronique glorieuse des dames de Marseille, au siége de la cité municipale par le connétable de Bourbon; ces belles figures provençales, ces femmes aux traits mélangés de grec et de romain, qui se montrent dans leur pittoresque costume,

depuis Avignon jusqu'à Marseille, révèlent l'énergie de ces âmes et la grandeur de ces courages.

La femme de Provence a gardé des châtelaines mortes deux sentiments élevés : la croyance et l'amour. Autour de moi, quand j'écris ces lignes, les processions de la Fête-Dieu sillonnent les rues, parées des pavillons et drapeaux suspendus par ces vieux marins qui ont parcouru les mers des deux mondes; les dames, parées de leurs atours, sont à leur balcon moitié catalan, comme on les voit peintes dans le beau livre des *Tournois du roi René*, au milieu des lices et des fêtes de la procession d'Aix. Le moyen âge revit tout entier dans ces costumes populaires.

Et ces traditions du passé se conservent dans cette vaste cité de Marseille, destinée à devenir la première ville du monde. Du haut de la montagne de la Vierge de la Garde, je vois ses trois ports remplis d'une forêt de mâts ; toutes les nations du monde semblent s'être donné rendez-vous pour y étaler leurs richesses : mille navires, comme des alcyons, sillonnent les eaux bleues de sa rade. La Bourse s'emplit de ces riches commerçants qui traitent les affaires avec la loyauté et la confiance de leurs pères; les uns sont maîtres des blés de l'Égypte, les autres des riches produits de l'Asie, des vins de Chypre et de Chio, des laines d'Espagne et des soies de Chine, des épices de la Syrie et de l'Afrique; la parole donnée suffit pour engager et accomplir des transactions immenses, comme autrefois à Venise, à Gênes. La

vieille république de Marseille semble s'être réfugiée dans sa Bourse.

A cette génération riche, jeune et forte, je ne demanderai qu'un peu de respect pour le passé : à certains jours de l'année, on va visiter les tombes des morts; que de temps à autre on songe un peu aux antiques monuments de Marseille. En admirant cette belle rade, ces jetées, ces docks, ces merveilleux chemins de fer qui dévorent les routes, j'aperçois comme un vieux géant dépouillé de sa chevelure, la tour de Saint-Victor, l'abbaye de Saint-Cassien, d'où partirent les premiers cultivateurs de la Provence.

Assez de ces vilaines et ridicules statues que l'art moderne prodigue ! Pardonne, ô mon noble roi René, à cet artiste qui n'a pas su comprendre ta nature bonne, spirituelle, charmante, et qui t'a drapé comme un vieil argentier de Charles VII récoltant la taille sur le cours d'Aix ! Et toi, saint évêque de Belsunce, est-il possible que l'art ait si mal ciselé ton visage sublime et tes aspirations célestes !

Que les débris de l'abbaye de Saint-Victor, rattachés à la montagne de la Vierge de la Garde par une promenade ombragée de platanes d'Athènes, deviennent le musée de l'antique cité, avec ses tombes gallo-romaines, comme le palais des Thermes, à Paris. Ce vœu, je l'exprime au délégué éminent qui préside avec tant d'éclat à la transformation de Marseille, et à mon vieil ami, dignement élevé à la mairie. Successeur des consuls et des vi-

guiers, qu'il s'entoure de leurs souvenirs. Au milieu d'une civilisation brillante, mais oublieuse, rien n'est plus durable que ce qui est gravé sur la pierre; et on lit encore les noms de quelques édiles sur les inscriptions votives de l'arc de triomphe d'Orange, du pont du Gard et du mausolée de Saint-Remi.

Pont de Vivaux-lez-Marseille, 21 juin 1863.

LES

COURS D'AMOUR

ET LES COMTESSES DE PROVENCE.

I

LA PROVENCE ROMAINE.

An 10 à 300 de J. C.

Les Romains marquaient tout sur leur passage, d'un caractère de grandeur et de beauté particulière. A peine avaient-ils occupé le vaste et fertile territoire des Gaules appelé *Provincia*, renfermé entre les Alpes, la mer, le Var et le Rhône, qu'ils élevèrent d'opulentes cités et fondèrent de riches colonies : *Forum Julii* (Fréjus) aux temples de marbre blanc; Antipolis (Antibes), célèbre par ses bains grecs, ses cirques, ses théâtres[1]; Saint-Maximin, station militaire;

1. Antibes et Fréjus étaient dans l'origine deux colonies marseillaises, mais elles durent leurs grandeurs et leurs em-

Aix, la ville aux eaux bouillonnantes dans ses vingt fontaines, qui rendaient la santé et la vie aux vétérans des légions; Apt sur les petites Alpes, *Apta Julia*, la ville chérie de César; Avignon, fille grecque de Marseille; Arles, cité impériale qui possédait le chef-d'œuvre de la sculpture antique, la Vénus aux formes divines; Saint-Rémy, avec son mausolée aux sveltes coupoles, aux colonnettes élancées, modèle éternel du beau[1], et Saint-Chamas, fier de ses portiques.

Un peu plus loin, le splendide pont du Gard avec ses arches suspendues sur trois étages: route, voie, aqueduc[2]. Puis l'arc de triomphe d'Orange et ses bas-reliefs de la grande époque[3]; et toi, Nîmes, justement orgueilleuse de ton temple inimitable (la Maison carrée), de tes arènes où vingt mille spectateurs se tenaient assis quand les gladiateurs tombaient pour Cé-

bellissements aux Romains. *Forum Julii* rappelle évidemment une dédicace à Jules César.

1. Le mausolée de Saint-Rémy appartient à la plus belle époque. On ne voit rien de comparable, même à Rome.

2. Le pont du Gard est situé dans une vallée pittoresque et solitaire; le vent, qui agite quelques oliviers sauvages, lui donne un aspect mélancolique et abandonné.

3. C'est à tort qu'on attribue la construction de l'arc de triomphe d'Orange à Marius. Il appartient par son architecture à l'époque augustale, qui gardait la majesté de l'art comme les monuments du *Campo Vaccino*.

sar [1] en le saluant; Nîmes qui le dispute à Pompei par la grandeur de ses monuments de la belle époque d'Auguste. A quelques pas de la *Maison carrée*, au sommet d'une source ruisselante en fontaines s'élèvent encore les débris gracieux d'un temple dédié à Diane, où les chastes prêtresses se baignaient à l'abri d'une forêt épaisse; les proportions sont sveltes, les colonnettes, ornées de statues, semblent faire contraste aux gigantesques gradins du cirque. Ce cirque, je le vis un jour de fête [2]; un régiment de hussards y donnait un carrousel: hommes et chevaux étaient imperceptibles au milieu de ces immenses ruines. C'était un anachronisme; aux carrousels chevaleresques, il fallait la place royale; aux cirques, il fallait des orgies de sang, de bêtes féroces et de gladiateurs.

Le voyageur curieux des choses du passé n'a pas besoin de visiter l'Italie pour trouver les débris luxuriants de l'antiquité; aucun pays ne peut se comparer à la Provence pour la richesse de ses monuments. Quand on a quitté Vienne [3]

1. J'ai visité, et pour ainsi dire mesuré, les plus beaux cirques antiques : Rome, Vérone, Tarragone, Nîmes et Arles; je crois qu'on doit donner la supériorité à celui de Nîmes. Le plus grandiose est celui de Vérone.

2. 21 juin 1863.

3. A Vienne, on voit les débris d'un beau temple en marbre

et salué la *spina* de l'hippodrome romain, cachée dans les vignes, on longe le Rhône, qui roule majestueusement[1] : à chaque pas, sous chaque broussaille, on trouve une ruine, un vestige, un souvenir. Il n'est pas jusqu'à la campagne de Provence qui n'ait quelque chose d'italique : la fontaine de Vaucluse qui tombe et éparpille ses eaux rappelle les cascatelles de Tivoli; Gémenos et la Sainte-Baume le disputent aux Apennins ombrés d'arbres séculaires. A quelques lieues de Marseille se déploie la solitude de Saint-Antoine, pêle-mêle d'oliviers, de figuiers, de ces mille fleurs de Provence dont la suavité vous pénètre d'un parfum si doux; le valon est couvert de pins, de petites métairies, suspendues aux flancs des collines, qui ressemblent à la maison d'Horace, ombragées de vignes, où le raisin pend par grappes jaunissantes; les eaux abondent comme à la fontaine d'Égérie et les routes sont entremêlées de genêts et de roses sauvages.

Au milieu de cette Provence romaine, Marseille

de Paros; un arc de triomphe s'élève à une grande hauteur, un autre temple dédié à Auguste et Livie dans les proportions de la Maison carrée de Nîmes.

1. Cette aiguille, que l'on peut voir à quelque distance de la route, a été longtemps désignée comme le *Tombeau de Pilate*. C'était une Aiguille ou *Spina*, un but pour les courses. Autour sont les débris d'un cirque.

formait comme une république à part; si Arles, dans sa grandeur, était sous le gouvernement des magistrats délégués de Rome, Marseille indépendante n'était que l'alliée du peuple romain, sans lui obéir, bien que César l'eût domptée après un siége long et glorieux [1]. On aurait une fausse idée de la cité de Marseille si on se la figurait telle qu'elle est aujourd'hui avec ses rues larges, exposées au vent et au soleil; les anciens avaient des idées plus justes sur la situation des cités; les fils exilés de Carthage, de Tyr avaient bâti leur colonie nouvelle dans une vallée entre deux collines : l'une au levant, couverte de pins, sombre forêt druidique qui l'abritait du vent chaud et fougueux du Midi (*le labesh*) dans la vieille langue de Provence; l'autre au couchant, âpre rocher nu qui la préservait des tempêtes du Nord, sifflant sous le nom de *mistral* à travers le Rhône; le port était ainsi parfaitement abrité. Un temple, consacré à Diane, était sur le promontoire comme le phare d'Apollon à Rhodes; après venait une plage admirable, couverte de sable brillant (Aréna) des campagnes arrosées par des ruisseaux couverts de fleurs : le côté où a été bâtie la ville nouvelle

1. Soror Romæ.

formait un marais couvert de roseaux, recevant les eaux perdues de l'Huveaune; au delà, mille charmantes villas, abritées par la forêt druidique : des côtes abondantes en poissons et en coquillages, si aimés des Romains; la figue parfumée pendait au vieil arbre noueux. L'olivier grisâtre donnait des olives plus parfumées que celles d'Athènes; une industrieuse et riche population jetait partout ses colonies, à Antibes, Fréjus et à Berre, placés dans la plus admirable situation. Qu'on s'imagine, un étang, un lac de sept lieues de tour, entouré de jardins en fleur, espèce de cirque d'eau (aquarium) où pouvaient se donner des batailles navales et des jeux nautiques [1].

Ainsi était la Provence romaine, terre aimée des dieux immortels et que les sénateurs et les consuls exilés préféraient même à Rome!

1. Je m'étonne qu'on n'ait pas cherché à utiliser l'étang de Berre, plus beau, plus pittoresque, à mon sens, que le lac de Côme. D'un côté s'élèvent les Alpines; de l'autre se déploie la mer. On pourrait faire de Martigues une nouvelle Venise, et Berre a plus d'un trait de ressemblance avec Peschiera sur le lac de Garda. Pourquoi la Provence ne deviendrait-elle pas l'Italie de la France?



II

LA PROVENCE CHRÉTIENNE.

An 33 à 400 de J. C.

Au milieu de cette civilisation, tout à la fois puissante et énervée, pleine de cirques, de théâtres, de fêtes, enivrée de parfums et de joie, une légende dit qu'au pied du promontoire où s'élevait le temple de Diane, quand les pontifes du Polythéisme, couronnés de myrte et de verveine, offraient des sacrifices à la protectrice de la cité, une barque aborda le rivage de Marseille avec un homme et deux femmes : Lazare, le ressuscité de l'Évangile, et à ses côtés ses deux sœurs, Marthe et Marie-Madeleine, compagnes de Jésus-Christ ; les saintes femmes qui avaient veillé à son ensevelissement et jeté sur ses pieds le baume précieux ; celles à qui le Seigneur avait dit : « Vous

aurez toujours des pauvres à secourir, mais vous ne m'aurez pas toujours parmi vous [1]. »

Il est impossible de définir par quelle mystérieuse intervention cette cité de Marseille, si païenne de mœurs, si dissipée d'habitude, compta bientôt un grand nombre de chrétiens, et la légende de Saint-Victor constate cette puissance du christianisme dès son origine [2]. Victor était centurion ou tribun d'une légion alors à Marseille : on était sous le règne de Dioclétien et de Maximin, pendant la grande persécution; non-seulement Victor fit hautement profession de foi du christianisme, mais il brisa sous ses pieds la statue de Diane et celle de Jupiter; Le glorieux soldat subit le martyre, et sa tête roula sur le promontoire, au pied de la statue des divinités outragées.

Les saintes légendes de Marthe, Madeleine et

1. Un savant abbé, M. Faillon de Saint-Sulpice, a recueilli en deux volumes grand in-4° tous les documents qui constatent le débarquement de sainte Madeleine et de saint Lazare en Provence. Le janséniste Tillemont, trop difficile sur les traditions, fait mourir Marie-Madeleine avec saint Jean à Éphèse; mais il n'en donne d'autres témoignages que Photius, qui, au reste, ne parle que de saint Jean. *Histoire ecclésiastique*, t. I, p. 356.

2. Saint Victor eut la tête tranchée le 21 juillet 303. La meilleure relation du martyre de saint Victor se trouve dans Cave, *Hist. ecclésiast.*, t. IX, p. 373.

de saint Victor résument l'histoire du triomphe du christianisme en Provence; partout on trouve leur image et leur souvenir. La tradition fait de saint Lazare le premier évêque de Marseille; des cathédrales lui furent dédiées et, à certains jours, une procession solennelle portait son buste couvert d'or, la mitre au front : une hymne lui est consacrée! hospice, foires, marchés, voies publiques de l'antique Marseille portent le nom béni de saint Lazare.

La renommée de sainte Marthe ne fut pas moins célèbre en Provence; la sainte prit la route du Rhône, le fleuve majestueux dont le Delta (la Camargue, pleine de chevaux et de bœufs sauvages) rappelle le Nil. A cette époque, les habitants étaient menacés d'une grande calamité; un animal hideux, serpent-dragon, avait pénétré dans le Rhône [1]. Comme le monstre de Persée, il dévorait les enfants, les jeunes filles. Rien n'avait pu le vaincre ou l'apaiser, ni les armes, ni les sacrifices aux dieux. Sainte Marthe arriva sur les bords du fleuve et à ses pieds le monstre s'affaissa et disparut sous les flots agités. Dans la langue romano-gauloise, les ha-

1. Plusieurs vieux chants provençaux rappellent la légende de la Tarasque : ils se sont conservés jusqu'à présent.

bitants avaient nommé le monstre la *Tarasque*[1]; la ville prit le nom de *Tarascon*, et un souvenir plein de reconnaissance en resta parmi les habitants. Au jour de la fête de sainte Marthe, une machine en bois d'une forme colossale était traînée dans les rues et couverte d'imprécations du peuple qu'elle blessait de sa queue; des jeux, des fêtes célébraient le triomphe de Marthe, comme dans l'antiquité les Grecs solennisaient les jeux pithiens pour rappeler le triomphe d'Apollon sur le serpent Pithon. Des cantiques disaient les miracles de la sainte, et la pieuse ville de Tarascon adopta pour armoiries l'image de sainte Marthe, un pied sur la Tarasque et victorieuse dans une lutte suprême[2].

Au sommet des petites Alpes, abrité sous une splendide et sombre forêt de chênes et de hêtres secouée par les vents, on trouve une grotte profonde, traversée par de petits ruisseaux qui filtrent et suintent à travers les rochers; la légende

1. On a donné divers sens à la légende de sainte Marthe. Les uns disent que ce n'est qu'un symbole : le christianisme victorieux du paganisme représenté par la Tarasque; c'est trop idéaliser un fait historique très-simple.

2. Les armoiries de Tarascon sont d'azur au château d'argent, massoné de sable accompagné en pointe d'un dragon sans ailes à deux jambes dit *Tarasque* de sinople aux écailles d'argent avalant un homme.

veut encore que sainte Madeleine la pécheresse se soit retirée dans cet abri pour y pleurer ses fautes; et les gouttes d'eau qui tombent sont le symbole des larmes de repentir qu'elle y versa. Ces douces traditions de la pénitence sont bien vieilles dans ces contrées : les rois, les comtes de Provence vinrent visiter la Sainte-Baume et le Saint-Pilon qui la couronne au sommet, d'où les anges enlevèrent au ciel sainte Madeleine dans une glorieuse assomption : Madeleine, à qui tout était pardonné parce qu'elle avait beaucoup aimé[1] ! Assises au rouet et la quenouille en main, les vieilles grand'mères racontèrent longtemps dans la langue imagée de Provence toute la légende de la sainte; fille de plaisir et de fête, courtisane adorée, elle avait renoncé aux amours, aux hommages de ceux qui la poursuivaient.

> Très cadets li vant après,
> Dame qu'avez.
> Laissez-moi, mes gentils hommes,
> Aux vanités de ce monde
> J'ai renoncé[2].

Ainsi était le cantique de sainte Madeleine que les jeunes mariées chantaient le jour de la Pen-

1. La fête était célébrée le 22 juillet.

2. Cantique et légende provençale que chantait mon excellente mère de sa voix si douce ; j'avais un exemplaire imprimé à Avignon chez le Blond. Le P. Bérulle a fait

tecôte dans le pèlerinage qu'elles faisaient, toutes la couronne d'oranger au front, à la Sainte-Baume, la grotte vénérée.

La régularisation du christianisme, dans la Provence, se fit par un pieux solitaire du nom de Cassien[1], la tête la plus forte, la plus puissante de ce temps, car ceux qui organisent les sociétés sont plus grands quelquefois que ceux qui les fondent et les groupent en multitude. Cassien, élevé parmi les solitaires d'Égypte, avait assisté aux enseignements de saint Jean Chrisostome (la Bouche d'or), et ces enseignements, il les porta en Provence. On était à l'époque des invasions barbares : saint Cassien réunit autour de lui cinq ou six mille compagnons pour les façonner à la règle, la première force des sociétés. Partout la civilisation romaine s'effaçait devant l'invasion des hommes du Nord; les vieux habitants fuyaient les terribles envahisseurs en cherchant un abri dans les îles qu'environnaient les côtes. Les îles de Lerins[2] devinrent, pour la

d'éloquentes méditations sur sainte Madeleine; on dit qu'elles étaient à l'adresse de Marion de Lorme et de Ninon de Lenclos.

1. Cassien était né vers l'an 340.

2. Les îles de Lerins sont situées en face de Cannes et du golfe antique de Napoule; elles portent le nom d'îles de Saint-Honorat et de Sainte-Marguerite; elles sont aujourd'hui un but de pèlerinage pour les antiquaires chrétiens de Marseille.

Provence, le refuge de la population, comme les lagunes de Venise furent une retraite pour les habitants de l'Italie.

Cassien s'abrita dans les murailles de Marseille, où il fit construire le monastère de Saint-Victor[1], dont les tours noircies et ruinées sont encore l'orgueil antique de Marseille. La chapelle de Saint-Victor n'avait pas été la première église construite et consacrée au vrai Dieu; le splendide temple de Diane, sur le promontoire, fut transformé en cathédrale; les marbres de Paros, voués à la déesse, avaient servi à élever les autels dans la nouvelle église qui reçut le nom de Major (la mère, la suprême, la principale)[2]. Le monastère de Saint-Victor fut construit dans la forme gothique, pour servir d'abri aux compagnons de saint Cassien, qui devaient se défendre contre les barbares : de hautes murailles en pierres carrées, cimentées à la façon des édifices romains, percées de meurtrières, surmon-

1. Il est dit dans les œuvres de Cassien qu'il avait sous sa règle ou sous sa loi plus de cinq mille moines. Les institutions monastiques de saint Cassien sont fort remarquables; elles ont été publiées et traduites par Nicolas Fontaine. Paris-Lyon, 1663-1667.

2. La Major vient d'être démolie : il eût été bien d'en conserver quelques débris. Dans les choses religieuses, l'antiquité vénérable vaut mieux souvent que la richesse et la beauté des formes.

tées de créneaux, entouraient le monastère. Plus antique encore que les tours était la crypte ou souterrain, aussi curieux que les catacombes de Rome; car elle ne fut pas pratiquée dans la molle pouzzolane d'Italie, mais taillée dans le granit, à peine rongé par les âges. On y descend encore aujourd'hui par un escalier rapide et tortueux; à droite et à gauche sont la place des tombes destinées pour sépulture aux martyrs : un banc de pierre est désigné sous le nom de *confessionnal de saint Lazare;* on dit que là le frère de Marthe écoûtait l'aveu des fautes des chrétiens qui allaient mourir sous la hache du licteur. Un peu plus loin se trouve la prison où le saint fut renfermé, semblable à celle de l'église d'Esnay, où les martyrs de Lyon furent plongés; quelques figures informes se trouvent encore grossièrement sculptées sur ce mur, et une longue voie se prolonge comme les catacombes du cimetière de Saint-Calixte, à Rome. Là, le pauvre sacristain (gardeur de la crypte) vous arrête : « Il y aurait péril d'aller plus loin, dit-il; autrefois ce canal étroit passait sous le port et allait joindre l'église souterraine de la Major. » Ainsi, les premiers chrétiens se communiquaient, de l'une à l'autre rive, les nouvelles de la persécution[1].

1. Je ne fais pas un voyage à Marseille sans descendre

Dans une autre partie de la Provence, sur les ruines d'un temple consacré à Jupiter par les légions victorieuses, s'élevait une autre église, Saint-Maximin, non loin de la grotte où pleurait sainte Madeleine, vaste basilique, avec une crypte garnie de tombeaux de la belle époque romaine. Mais le chef-d'œuvre de l'art chrétien était à Arles : l'église et le cloître de Saint-Trophime, ancien cimetière arrosé du sang des martyrs, semblable au Campo-Santo de Pise, au pronaos de Santo-Ambrosio de Milan; les galeries abritaient les sépulcres, et au milieu était le cimetière commun, où l'herbe croissait épaisse à l'ombre de la basilique[2].

Presque au pied des Alpes s'élevait la charmante ville d'Apt, assise comme une corbeille de fleurs dans les bois odorants. Apt, cité chérie des empereurs, devint sous le christianisme un but de pèlerinage, car son premier évêque l'avait consacrée à sainte Anne, la mère de la Vierge; elle en possédait les plus précieuses reliques

dans la crypte de Saint-Victor; je suis peut-être le seul curieux de ces antiquités chrétiennes, et le pauvre sacristain est un peu étonné de ma persistance solitaire. Saint-Victor est une belle ruine.

2. Arles n'est pas assez visitée. Aucune ville ne peut mieux représenter la vie municipale. Le cloître de Saint-Trophime est plus beau que celui de Sancto-Ambrosio de Milan.

dans les châsses bénites. De tous les points du monde, les pieuses pèlerines venaient s'agenouiller près du reliquaire pour demander la fécondité, et la reine Anne d'Autriche fit dans ce but un pèlerinage à Sainte-Anne d'Apt; quand ses vœux furent exaucés par la naissance de Louis XIV, la reine déposa en reconnaissance sa couronne d'or sur l'autel.

La crypte primitive existe encore sous la cathédrale et porte des vestiges de l'époque gallo-romaine; la chapelle de Sainte-Anne possède un trésor comparable à celui de Cologne, et, parmi les curiosités historiques, un étendard, turban ou burnouf enlevé à un chef sarrasin durant les Croisades et brodé d'or. L'érudition doit admirer l'antique chaise épiscopale de l'époque carlovingienne, plus belle que le siége de Dagobert, conservé au musée du Louvre. Hélas! Apt n'a plus d'évêque; mais la cité conserve les vestiges de la mitre de son antique épiscopat[1].

1. J'ai visité récemment Apt, accueilli par la douce hospitalité de mon bien cher parent, M. le président Guillibert; le vénérable curé de la cathédrale voulut bien lui-même m'accompagner dans la visite de son église, et un avocat bienveillant et très-érudit, M. Seymar, prit la peine de tout m'expliquer avec une grâce particulière.



III

FORMATION DE LA LANGUE ET DE LA NATIONALITÉ PROVENÇALE.

Du troisième au treizième siècle.

Avec leurs lois, les Romains avaient porté leurs langues dans toutes les cités de la Gaule méridionale ; on parlait le plus pur latin dans les écoles et les académies d'Arles, de Nîmes, d'Aix et même de Marseille, où il restait un léger mélange de la langue grecque et phénicienne; les auteurs de la période du premier au quatrième siècle écrivaient le latin le plus correct dans la Provence, comme dans l'Italie. Les Gaules avaient leurs rhéteurs et leurs poëtes célèbres qui rivalisaient avec l'époque augustale[1].

Il est impossible d'admettre, toutefois, que

1. Pétrone même était de Marseille (celui dont on disait : *Purissimæ latinitatis impurissimus scriptor.* Le sophiste Favorinus était d'Arles, et Victorin était d'Aix.

même dans les beaux temps de Rome consulaire et impériale, l'idiome parlé par le peuple fut identique à la langue élégante et raffinée de Cicéron et de Virgile. Si l'on suit dans les comédies de Plaute et de Térence les dialogues d'affranchis et d'esclaves [1], on peut remarquer des phrases plus brèves, la suppression presque absolue de longues périodes, des ellipses fréquentes, une abondance de mots secs et vulgaires. Il est évident que dans son langage usuel, le peuple romain (la plebs) n'employait pas la langue travaillée, les périodes des orateurs et des historiens.

Cette langue populaire qui avait pénétré dans la Gaule méridionale, on l'employait dans les marchés pour la vente et l'achat; et lors de l'invasion des Goths et des Wisigoths, le latin déjà altéré avait subi l'action des formes particulières des langues du Nord; les adverbes, les articles multipliés, et surtout une précision didactique qui éloignait les longues périodes et les rhétoriques amphases: de ces éléments s'étaient formés

1. Ainsi dans la première scène de l'*Adrienne*

SIMO.	Vos istæc intro auferte; abite, Sosia, Adesdum : paucis te volo....
SOSIA.	Dictum puta : Nempe ut curentur recte hæc.
SIMO.	Imo aliud.
SOSIA.	Quid est.

une langue parlée, un patois usuel, depuis les Pyrénées jusqu'à la Loire, et si même on voulait bien pénétrer les origines, l'italien et l'espagnol ne seraient qu'une dérivation du provençal, la langue mère.

La popularité, on peut même dire l'universalité du provençal, est un fait qu'on ne peut contester : il y a des monuments de cette langue qui remontent au dixième siècle. Une vieille chronique contemporaine qui raconte les invasions des Normands dans les Gaules et énumère les précautions que prenaient les églises pour cacher leur trésor, emploie l'idiome provençal[1]. « En Giles gissent loz corz des saints dont saint Palleuz fu porté à Xainxtes et qui fu sèvèlis Gilés le prince d'eus Romains e est en la menza d'Angoulême e de Xainste et qui fu portés Gilès le prince d'ous Romains; e est en la menza d'Angoulême e de Xaintes. » Voilà quelle était la langue de Provence et de la Languedoc au dixième et au onzième siècle : on voit l'usage des articles multipliés qu'avaient introduit les Goths et les Wisigoths. L'existence et l'universalité de la langue provençale est également constatée dans les

1. Cette chronique est dans les manuscrits de la Bibliothèque impériale 10307-5. On ne peut nier son authenticité, car elle est écrite en caractère du onzième siècle.

vers de l'empereur Frédéric Barberousse, *aux cheveux dorés*, le spirituel et galant écrivain, phénomène de science au moyen âge[1] :

Plas mi cavalier francès
E la donna cathalana,
E lourar del genoes
E la cour de Kastelana,
Lou cantar provencales
E la dansa trèviane,
E lou corps aragones
E la perla juliana,
La man et carne d'Anglès
E lou donzel de Toscana.

La langue provençale était déjà ainsi expressive et charmante, abondante et riche dans ses figures; elle était parlée par Barberousse, cet empereur d'Allemagne qui conduisait la troisième croisade. Frédéric avait vécu en Italie, à Rome, et pourtant il préférait s'exprimer en provençal: ce qui porte à croire que cette langue était universelle; elle fut élégamment parlée par Guillaume IX, comte de Poitiers (né en 1070, mort en 1122), de mœurs si joyeuses, d'habitudes si dissipées, cour-

1. Frédéric Barberousse était né en 1121; fils de Frédéric, duc de Souabe. *Traduction:* « Le chevalier français me plaît, la femme catalane, la ruse des Génois, la cour des Castelanes, le chant provençal, la danse trévisane, le corps des Aragonais, la perle julienne, la main et la chair des Anglais et la jeune fille de Toscane. »

tois chevalier, mais grand trompeur de dames. Tous ses chants et *sirventes* les plus hardis et licencieux furent écrits en pur provençal avec l'entrain de *la Science gaie;* son sirvente du *Chevalier muet* qui vient à bout de se faire aimer de deux dames à la fois, parce qu'il sait garder le silence et ne point bavarder de sa bonne fortune, est écrit en langue provençale qui ne garde pas plus de pudeur que le latin[1].

Au onzième siècle se forma la véritable nationalité provençale indépendante des souvenirs de Rome : après l'invasion des Wisigoths, elle avait cessé d'être province latine et d'obéir aux empereurs; elle forma une branche, la plus riche de la vaste monarchie des Goths; les invasions des Sarrasins d'Espagne désolèrent les contrées du Midi, jusqu'à ce que Charles Martel eut arrêté les populations berbères dans les plaines de Poitiers. L'influence de la grandeur carlovingienne se fit sentir sur la Provence[2] après l'expédition de Charlemagne contre les Maures d'Espagne;

1. Guillaume de Poitiers est considéré comme le premier des troubadours; on peut lire, sur sa vie galante et un peu désordonnée, Geoffroy, prieur de Vigeois. (Labbe, Biblioth. ms., t. II, p. 292, et Guillaume Malmesbury, *de Geste. reg. Anglor.*)

2. Dom Vaissete et don Levic, *Histoire du Languedoc*, t. I, in-f°, travail immense, commandé par les états du Languedoc.

partout l'empereur d'Occident marqua le glorieux sillon de son passage : la *tour Magne*[1] de Nîmes rappelle le nom et la gloire des Carlovingiens ; la chronique de l'archevêque Turpin est remplie des beaux exploits des paladins dans le Midi, en Provence[2], en Septimanie et en Gascogne ; Turpin *il buono Turpino* inspira les chants de l'Arioste.

Mais la nationalité provençale ne s'abdiqua pas même en présence de la grandeur carlovingienne, elle se révèle dans le poëme des *Quatre fils Aymond.* Tous ces héros poursuivis par la colère de Charlemagne appartenaient au Midi et en parlaient la langue. Maugis, le magicien, qui joue sept bons tours à Charlemagne, était de race méridionale. Les quatre glorieux frères qui montaient l'intelligent Bayard, le coursier aux naseaux de feu, étaient seigneurs de Montauban. Le traître, le méchant qui excitait contre eux la colère du grand empereur, était un homme du Nord, Ganelon de Mayence[3].

1. La tour Magne, qui s'élève sur une des sept hauteurs qui forment la ville de Nîmes, comme dans la Rome antique, n'est pas un monument romain ; sa construction est carlovingienne.

2. La chronique de l'archevêque Turpin est insérée tout entière dans la chronique de Saint-Denis, comme si elle était la vérité même. Cependant on sait qu'elle est apocryphe.

3. La chronique des *Quatre fils Aymond*, encore aujour-

Le héros de la poésie méridionale, ce fut Gérard de Roussillon, à qui une chanson de *geste* fut entièrement consacrée; chevalier brave et courtois, il sauva la Provence. Tout le moyen âge retentit de la renommée de Gérard de Roussillon[1] récitée en tous les manoirs; les villes en gardaient le souvenir, ainsi que de Guillaume de Poitiers, le premier des troubadours.

C'était le temps où la Provence se défendait contre les excursions des Sarrasins; si les Maures avaient renoncé à passer les Pyrénées défendues sur les frontières par les marquis (*gardes des Marches*), les pirates africains remontaient le Rhône. Plusieurs fois Arles fut ravagé, ils massacrèrent les chrétiens jusqu'à Tarascon; à Arles, un champ tout entier servit de cimetière aux chevaliers et au peuple victime de ces invasions terribles.

Ici se montre l'héroïsme des saintes et courageuses filles de Marseille, qui préférèrent se défigurer plutôt que de tomber sous le joug des Sar-

d'hui la lecture favorite des paysans du Midi, a été altérée sous François Ier, comme presque toutes les *chansons de geste* du moyen âge, qui furent alors mises en prose et augmentées.

1. Gérard de Roussillon est un de ces héros romanesques dont on ne connaît pas l'histoire réelle et dont les chroniques font à peine mention, comme Roland et Autger le Danois. Quand la poésie s'empare d'un nom, l'histoire réelle disparaît ou s'altère.

rasins ; le peuple les honora encore sous le titre de *Denazarados* (sans nez) : on voit ce pieux dévouement à la vertu reproduit en bas-relief sur quelques vieilles tombes[1].

A cette époque doit également se rattacher le premier type de la délicieuse chronique de la *belle Maguelone et de Pierre de Provence* rappelée incessamment par les troubadours et par les poëtes de l'Italie : quel bel exemple de fidélité et de noblesse dans les sentiments ! « comment l'amour vint au cœur de la belle Maguelone, combien il fallut d'héroïsme, de combats, de persévérance à Pierre de Provence, pour conquérir une escarboucle aussi précieuse[2] ! »

Tous ces monuments appartiennent à la langue primitive de la Provence dont la nationalité s'organisait sous ses princes, ducs, marquis et comtes.

1. Plusieurs cités prétendent posséder les tombes réelles des religieuses *Denazarados ;* on trouve, en effet, divers bas-reliefs qui représentent des femmes sans nez ; mais, on le sait, les ravages du temps altèrent principalement les parties saillantes du visage.

2. Le roman ou légende de *Pierre de Provence et de la belle Maguelone* est encore un des plus populaires dans le Midi ; il était primitivement en vers ; sous Charles VIII il a été mis et translaté en prose.



IV

LES PRINCES, DUCS OU COMTES DE PROVENCE.

Du neuvième au treizième siècle.

Rien n'est plus difficile que de pénétrer jusqu'à l'origine des dynasties à travers les vieux âges; le fleuve majestueux dans son cours est souvent obscur et inconnu à sa source : on voit des comtes de Provence vassaux des rois de Bourgogne passer sur l'histoire sans laisser trace[1]. Le seul qui remplit de son nom l'époque carlovingienne, ce fut Gérard de Roussillon, dont j'ai

1. La Provence orientale, au delà de la Durance, resta aux Bourguignons; l'autre passa aux Wisigoths ; les Bourguignons gardèrent le comtat Venaissin, *Vindauscensis Comitatus*. Les Francs devinrent, en 534, possesseurs de toute la Provence; on trouve un Boson, fils de Théodoric, comte d'Autun, qui se fit couronner roi de Provence.

parlé, le glorieux héros d'une chanson de geste; élevé à la cour plénière de l'empereur Louis le Débonnaire, fils du comte Conrard, l'un des leudes les plus dévoués à Charles, fils de Lothaire créé roi de Provence, il devint le protecteur et l'appui du jeune roi qu'il sauva par ses prodigieux exploits de chevalerie: Normands, Sarrasins ou barbares d'Afrique, rien ne résistait à ses coups de lance et de masse d'armes; il eut pour femme Berthe, de la race provençale, comme son époux, et qui défendit le château d'Arles vivement assiégé.

Après sa vie de gloire, Gérard devint le vidame dévoué des moutiers ou abbayes; à une existence de bruit succédait la solitude; ainsi étaient les barons féodaux. Gérard fonda l'abbaye de Vézelai, depuis si célèbre par la vie de saint Bernard : sur son tombeau, on lisait une longue épitaphe, et, à côté de lui, couchée sur la pierre, la noble comtesse Berthe revêtue de longs voiles, comme les chastes épouses[1].

A travers l'obscurité de ces âges, les recherches patientes des Bénédictins sont parvenues à tracer la chronologie des rois d'Arles, comtes,

1. La légende de Gérard de Roussillon est admise comme une vérité historique par les Bénédictins dans l'*Art de vérifier les dates* (édit. in-4°, t. III, p. 241).

souverains de Provence qui régnèrent simultanément.

Rois d'Arles de race impériale.		Comtes souverains de Provence. 1re *race germanique.*	
Boson............	870-887		
Boson II.........	887-914	Boson Ier........	923-926
Hugues..........	916-949	Boson II........	945-961
Conrad le Pacifique.	949-978	Guillaume Ier....	961-1092
Rodolphe.........	978-1032	Guillaume II.....	1092-1018
Conrad le Salique..	1032-1038	Bertrand Geffroi..	1018-1063
Henri III.........	1038-1051	Bertrand II......	1063-1090
Henri IV.........	1056-1066	Gilbert..........	1090-1108[1]

Dans l'histoire obscure et difficile de ces premiers temps de la Provence, on ne peut constater que ce fait : « Qu'elle était un fief de la royauté d'Arles et en même temps une vassalité de l'empire. » Les comtes étaient de vaillants féodaux dont la vie se passait aux batailles, et qui mouraient ensuite en pénitent dans un moustier ou monastère pour expier les fautes, les violences d'une vie agitée[2]. On voit une première comtesse de Provence du nom d'Étienète, surnommée aussi la bonne, la pieuse ; la charte conservée dans la bibliothèque de Saint-Victor de Marseille, scellée du sceau de la comtesse, exemptait l'abbaye de

1. J'ai suivi la chronologie de Bouche : les Bénédictins diffèrent avec lui pour quelques années.

2. Dans ce cadre est toute l'histoire du moyen âge : la violence, le repentir, c'est-à-dire le drame.

tout péage sur la Durance et le Rhône[1] : quand Urbain II, le pape, vint assister au concile de Clermont, ce fut Étienète qui le reçut à sa cour d'Aix; elle jeta les premiers fondements de l'église Saint-Nicolas de Tarascon, l'antique cathédrale, vénérable monument de la piété des peuples.

A la mort de Gerberge, sa fille chérie, finit la première dynastie des comtes de Provence de race germanique ; Gerberge maria sa fille, du charmant nom de Douce[2], à Raymond Béranger, comte d'Aragon et de Barcelone ; éprise de son mari brave et généreux, la comtesse Douce donna tous ses droits à Béranger : d'où vint la dynastie des comtes de Provence issue de Catalogne et d'Aragon.

Raymond Béranger............	1112-1130
Béranger Raymond II..........	1130-1164
Raymond.....................	1164-1166
Alphonse Ier, roi d'Aragon......	1166-1196
Alphonse II...................	1196-1208
Raymond.....................	1208 1245

Sous cette dynastie des rois d'Aragon, la suprématie des empereurs germaniques, rois d'Arles, s'efface peu à peu sur la Provence. Dans une charte où pend la bulle d'or, Lothaire le Germa-

1. Cette charte est de Pâques 1094.
2. Cet acte est du 1er février 1112.

nique se plaint à l'évêque de Tours de ce qu'il n'y a plus aucun respect pour ses volontés impériales dans la Provence : « Évêque, trouve-toi avec tes vassaux à ma cour plénière. » L'évêque méprisa cette sommation féodale[1] bien qu'émanée d'un empereur.

Raymond Béranger, premier comte de Barcelone, prit le titre de marquis de Provence ; il eut à lutter contre la maison des comtes de Baux et de Forcalquier, lieux célèbres en Provence ; famille glorieuse et infortunée, les comtes de Baux perdirent leurs fiefs; alliés de l'empereur d'Allemagne, domptés par la Maison Catalane des comtes de Provence, ils s'effacèrent du livre féodal! Ce fut une cour pleine de magnificence que celle de Raymond Béranger, elle comptait mille chevaliers tous armés; au milieu d'un festin éclairé de flambeaux de cire, les barons de Castellane, d'Agoult et de Sabran[2] firent leur hommage au comte suzerain.

1. Les empereurs citèrent plus d'une fois les comtes de Provence au banc de l'empire. Frédéric donna souverainement la Provence au comte de Toulouse; mais on tint peu compte de ses actes. (Mss., Béthune, 5 vol., 9421-267.) Dom Vaissete et Levic, *Histoire du Languedoc*, sont fort curieux sur cette époque.

2. Ce sont les plus anciennes races de la Provence, la première couche de sa noblesse.

Sous son successeur Béranger, l'hérésie de l'Albigeois vint jeter le désordre dans la hiérarchie des fiefs; il en résulta un morcellement de terre et une sorte d'anarchie dans l'organisation de la Provence. Arles[1] Aix, Marseille, Avignon se proclamèrent villes libres par le même sentiment qui fit les républiques de Gênes, Pise et Venise; elles proclamèrent leurs statuts particuliers. Jamais les empereurs germaniques n'avaient renoncé à leur suzeraineté sur Arles; Frédéric II ne cessa de réclamer ses droits sur le royaume de Provence. Les villes répondaient en se proclamant en république : Marseille, toujours fière et indépendante, se gouvernait par elle-même; son port était magnifique; elle venait de publier son *Consulat de la mer* à l'époque où se promulguaient les lois d'Éléonore de Guyenne; ville souveraine, elle traitait avec Gênes, les cités d'Italie, les empereurs grecs et latins de Constantinople; elle signait des chartes pour le passage des pèlerins sur ses galères; les croisades lui ouvraient les voies de commerce avec la Palestine; elle ne dédaignait pas de traiter avec le soudan d'Égypte et les émirs des villes

1. Arles s'érigea en république et nomma un podestat, comme en Italie.

de Syrie. Le commerce fait oublier bien des scrupules, et tout en grandissant ses relations, Marseille restait profondément religieuse[1] et ennemie de l'hérésie des Albigeois.

Le monastère de Saint-Victor était son orgueil et sa gloire catholique. Les moines envoyaient des colonies sous le titre de *prieurés* dans les lieux incultes ; les règles de Cassien et de saint Benoît obligeaient les religieux au travail assidu des mains et aux défrichements; ils cultivaient donc sans cesse les terres inféconde à côté de la colline, autrefois couverte d'arbres druidiques, et alors toute nue, toute pelée : les prieurés de Saint-Victor s'établirent le long de la petite rivière de l'Huveaune et de la mer jusqu'au vallon de Saint-Loup; on appela ces prieurés *les terres du bon Dieu*, à cause de leur fertilité et de leur destination. Les cartulaires de Saint-Victor contiennent une multitude de dons que les comtes de

1. On peut voir dans Ruffi toute l'histoire de Marseille à cette époque. Ruffi, le savant historien, retiré dans sa belle pinède, est admirable pour l'histoire de l'antique Marseille ; mais à mesure qu'il approche de la réunion de la Provence à la couronne, on voit que le prestige de l'autorité royale l'aveugle et le séduit. Ce n'est plus le vieux patriote marseillais, respirant la liberté municipale avec l'odeur du pin et du genêt dans sa bastide chérie ; c'est le magistrat ébloui par le siècle de Louis XIV.

Provence, les seigneurs, les bourgeois faisaient au monastère de Saint-Victor, l'honneur et la perle de la cité. Saint-Victor avait sa juridiction indépendante dans la ville de Marseille elle-même, si libre sous ses comtes[1].

1. Indépendamment de la juridiction du monastère de Saint-Victor, il y avait aussi celle de l'évêque de Marseille, fort indépendante. Mon parent et allié Charles Kothen s'est voué au culte historique de l'abbaye de Saint-Victor; sa modestie a voulu en vain m'interdire de signaler ses fortes études et son dévouement aux antiquités de Marseille.

V

CHANTS ET POÉSIES DES TROUBADOURS.

Douzième au quatorzième siècle.

Pendant le règne de la famille aragonaise des comtes de Barcelone, la Provence vit fleurir ses plus tendres, ses plus gracieux troubadours qui chantaient la science gaie au milieu des dames et des chevaliers : faut-il attribuer ces douces aspirations aux Arabes, alors souverains de l'Andalousie, Séville, Grenade et Cordoue, et maîtres en poésie? Ce serait une erreur : est-ce que la Provence avait besoin d'emprunter à d'autres qu'à elle-même ces jeux de l'imagination éclose aux rayons du soleil du Midi, comme une fleur naturelle[1] ?

1. L'histoire de la poésie des troubadours a été l'objet de grandes recherches et de systématiques opinions : Millot, *Histoire des troubadours*, est d'une grande fécondité d'ex-

Les poëtes arabes dont on a exagéré l'influence n'avaient pas inspiré Guillaume, comte de Poitiers, et ses sirventes moqueurs, ni le charmant Bernard de Ventadour, un des plus anciens maîtres en la menestraudie. Né dans une classe obscure, Bernard, attaché à la maison de Ventadour, osa en aimer la dame, Agnès de Montluçon, jeune, vive, enjouée: « Les douces chansons naissent toutes du cœur; qui peut les inspirer, si ce n'est l'amour? Tout ce qu'il enfante me plaît.... et pourtant je ne connais l'amour que par les inquiétudes qu'il inspire; si ses peines ont pour moi tant de charmes, que pourrais-je dire de ses plaisirs?... Aussi quel est mon bonheur lorsqu'à l'ombrage d'un pin, sur une colline embaumée, je reçois un baiser de la noble châtelaine; je ne vois, je n'entends plus rien: au milieu de l'hiver, les prés me paraissent couverts d'une noble verdure; la neige est pour moi comme un tapis de fleurs[1]. »

traits et d'aperçus; M. Raynouard s'est borné à publier les textes souvent fort obscurs, même pour un Provençal. Nostradamus est d'un grand intérêt, mais souvent un peu conteur de chevaleresques aventures; Saint-Palaye est l'érudit que je préfère. Quant à Ginguené, c'est un lourd plagiaire qui a voulu faire de la philosophie avec les mœurs croyantes du moyen âge.

1. Le sire de Ventadour était Eble II, qui vivait au milieu

La jalousie du sire de Ventadour éloigna le poëte passionné qui vint s'abriter à la cour d'Éléonore de Guyenne, séjour de galanterie: plein du souvenir de sa dame, Bernard en exprima sa douleur. « Que ne puis-je fendre l'air comme les hirondelles, et porter mon cœur chaque nuit aux pieds de celle à qui j'offre de loin mes chansons. Éloigné de ce que j'aime, je suis rempli de son image gravée au fond de mon cœur. Chaque matin le rossignol me réveille en chantant ses amours; ses doux gazouillements sont préférables au sommeil, le vent qui vient me caresser du château de ma dame m'apporte tous les parfums du Paradis; mon amour est si exclusif qu'il n'est ni reine, ni duchesse qui puissent me tenter, et je refuserais même l'amour de la comtesse de Provence, de la dame de Saluce, de son aimable sœur Béatrix de Viennois pour n'aimer qu'elle [1]. »

Ce fut un troubadour aimant et poétique que Lons de Capdeuil, digne chevalier, gracieux chanteur, maître en la science, éperdument amoureux d'Azalaïs, fille de Bernard d'Anduze [2]; non-

du onzième siècle; il était lui-même poëte, ainsi que le dit la chronique du prieur de Vigan rapportée par Baluze.

1. Bernard de Ventadour finit sa vie à la cour de Raymond V, comte de Toulouse.

2. Bernard était un des grands vassaux de la *Marche*, qui signifiait alors la frontière de la rive droite du Rhône.

seulement il la chanta dans ses vers, mais encore il la couronna de magnificence et de fêtes : doutant de son cœur et pour l'éprouver, il s'éloigna d'elle; il feignit d'aimer Adelaise, femme de Roscelin, vicomtesse de Marseille [1]. Azalaïs, se croyant délaissée, cessa d'aimer Lons de Capdeuil, qui déplora son imprudence : « Oh! madame, vous n'avez vu en moi qu'inconstance et légèreté, tandis qu'il y avait excès d'amour ; si j'ai essayé de m'éloigner de vous, mon cœur a été toujours fidèle. Oui, vous êtes belle! maudit soit le miroir qui vous le dit trop. »

Troubadour et chanteur non moins ardent, Arnault de Marveil [2] aima follement Azalaïs, fille de Raymond, comte de Toulouse, dont il avait visité la brillante cour, digne d'un haut suzerain [3]. « Hélas! qui pouvait prévoir qu'en arrivant dans ce pays, je payerais si cher la témérité de voir tant de beauté et de grâces ; le soleil brûle et je ne puis faire l'aveu de mon amour ; je m'éloigne,

1. Roscelin, d'abord moine de Saint-Victor, devenu vicomte de Marseille, fut excommunié par le pape Innocent III, en 1170. Ruffi en a donné la généalogie dans l'*Histoire de Marseille*, t. I, p. 78.

2. Pétrarque a dit de lui : *El men famoso Arnold.*

3. Ce fut ce même Raymond V, comte de Toulouse, qui fut excommunié et dépouillé de ses États lors de la guerre des Albigeois.

mais mon cœur est comme un miroir qui me représente ses charmes; tout me les rappelle, la fraîcheur de l'air, l'émail des prairies, le coloris pourpre des fleurs; je puis dire qu'elle est la plus belle dans l'univers, elle est si gracieuse, si noble! aucune raison ne peut s'opposer à mon penchant; il faut laisser aux rois l'honneur de soupirer pour elle; mais l'amour nous rend tous égaux: mon cœur vaut bien celui des rois, des ducs et des comtes. César n'était rien, et il fut empereur; je pourrai donc m'élever jusqu'à elle! »

Se comparer à César, c'était hyperbole de poëte, et le pauvre troubadour vit bientôt qu'en amour tout n'est pas égal; car Azalaïs lui préféra Alphonse IV, roi de Castille. Obligé de se retirer de la cour, Arnault de Marveil vint s'établir à Montpellier: « Hélas! mon Dieu, je ne vois plus l'objet de ma flamme; elle a pu m'éloigner de sa présence, mais qui pourrait rompre les liens mystérieux de mon amour! mon cœur aimant ne se partage qu'entre elle et Dieu; et encore sa part dans mon cœur, Dieu ne la tiendrait d'elle qu'en mouvance féodale, si Dieu jamais pouvait être vassal. Oh! quand pourrai-je voir les beaux lieux qu'elle habite? n'apercevrai-je nul habitant de son castel? un pâtre qui l'a vue serait pour moi plus grand, plus heureux qu'un prince;

un moment pour la contempler serait plus doux pour moi qu'un éternel paradis[1]. »

Le triste Geoffroy Rudel[2] aimait la fille du comte de Toulouse devenue dame de Tripoli dans les fortunes féeriques des croisades; amour romanesque et ardent, car Geoffroy n'avait jamais vu l'objet de ses pensées: « Hélas! s'écrie-t-il, je n'ai jamais pu lui dire les sentiments de mon cœur; jamais je ne m'approchais d'elle, ni ne baisais ses pieds ou ses mains; et pourtant je sais que nulle ne l'égale parmi les beautés chrétiennes, juives ou sarrasines; je m'endors avec son image et je m'éveille désespéré de ne pas la voir; je ne puis résister à cette douleur et je gémis sous cette flétrissure. Pèlerin, je prends le bourdon et la panetière pour saluer la comtesse de Tripoli. » Il partit donc en effet, le triste Geoffroy, le modèle des troubadours aimant, et sa légende fut longtemps chantée dans les cours plénières.

Ce fut aussi un troubadour plein d'exaltation

1. Plusieurs des poésies d'Arnault de Marveil furent adressées à la vicomtesse de Béziers, que Nostradamus appelle Alexide, nom un peu byzantin.

2. Geoffroy Rudel était seigneur de Blaye (Blaye près Bordeaux). (*Godef. Rudelli dominus de Blaya.*) Pétrarque a souvent cité Geoffroy Rudel; il parle de ce troubadour « qui alla chercher la mort à force de voiles et de rames; » ce qui fait allusion à son voyage d'outre-mer.

et d'amour tendre que Folquet de Marseille, d'origine génoise comme beaucoup de familles qui s'étaient établies dans la cité riche et commerçante. Folquet chanta et aima Azalaïs de Roquemartine, la gracieuse femme de Barral, vicomte de Marseille[1], son légitime seigneur; trop de distance le séparait de sa dame pour qu'il pût espérer un retour, et son amour fut triste et respectueux. « Pourquoi a-t-elle tant de beauté et de grandeur? Hélas! je ne puis vaincre mon amour, le sentiment que j'éprouve et qu'elle seule peut lire dans mes yeux. Je requerrai *merci* de ma dame! Dieu qui a mis tant de qualité en son cœur ne peut avoir oublié *le doux Merci*[2]. »

« Oui, Amour a bien eu tort de se loger dans mon cœur, sans amener avec lui *Merci* pour me soulager; Amour n'est qu'un tourment si *Merci* ne vient à son aide. Amour peut conquérir le monde; ne lui serait-il pas glorieux de se laisser

1. La vicomté de Marseille avait été érigée en faveur d'un des comtes de Provence : c'était un titre un peu nominal. Presque toujours Marseille était libre et républicaine. Barral était le troisième des enfants du comte de Provence et vivait en 1170. Il existe une charte de Barral dans le cartulaire de Saint-Victor.

2. Les trouvères et les troubadours avaient personnifié *merci* ou *pardon*. Folquet écrit en vers de huit syllabes : il existe plusieurs poëmes sur *dame Merci*.

vaincre une seule fois par *Merci?* Amour, si j'obtiens après tant de vœux un peu d'espoir, y perdrais-tu de ta gloire? Ah! que je serais heureux si enfin *Merci* faisait fléchir la branche haute et rude à laquelle je me suis attaché!... La meilleure des meilleures, celle qui vaut mieux que toute valeur, pourrait doucement rapprocher ces deux divinités; ne réunit-elle pas dans sa personne des choses beaucoup plus dissemblables : sa blancheur et l'incarnat de son teint et le noir de ses yeux et de ses cheveux flottants? Je ne demande que la liberté de lui déclarer mes sentiments, et tout me dit que c'est une témérité impardonnable. Comment mon cœur peut-il contenir si entièrement un amour qui est si grand, que tout me semble disparaître devant lui? Il est semblable à une grande tour qui se réfléchit dans un petit miroir[1]. »

Folquet fut si fidèle à son sentiment exalté qu'il ne voulait jamais aimer qu'Azalaïs de Roquemartine; il repoussa même les tendres sentiments de Laure de Saint-Julien et de son aimable sœur, Mobile de Pontèvez. Folquet s'en fit un mérite auprès de la dame de ses pensées :

1. Les poëmes des troubadours parlent beaucoup de *miroirs*. Les glaces de Venise n'étaient pas encore connues; les miroirs étaient en acier poli.

« Ah! rendez-moi heureux, tandis que l'on me suppose épris d'une autre beauté. » Azalaïs, loin d'accéder à ces douces plaintes, accusa le troubadour de l'avoir trompée. Il s'en plaignit douloureusement dans une de ses chansons: « La beauté que j'aime reconnaîtra un jour mon innocence; jamais je ne l'ai trahie; mon cœur et ma raison lui appartiennent pour toujours. Rien ne peut rompre les chaînes dont elle me tient attaché. L'espérance de la trouver un jour sensible, la douleur de ne recevoir jamais de pardon, m'agiteront tour à tour jusqu'au tombeau. » Plaintes inutiles, Azalaïs resta impitoyable[1].

Folquet partit pour la croisade, et à son retour, pénétré d'un grand repentir de sa vie dissipée, il prit l'habit de bure, fit raser ses cheveux noirs, naguère longs et flottants; il devint ensuite évêque de Toulouse[2], dont les comtes étaient déjà célèbres.

Telle était, en général, la vie de ces poétiques maîtres de la science gaie; des exaltations de l'amour, ils passaient à la piété la plus extrême, à la dévotion la plus ardente[3].

1. Pétrarque a célébré Folquet dans *les Triomphes de l'Amour*.

2. Toulouse n'est devenue un archevêché qu'au quatorzième siècle.

3. Folquet prit une grande part à la guerre des Albigeois

Dans cette vie colorée du moyen âge, tout était passion, l'amour de Dieu et la galanterie presque idolâtre pour les dames. Les châtelaines jouaient un si grand rôle dans l'histoire des barons et des chevaliers !... Elles assistaient aux tournois, distribuaient les récompenses, une écharpe, un chiffre brodé, les couleurs vives des émaux qui distinguait chaque maison de noblesse.

et se prononça hautement contre Raymond, comte de Toulouse; il accompagna partout saint Dominique, même à Rome; il mourut en 1217 et fut considéré comme un bienheureux par les moines de Cîteaux où il fut inhumé. L'abbé Millot, très-philosophe, prend texte de la vie de Folquet pour déclamer contre le fanatisme : c'était l'obligation de tous les écrivains du dix-huitième siècle.

VI

LES COURS D'AMOUR. — LE PREMIER NOBILIAIRE DE PROVENCE.

Douzième au quatorzième siècle.

L'amour exalté et respectueux, la grande loi de cette société devait avoir son code et ses prescriptions impératives. La galanterie, ce charmant costume du moyen âge, soulevait des questions raffinées, des doutes, des scrupules qui ne pouvaient être décidés que par les dames, car elles sentent mieux les nuances, les délicatesses des sentiments; et telle fut l'origine des *Cours d'amour*, qui ne furent pas une fiction dans notre histoire de Provence, mais une réalité active et vivante. On trouve dans la collection de Baluze un livre manuscrit tout entier consacré aux *Cours d'amour*[1]. Il existait quatre cours d'amour princi-

1. Ms. coté 8758; il porte le titre de *Arte amatoria et repro-*

pales en Provence : Pierrefeu, Romani, Avignon et Signe[1], une des plus nobles et des plus célèbres de Provence et dont on invoquait les arrêts.

> Car volrai par me ai jugement
> L'onorat castel de Signe.

La cour d'amour de Signe comptait parmi ses charmants juges et conseillers : Stéphanie, dame de Baulx, Adalise, vicomtesse d'Avignon, Hermesende, dame de Porquiere ; siégeant à ses côtés, la dame d'Orgon, Mabile, dame d'Hyères, Rostange, dame de Pierrefeu ; et comme présidente, Beltrame, dame de Signe ; toutes jeunes, néanmoins expertes en galanteries et rusées aux cas d'amours. Le nombre des dames était de douze à la cour d'amour d'Avignon ; et elles étaient si belles que Pétrarque les comparait aux douze étoiles du ciel :

> « Duodici donne honestament lasse
> « Anza dudeci stello, in mezzo sole. »

batione amoris; il a pour auteur André, capilan (chapelain) d'Innocent III.

Le grave président Rolland a fait des recherches sur *les Cours d'amour*, Paris, 1787 ; et c'est à ces sources qu'a puisé M. Raynouard dans une dissertation spéciale de son recueil des troubadours.

1. Signe, si brillante alors, est une petite commune près du Beausset (Var); elle faisait partie de la Provence comme une seigneurie particulière.

La noble dame de Signe étendit partout la renommée de son code et le résuma en sentences courtes et précises, afin qu'elles pussent être retenues et obéies par les dames et les chevaliers; les sociétés blasées peuvent trouver puériles ces subtilités galantes, ces charmantes distinctions dans les devoirs de l'amour; mais elles ont créé l'esprit de politesse et d'honneur qui caractérise notre nation. Voici au reste les maximes de ce code d'amour :

« Qui ne sait se taire, ne sait aimer[1].

« Personne ne peut avoir deux amours sincères à la fois.

« Les dons et les plaisirs d'amour doivent être volontaires.

« L'amour n'a jamais logé dans la maison de l'avarice[2].

« L'amour ne peut rester stationnaire, il doit toujours augmenter ou diminuer[3].

« La facilité de posséder tue l'amour, les difficultés l'augmentent.

1. *Qui non celat, amare non potest.* C'est tout à fait du latin du moyen âge.

2. *Amor semper ab avaritiæ consuevit domicilio exulare.*

3. *Semper amor minuit, vel crescere constat.* L'avarice était un crime de lèse-amour; il fallait donner librement et sans ostentation. Un troubadour, Lenfranc Cigala (la Cigale), posa cette question devant la cour d'amour de Signe : « Qui est plus digne d'être aimé ou celui qui donne libéralement ou celui qui donne malgré lui pour passer pour libéral? » La question

« Quand l'amour diminue, il finit bientôt et nécessairement. »

Ces sentences, appliquées à chaque cas et procès d'amour, furent approuvées par la cour suprême de Romanie, composée de Planète de Gantelme, dame de Romanie; la marchesa de Malespino et de Saluce, Clarète, dame de Beaux, Laurette de Saint-Laurent, Cécile de Rascas, dame de Cereste, Hugone de Sabran, fille du comte de Forcalquier, Hélène, dame de Monpasset, Élisabeth, dame d'Aix, Ursine, dame de Montpellier, Alète de Mauléon, dame de Courbon, Élys, dame de Meirargue, et Laurette de Sade. Ces beaux noms, qui appartenaient au grand nobiliaire de Provence, donnaient un éclat grave et ravissant aux cours d'amour qu'on se représente cette réunion de dames nobles, assises sous leur blason dans une de ces castilles tourellées qui couvraient la Provence au moyen âge. La cour des dames siégeait quelquefois en pleine campagne sous le pin et l'olivier émaillés de roses odorantes ou sous un treillage de pampre; discutant avec la gravité des lois de l'honneur les questions d'amour et de galanterie, les voix recueillies, la sentence était prononcée.

fut décidée en faveur du premier système. Cigala fit appel à la cour de Romanie.

Première question posée et résolue : « La dame qui se marie peut-elle légitimement garder au fond du cœur son premier amour, sans forfaire à son devoir de mariage ? » La cour de la dame de Narbonne décida « que rien n'était plus conforme aux tendres lois de l'amour; la châtelaine ne doit point oublier le chevalier qu'elle a aimé, car la foi donnée est inviolable. »

A la cour d'honneur d'Éléonore de Guyenne[1], si belle, si gracieuse, si dissipée, une autre question galante fut posée et résolue : « Un amant heureux et aimé avait néanmoins porté son hommage à une autre dame; après un mois d'absence et d'oubli, il était revenu à son premier amour. La dame doit-elle lui pardonner ou le repousser sans merci ? »

La cour dit : « Telle est la nature de l'amour : souvent deux amants feignent de souhaiter d'autres engagements, afin de s'assurer toujours davantage de la fidélité et de la constance de la personne aimée : ce serait donc offenser les droits de l'amour que de refuser, sous un pareil pré-

1. Éléonore, fille de Guillaume IX, duc d'Aquitaine, était aussi Provençale; elle avait d'abord épousé Louis VII, roi de France, qu'elle suivit dans la croisade à Constantinople, à Jérusalem : elle avait un grand amour de plaisirs et de galanteries. Le divorce fut prononcé en 1152. Éléonore de Guyenne épousa ensuite Henri II, roi d'Angleterre.

texte, les baisers et les tendresses d'un amant qui revient à vous, à moins qu'on ait les preuves qu'il vous a trahie. » Ainsi fut la sentence prononcée par Éléonore de Guyenne, la suzeraine de tant de comtés et de châtellenies !

Elle était bien douce, bien indulgente, cette morale d'amour ! Mais le code se montrait inflexible pour la déloyauté et l'indélicatesse, même envers les dames : « Un chevalier épris d'une châtelaine dont il ne pouvait vaincre les refus, lui envoya quelques présents, robe, bijoux, affiquets, oiselets de proie, faucon, lévriers de chasse ; la dame accepta tout et ne donna rien : n'a-t-elle pas forfait aux lois de l'amour ? » La cour prononça très-sévèrement : « Il faut refuser les dons d'amour ou accorder quelque chose ; nulle dame, à moins d'être au rang des courtisanes à ceinture dorée, ne peut accepter des gages de tendresse sans rendre de l'amour[1]. »

Un chevalier avait divulgué les secrets, les mystères, les faveurs de sa dame ; la cour déclare que désormais privé même de toute espérance, il serait méprisé, et que si quelque dame avait l'audace de violer cette sentence, qu'elle fût à

1. Les formules des cours d'amour étaient toutes judiciaires. *Dominarium ergo Curia congregata, de totius curiæ assensu, perpetua fuit constitutione*, etc.

jamais rejetée de la société des châtelaines de Provence.

Ainsi se maintenait dans la chevalerie l'esprit de dévouement et d'honneur : à chaque pas sur cette terre du midi étaient une ville brillante, un château à ogives, crénelé, une cathédrale, une abbaye aux terres bien cultivées, depuis le Var jusqu'au Rhône à travers les collines et les vallées[1]; et dans les châteaux vieux comme les rochers de Provence, se tenaient les cours plénières les plus brillantes, où se donnaient les plus splendides tournois : une noblesse de vaillante origine peuplait ces demeures féodales. Je ne puis résister au désir de rappeler quelques noms vieux et purs. Les faucons ont disparu de nos forêts avec la grande noblesse perdue; fiers oiseaux éperonnés, ils n'ont pu supporter la souillure des pièces d'honneur du blason[2].

1. Les cours d'amour se tenaient dans les cités les plus graves, les plus sérieuses, à Avignon même durant le séjour des papes. On lit dans Nostradamus : « Les comtes de Vintimille et de Tendes, personnages de grands renoms, estant venus visiter le pape Innocent VI à Avignon, furent ouïr les définitions et sentences d'amour prononcées par les dames. »

2. La vanité du temps présent se donne beaucoup de peine pour créer un blason; il y a, dans les armoiries modernes, des hérésies héraldiques monstrueuses.

Venez donc à moi vieille noblesse de Provence! Voici d'abord les d'Agoult, illustres déjà au dixième siècle, seigneurs d'Apt et de Cazeneuve qui portaient d'or au loup ravissant d'azur lampassé de gueules, et au cimier un loup naissant du casque. Les Abons, d'origine dauphinoise, portaient fascé d'or et d'azur; pour cimier, un lion d'or, et pour devise, *union, maintien*[1]; et l'illustre maison d'Adhémar, toute carlovingienne, qui possédait la principauté d'Orange, de Grignan et de Monteil: elle portait quatre quartiers d'or à trois bandes d'azur. Les Adhémar, qui comptaient un troubadour dans leur race, blasonnaient d'abord de gueules à trois bandes d'or [2]. Les Arlatans, enfants d'Arles, déjà au milieu du onzième siècle étaient fiers de leur blason d'argent à cinq losanges de gueules, posés en croix.

Fouillez toujours cette terre de Provence. A chaque pas se montrait une grande et vieille chevalerie: les Barras, chevaliers déjà au douzième siècle, qui portaient fascé d'or et d'azur

1. Mon savant parent et ami M. Ch. Kothen a recueilli et dessiné, avec une patience de bénédictin, tous les blasons de la vieille Provence.

2. Ce sont les Adhémar qui s'allièrent ensuite aux Sévigné de Bretagne; Grignan était un de leurs fiefs. Mme de Sévigné-Grignan habitait un château à la Capelette, tout à côté de Pont-de-Vivaux.

de six pièces. Les seigneurs de Baux, qui devaient ce nom à leur château élevé sur la colline embaumée de thym et de genêt, étaient alliés même aux comtes de Provence, et plus tard seigneurs de Berre et de Meirargues; la maison de Baux portait une étoile à seize raies d'argent en champ de gueule; quand elle acquit la principauté d'Orange elle prit d'or à un cor d'azur virolé d'argent et lié de gueule. Les Blacas, si illustres ,*(vaillance de Blacas)* antique cri d'armes, portaient d'argent à seize raies de gueule. Les Cadenet, originaires d'une terre entre Aix et Lambesc, portaient trois chaînes d'or posées en bandes, armoiries parlantes. En vieux provençal, *cadenes* signifie chaînes.

Les traditions pour les Castellanes les disaient issus des princes de Castille; une vieille charte de l'abbaye de Saint-Victor, émanée d'un Castellane, était scellée des armes de Castille; le premier de cette race avait été choisi pour arbitre souverain dans un débat élevé entre les deux abbayes de Lerins et de Saint-Victor *lès Marseilles*. Dans les tournois et luttes d'armes, on reconnaissait leur blason de gueules à un château couvert, crénelé, semé de tourton d'or et massoné de sable. Et au même rang que les Castel-

lane, les Sabrans[1], dont le nom se trouve mêlé à tous les fastes de la Provence.

Cette belle noblesse possédait les terres riches et pittoresques qui s'étendent depuis Cadenet, Perthuys, jusqu'à Saint-Remy et Arles, Lambesc, Saint-Cannat, Saint-Pons, le Tholonet, Simiane, fiefs nobles, châtellenies titrées. Le Rhône fécondait les champs depuis Avignon jusqu'à la Camargue, avec les étangs de Berre et de Marignane. A l'autre extrémité, se dressaient fiers de leur juridiction, les châteaux du Beausset, Aubagne, Gemenos, la Pierre précieuse, source de l'Huveaune, petite rivière ; presque toutes les terres que l'Huveaune arrosait étaient chéries des abbayes et formaient des prieurés. Bien des chartes du monastère de Saint-Victor portent

1. La généalogie des Sabran est une des plus belles histoires à écrire ; le premier s'appelait Emenon, et il scella une charte de fondation de monastère de Saint-Pierre de Saulx en 1029. La seigneurie de Sabran était à quatre lieues d'Uzès. Les seigneurs de Sabran s'intitulaient : *Par la grâce de Dieu, connétable des comtes de Toulouse*. Guillaume, son fils, entra le premier l'épée à la main dans Antioche. Les Sabran comptaient une femme célèbre parmi les troubadours, Garsinde de Sabran, qui épousa, en 1193, Alphonse II, comte de Provence. M. Raynouard a publié quelques-unes de ses poésies (Choix des poésies des troubadours). Une gracieuse et spirituelle comtesse de Sabran se trouve mêlée à la vie du régent, duc d'Orléans. (Voyez mon livre sur *Mme de Parabère*.)

donation des fiefs de l'Huveaune, appelés *les terres du bon Dieu,* solitudes aimées, en face des collines de Saint-Loup, alors ermitage couronné de vieux pins, visité par les bêtes fauves qui faisaient entendre leurs hurlements en s'abreuvant aux eaux de la rivière.

Les cours d'amour, la chasse, les lointaines cavalcades, tels étaient les passe-temps des châtelaines au moyen âge. On voit quelques-unes de ces nobles dames peintes sur les manuscrits, blanches comme l'argent mat, montées sur leur haquenée, le faucon sur le poing, leur lévrier en laisse; la beauté de leur costume relevait la noblesse de leurs traits; elles conduisaient leur alezan avec grâce et leur parlait comme à des êtres intelligents. Arioste et Boiardo ont recueilli les traditions du moyen âge sur ces héroïnes des *chansons de geste :* Angélique et Bradamante couraient à travers la forêt célèbre des Ardennes, les cheveux épars et tombant à flots d'or sur leurs épaules.



VII

ANTIPATHIE ENTRE LES FRANCS ET LES PROVENÇAUX. — GUERRE DES ALBIGEOIS. — MARGUERITE DE PROVENCE ET SAINT LOUIS. — NOELS PROVENÇAUX.

Douzième et treizième siècles.

Le caractère joyeux, dissipé de la race méridionale restait profondément antipathique à la féodalité grave et sérieuse du nord des Gaules; les guerres, les fêtes, et même les tournois de la Flandre, de la Champagne et de Paris gardaient une empreinte de sévère froideur, que ne comprenait pas la rieuse population provençale. Les trouvères de Normandie chantaient l'amour, et les dames comme les troubadours sans doute, car les mêmes sentiments règnent partout; mais ce n'était ni la même voix, ni le même délire. Marie de France, dans ses contes et lays adressés

au roi d'Angleterre[1], n'avait ni les mêmes ivresses ni les mêmes passions qu'Azalaïs de Pourcairargue dans ses tensons envoyés comme des baisers au comte de Toulouse, ou bien comme les vers de Garsinde de Sabran, suave et ardente expression d'amour.

Cette antipathie entre les Francs et les Provençaux se manifestait en toute circonstance, et l'austère moine Glaber, de la race franque, s'en fait la vive expression[2] dans sa chronique écrite à Troyes en Champagne : « Vers l'an 1000 de l'Incarnation, quand le roi Robert eut épousé Constance, princesse d'Aquitaine, la faveur de la reine ouvrit l'entrée de la France et de la Bourgogne aux naturels de l'Auvergne et de l'Aquitaine. Ces hommes vains et légers étaient aussi affectés dans leurs mœurs que dans leur costume; leurs armes et les harnais de leurs chevaux étaient également négligés. Leurs cheveux ne descen-

1. Marie de France est classée parmi les trouvères anglo-normands du douzième siècle. Le savant abbé de la Rue a publié une dissertation sur Marie de France, dont les manuscrits sont à la bibliothèque Harléienne de Londres dans l'*Archeologia, or miscellaneous tracts relating to antiquity.*

2. Raoul Glaber (ou le Chauve), dans la langue franque, vivait en 1047. M. de Saint-Palaye a écrit une notice sur sa vie dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. VIII, p. 553. La chronique de Glaber a été publiée dans la collection des Bénédictins.

daient qu'à mi-tête; ils se rasaient la barbe comme des histrions, portaient des bottes et des chaussures indécentes; enfin il n'en fallait attendre ni foi ni sûreté dans les alliances. Hélas! cette nation des Francs, autrefois la plus honnête, et les peuples même de la Bourgogne suivirent avidement ces exemples criminels, et bientôt ils ne retracèrent que trop fidèlement toute la perversité et l'infamie de leurs modèles. Si quelque religieux, si quelque homme craignant Dieu venait à blâmer une telle conduite, on traitait son zèle de folie. Cependant le P. Guillaume, homme dont nous avons déjà parlé, d'une foi incorruptible et d'une rare fermeté, bannissant un vain respect humain et s'adonnant à l'inspiration de l'Esprit saint, reprocha vivement au roi et à la reine de tolérer toutes ces indignités dans leur royaume, si longtemps renommé entre tous les autres par son attachement à l'honneur et à la religion. Il adressa de même aux seigneurs d'un rang ou d'un ordre inférieur des remontrances si sévères et si menaçantes, que la plupart d'entre eux renoncèrent à leurs modes frivoles pour retourner aux anciennes habitudes[1]. »

1. Raoul Glaber termine cette déclamation par des vers dirigés contre les Provençaux. *Ibid.*

Ainsi s'exprimait le chroniqueur chagrin qui voyait avec douleur les habitudes du nord de la France se transformer sous l'influence du midi; l'antipathie se manifesta plus violente encore durant la guerre des Albigeois. Si le sentiment religieux, base et fondement de cette société, put inspirer cette croisade (il y avait alors une haine profonde contre l'hérésie, altération des doctrines publiques), la pensée qui domina la fougueuse et implacable expédition des Francs dans le Languedoc et la Provence, ce fut surtout la haine des barons du Parisis, de la Bretagne, de la Bourgogne pour les seigneurs féodaux du midi[1]. C'était un doux et noble seigneur que Raymond, comte de Toulouse[2], suzerain de Béziers, Carcassonne, Nîmes, Montpellier, vaillant baron à l'imagination méridionale; et pourtant envers lui et ses braves vassaux de race méridionale, les barons du nord restèrent impitoyables: la plupart des fiefs furent confisqués au profit des

1. La guerre des Albigeois a eu son historien particulier, Pierre de Vaulx-Cernay, témoin oculaire des événements, et, comme Glaber, fort ennemi de la race provençale. On trouve sa chronique dans la *Bibliothèque, ordin. Cirtens.*

2. Raymond, comte de Toulouse, était le vrai type du seigneur méridional. Les bénédictins dom Vaissete et dom Levic, dans leur *Histoire du Languedoc*, ont bien vengé sa mémoire.

hommes du nord; on n'épargna rien, pas même les terres ecclésiastiques, les riches prieurés, les vertes prairies de Tarascon, les vignes de Montpellier où se recueillait le raisin presque sans culture; le vin ruisselait dans le cellier vaste et tout parfumé de lie.

Les troubadours et les chantres nationaux de tout le midi pleurèrent comme une grande calamité l'invasion des barons du nord dans le Languedoc et la Provence; les troubadours aimaient leur seigneur, leur ami, leur protecteur : « J'ai dans le cœur une bien grande peine, s'écrie le troubadour Ogier[1], que je ne pourrai de ma vie assez pleurer la mort du preux, bon et glorieux vicomte de Béziers, le hardi, le courtois, le joyeux, le loyal et meilleur chevalier qui fut oncque au monde. Jamais si grand outrage ne se fit à Dieu, comme celui qu'ont fait les chiens des renégats qui l'ont tué.... Quelle horreur les grands et petits ne doivent-ils pas avoir, quand ils voient qu'on oublie un si bon seigneur, son amour pour les siens, son humanité envers tous. Il est donc mort; où pourrons-nous aller désormais? Mille chevaliers de grand lignage et autant de dames de mérite en seront désolés. »

1. Ogier, ou Augier, était au service de Raymond Bérenger II, comte de Provence, mort en 1162.

Avec la triste domination des Francs au midi, sous les comtes de Montfort, de Nevers ou de Flandres, on n'aurait plus les fêtes brillantes, les joyeux tournois aux castels des sires de Provence. Le souvenir de ces fêtes restait au cœur des troubadours; et l'un d'eux, Rimbaud de Vacqueiras[1], les larmes dans la voix, et plein d'un bonheur passé, raconte un des beaux tournois qui se donna dans la plaine de Beaucaire : « Le vicomte de Beaux commença bravement le premier la lice ; son cheval avait bel encolure et larges flancs, aux naseaux en feu, fut si rude au choc qu'il renversa le brave comte de Raymond d'Agoult et vingt chevaliers avec lui les uns après les autres. Le comte de Beaucaire[2] parut au tournoi sur un cheval gris. Le seigneur Ponce de Montlaur en joutant délivra le cheval de son cavalier ; mais le comte en remonta bien vite un autre plus léger et plus propre à faire joute.

« Je vis Barral de Marseille[3] armé magnifiquement, monté sur un bon coursier ; mais celui de Raymond d'Orange, qui était encore meilleur, le

1. Rambaud, ou Raimbaud, de la principauté d'Orange, était attaché à la personne de Guillaume de Baux.

2. La seigneurie de Beaucaire (Beau côté) relevait comme fief du comté de Toulouse. L'Arioste a puisé beaucoup dans le chant des troubadours pour son poëme *Orlando furioso.*

3. Barral était un des derniers vicomtes de Marseille.

rencontra, le heurta, le mit en désordre, et le poussant jusque sous une treille, Barral tomba la tête en bas comme un noyé. Ensuite il rattrapa son cheval et s'y retint par une oreille et combattit à outrance. Pierre de Montdragon jouta aussi dans la lice. J'ai peine à le dire: je le vis tomber sur l'arène, sans que sa lance fût rompue; celui qui l'abattit était un écuyer monté sur un cheval alezan si maigre, qu'on lui voyait la grosse veine du cou. Ponce ne se piqua point de prendre revanche; il alla chercher ailleurs une nouvelle joute.

« Le seigneur de Mevaillon, si bien armé qu'il n'y manquait rien, vint fièrement sur un coursier arabe; il jouta contre Barral, dont il fit sauter le casque en pièces sans qu'il en restât une maille. Quel grand tournoi ! quelle belle fête! »

Si le troubadour garde un ton souvent railleur en décrivant ce tournoi, c'est que la chevalerie du midi n'avait pas montré assez de persistance et de courage dans la guerre des Albigeois. Ce qu'il regrette avant tout, ce sont les belles fêtes, les grandes aubades, le tambourin, le flageolet, la farandole. Pouvait-on garder les joyeuses mœurs lorsque le grave et triste Louis VIII, avec l'oriflamme de saint Denis, envahissait une seconde fois la Provence et le Languedoc?

La guerre ne pouvait être éternelle, et une transaction intervint entre le nord et le midi : Marguerite, fille de Raymond Bérenger III, épousait le jeune fils du roi de France (depuis Louis IX). Marguerite de Provence, princesse incomparable pour sa beauté et sa douceur[1], avait passé son enfance à la cour la plus attrayante du monde, tantôt à Tarascon et à Arles, tantôt à Aix et à Marseille[2]; elle avait habité la campagne de Provence, les bords du Rhône et de la Durance. Tendrement attachée à son pays, elle osait la joie à la cour sombre et froide de Saint-Denis, de Compiègne, de Fontainebleau. La reine Blanche l'accueillit sans tendresse et avec défiance; elle n'aimait pas que Marguerite restât trop longtemps avec son pieux époux. Joinville, qui n'a laissé passer aucune circonstance de cette vie intime, si calme, si chaste de saint Louis, raconte en détail les caprices de ce petit despotisme de la reine Blanche sur la reine Marguerite. « Quand le roi, dit-il, chevauchait par son royaume et qu'il avait la reine Blanche sa mère et la reine Marguerite sa femme, la reine Blanche les faisait séparer l'un

1. Le mariage se fit le 27 mai 1234, en présence de toute la noblesse provençale.

2. Il faut voir dans la chronique de Saint-Denis la douce impression que fit Marguerite de Provence.

de l'autre, ils n'étaient jamais logés ensemble.» Un jour, le roi, étant à Pontoise, vint voir sa femme malade des suites d'une couche; ayant entendu venir sa mère, il se cacha derrière la reine, de peur qu'elle ne le vît; mais Blanche l'aperçut et le vint prendre par la main, lui disant : « Venez-vous-en, car vous ne faites rien ici. — Hélas! s'écria Marguerite, ne me laissez-vous voir mon seigneur ni en la vie ni en la mort? » Et elle s'évanouit; mais le roi revint sur ses pas et lui prodigua les soins dont elle avait besoin[1].

Quand saint Louis résolut sa croisade en Égypte, il traversa la Provence, où il fut accueilli avec amour et enthousiasme, comme le mari de la jeune comtesse-reine qui l'accompagnait. Ils s'embarquèrent tous deux à Aigues-Mortes[2], alors port de mer dont les eaux se sont retirées par un flux et reflux imperceptibles. Les cités traversées par toute cette chevalerie s'enrichirent; les pèlerins, compagnons de saint Louis, avaient l'escarcelle bien remplie. Marseille surtout grandit ses richesses en fournissant les navires de

1. Joinville, liv. III. Les moines de Saint-Denis ont copié le texte dans leur précieuse chronique pour en constater l'authenticité. On sait que les chroniques de Saint-Denis étaient les archives publiques.

2. Aigues-Mortes (eaux mortes) est aujourd'hui à deux lieues de la mer. La ville est une cité du quatorzième siècle.

passage aux croisés. Presque tous les féodaux firent achat de vivres et louèrent les galères et navires de la république municipale. L'esprit de négoce et de spéculation animait les Marseillais, alliés des Génois, des Vénitiens, des Florentins, qui tous avaient des comptoirs en Palestine [1]. Le contrat de nolisement ou louage de navires fut signé, approuvé par le peuple marseillais, réuni solennellement à la place des Accoules, lieu habituellement choisi par les assemblées populaires quand elles avaient à décider sur l'intérêt de la cité, comme à Gênes et à Venise. Rien n'existe plus de cette place des Accoules (les eaux qui coulent) : la belle église est détruite ; le haut clocher, secoué par le mistral, est le dernier et triste témoignage de sa splendeur [2].

Marguerite de Provence suivit courageusement saint Louis en Égypte ; elle était à ses côtés sur les bords du Nil ; le roi la laissa enceinte, assiégée par les Sarrasins dans Damiette ; elle y

1. Les *statuts* de Marseille, qui datent du treizième siècle, ont été conservés et s'appliquent surtout aux transactions maritimes et aux assurances qu'a recueillies Émerigon.

2. Nous avions notre maison à la place des Accoules ; elle fut rasée par arrêt du Parlement après la conjuration municipale de Glandèves contre Louis XIV, où l'un de nos ancêtres avait pris une part très-active. (Voyez ma *Marie de Médicis*.)

apprit la triste nouvelle de la captivité du roi. Profondément affligée, sans secours, sans espoir d'être délivrée, Marguerite commanda à ses dames de se retirer; seule avec son sénéchal, vieillard à la blanche chevelure, elle se jeta à ses genoux :

« Seigneur, accordez-moi la grâce que je vous demande, lui dit Marguerite.

— Vous l'accorde d'avance, madame, et engage ma foi !

— Seigneur, continua la reine, ce que je vous demande, sur la foi que vous m'avez engagée, c'est que si Damiette est prise par les Sarrasins, vous me coupiez la tête et ne me laissiez pas tomber vivante entre les mains des infidèles.

— Vous serez obéie, répondit le sénéchal : j'y avais déjà pensé[1]. »

La reine Marguerite, en digne Provençale, résista vaillamment aux Sarrasins qui assiégeaient Damiette, et ce ne fut qu'après le traité de rançon scellé par saint Louis qu'elle vint joindre le roi pour retourner en France[2]. Tous deux, embarqués sur une galère marseillaise[3], traversè-

1. Joinville, liv III, a recueilli ce naïf récit.

2. Après la mort de la reine Blanche et quand on en eut reçu la nouvelle.

3. Saint Louis et la reine Marguerite débarquèrent aux îles

rent une seconde fois la Provence en marquant leur pouvoir sur leur passage. Plusieurs chartes conservées dans l'abbaye de Saint-Victor indiquent les concessions de terre et des droits aux monastères. Les chroniques racontent qu'avec son royal époux, Marguerite visita la Sainte-Beaume et le Saint-Pilon sur la montagne, tout pleins des souvenirs de sainte Madeleine. C'était l'époque où l'on venait de découvrir les ossements de plusieurs martyrs, et l'église Saint-Maximin déployait cette belle robe architecturale qui en fait une des merveilles du midi.

Alors finissait son règne sur la Provence, Raymond Bérenger IV, le père de Marguerite, règne brillant mais agité. Élevé à la cour d'Aragon, il avait vu, pendant sa minorité, les villes d'Aix, de Marseille, d'Arles s'ériger en républiques municipales, tendance qu'avaient alors toutes les cités du midi : Provence, Italie, Aragon ! Bérenger IV pacifia ses domaines par sa sage politique [1]; et se contentant de la supériorité des droits régaliens, il accorda des chartes, des pri-

d'Hyères le 24 avril 1254. Leur séjour fut long en Provence; ils n'arrivèrent qu'au mois de septembre à Saint-Denis.

1. Les bénédictins de Saint-Maur ont donné une précieuse notice sur les comtes de Provence. (*Art de vérifier les dates*, in-4°.)

viléges à toutes ces villes, sous la condition qu'elles reconnaîtraient son titre et sa souveraineté. Sa cour était galante, polie, chevaleresque, comme tout ce qui venait d'Espagne. Sa mère, comtesse de Provence, était cette noble et charmante Garsinde de Sabran, fille du comte de Forcalquier, chantée par les troubadours [1], et qui tint à Aix, la plus noble des cours plénières. Bérenger prit pour ministre un pauvre pèlerin du nom de Romieu de Villeneuve [2], qui grandit par son habile administration la Provence, ses richesses, sa fortune. Dante en parle dans son *Paradis*. Romieu de Villeneuve se fit une belle existence auprès des comtes; il reçut de son souverain plusieurs fiefs du côté de Forcalquier; son testament constate qu'il fut grand aumônier, car il laissa des présents à chacun de ses serviteurs et à ses pauvres.

Bérenger IV mourut jeune, à quarante-sept ans d'âge, et laissa le beau comté de Provence à sa bien-aimée fille Béatrix. Il venait de bâtir une petite ville au pied des Alpes, à laquelle il donna

1. Garsinde de Sabran avait épousé Alphonse, comte de Provence; elle avait apporté le comté de Forcalquier en dot.

2. Le nom de *Roumiou* signifiait, en vieux provençal, *un pèlerin* qui revient de Rome. Le pèlerinage était appelé *Roumeirage*. Les Villeneuve devinrent une des premières familles de Provence.

le nom de Barcelonnette[1], en souvenir de Barcelone, cité catalane, origine et berceau de sa famille, et Béatrix en inaugura l'église en prenant possession du comté. C'était une belle et jeune fille, dont l'image se voit encore sculptée sur les scels de Saint-Victor; mais son droit au comté de Provence lui fut disputé par le roi de France au nom de Marguerite, l'aînée des filles de Bérenger, l'héritière naturelle et légitime. Un testament pouvait-il changer l'ordre de succession[2] ?

Saint Louis soutint ses droits sur la Provence même par les armes. La lutte allait commencer vive et sanglante sur la souveraineté de cette terre, où le soleil si beau féconde les entrailles du sol, lorsqu'une transaction fut proposée. La Provence dut rester un comté libre et indépendant; la jeune Béatrix épousait Charles, le frère de saint Louis[3], qui recevait en même temps pour apanage les comtés d'Anjou et du Maine. Béatrix gardait le titre de comtesse de Provence en partageant le pouvoir avec Charles, comte d'Anjou.

1. Barcelonnette (Basses-Alpes) fut achevée en 1260; elle était située sur l'emplacement d'une vieille cité romaine.

2. Le testament de Bérenger était fondé sur le texte du droit romain dominant en Provence, et qui accordait au père la faculté absolue de disposer de son bien par testament.

3. Ce fut Romieu de Villeneuve qui prépara cette alliance ou transaction. Le mariage se fit le 9 janvier 1246.

La race franque s'alliait ainsi à la famille provençale. Charles d'Anjou était un prince brave, valeureux, qui avait suivi le roi de France, son frère, dans l'expédition d'Égypte; il aimait les arts, la science gaie, et savait vigoureusement réprimer la révolte. Durant son pèlerinage, les cités municipales de Marseille, d'Aix, d'Arles avaient proclamé leur indépendance. Le premier acte de Charles d'Anjou fut de les rattacher définitivement à l'administration de son comté; mais il laissa les libres coutumes provençales[1], car elles étaient incrustées dans les rochers.

La dynastie aragonaise avait été fort aimée en Provence, parce qu'elle était du même sang et qu'elle avait ses mœurs, sa langue et ses coutumes. Marseille et Barcelone ne différaient en rien pour les jeux, les habitudes. Les Catalans eurent même une colonie sur la côte de Marseille sans que la ville s'en inquiétât. L'hospitalité était si grande, si noble chez les Marseillais! A leur retour de Palestine, c'était la cité où les pèlerins étaient le mieux accueillis; seulement, gais amateurs de jeux et de menestraudie, souvent

1. C'était un Castellane qui s'était mis à la tête de la résistance de Marseille; il eut tous ses biens confisqués. En 1257, Marseille perdit les privilèges de juridiction qu'elle avait achetés de ses vicomtes. Le pavillon des comtes y fut arboré

pour prix de l'hospitalité, les Marseillais demandaient aux pèlerins de jouer quelques-unes des scènes de la passion. Ils commençaient ainsi leur récit en apitoyant les spectateurs :

Sian de paoures pèlerins,
Que saben què faire.

« Nous sommes de pauvres pèlerins, qui ne savons quoi faire. »

Et le peuple répondait : « Faites votre métier (*menestraudie*, jeu de ménestrel), si vous savez le faire :

Fes vouestre mestier,
Se sabes lou faire. »

Et alors les pèlerins récitaient un mystère représentant une des scènes du Vieux ou du Nouveau Testament[1], à ce temps aimées, respectées du peuple, et la passion du Christ surtout mourant sur la croix.

Au milieu des flots rayonnants de notre civilisation nouvelle, sachons respecter et aimer ces vieilles coutumes : quelle joie peut remplir le vide que laisse l'affaiblissement de la croyance?

1. Tous les mystères commençaient par ces sortes de prologues. Les enfants du dernier siècle, dans les vieux quartiers de Marseille, jouaient encore au *pauvre pèlerin*.

quel festin plein d'ivresse, quelle satisfaction charnelle peuvent remplacer le bonheur que donnait au peuple l'idée d'une félicité éternelle ? Les pauvres pèlerins étaient heureux d'un bonheur immense que ne réalisent jamais les plaisirs bruyants où l'ennui et la mort se mêlent, où la vie de l'homme s'use à travers un bâillement universel de fatigue et de satiété.

La lignée aragonaise des comtes de Provence, brave au combat, couverte de belles armures, ainsi qu'on le voit empreint sur leur scel, mit en coutume dans les villes d'Arles, Aix et Marseille, les petits drames récités devant les crèches ; et l'on en attribue plusieurs à la belle Garsinde de Sabran, aussi poëte que les troubadours. Quelquès-uns de ces petits drames ont traversé les âges et se chantaient naguère encore pour le jour de Noël à Aix, à Marseille, à Arles et à Avignon[1] : j'en ai recueilli quelques souvenirs :

La nuit est profonde, les étoiles brillantes au ciel, les bergers dorment d'un sommeil paisible ; un grand bruit se fait entendre : l'un des gar-

1. Il faut distinguer deux époques dans les noëls : certainement la forme actuelle des noëls ne remonte pas au delà du seizième siècle ; mais le type primitif est du treizième et du quatorzième siècle après les croisades ; l'image de la crèche remonte même aux peintures primitives et chrétiennes des cryptes et catacombes.

deurs de troupeau se réveille et court vers son compère, « car il a entendu quelque chose de bien beau : c'est peut-être quelque bavard; va tout de suite réveiller ton frère, et tu lui diras d'aller au plus tôt à la colline garder son troupeau :

> Revio ti, coumpaire Micheou,
> Jou n'ai oousi quouquaren de ben beou;
> Vo beleou serie quouque charaire,
> Levo ti leou va reviar toun fraire,
> Et li diras que vague leou,
> A la cledo[1] gardar li troupeou. »

Le berger qui se réveille en sursaut est un sceptique! il ne veut pas croire d'abord ce que lui conte son compère. « Tu es un bavard, un crédule, une pie radoteuse :

> Tu sies un charaire,
> Laïsse la ton fraire,
> Sensè ti desplaire,
> Sies un darnagas[2]. »

« Va plutôt consulter Jérôme, qui est un prud'homme, et il te conseillera sur ce que tu dois faire :

> Vai trouvar Girome,

1. M. Achard, dans son *Dict. provenç.*, fait venir *cledo* de claie, parc à moutons.
2. Corbeau, pie grièche, en vieux provençal.

près de la sainte Vierge; les gitanos s'approchent.

> Naoutri sian très Booumians,
> Que dounan la boueno fortuno.

Le poëte provençal, un peu railleur, décoche un trait malin contre les nécromanciens qui devinent tout ce qu'ils voient.

> Que devinan tout ce que vian.

Les gitanos prennent la main de l'enfant Jésus, et le plus savant d'entre eux lui prédit qu'il est le fils de Dieu, né, pour sauver le genre humain, dans une misérable étable : cet amour l'a fait enfant, une vierge est sa mère.

> Tu sies lou fiou de Diou,
> Egaou à Diou,
> L'amour ta fas enfant,
> Per tout lou genre human,
> Une viergi est ta maire,
> Acò se vi din ta man.

Quelques jours se passent : maintenant c'est la fête des Rois : les mages d'Orient sont conduits par une étoile brillante jusqu'à Bethléem, devant l'humble crèche. Tout le peuple est étonné de voir une si belle escorte que l'on vient de rencontrer sur le chemin :

Dè matin,
Ai rescountra lou trin,
De très grands reis,
Qu'anavoun en viaige [1].

Conduits par l'étoile, les mages arrivent à la crèche, et chacun offre ses présents à l'enfant divin, qui sera le roi et le maître des princes et des nations : l'or, l'encens, la myrrhe. Tout le peuple ne s'est-il pas empressé autour de la crèche sainte? Les braves pasteurs lui ont offert, qui, un sarment de vigne pour réchauffer l'enfant : il fait si froid en décembre! qui, un panier d'œufs frais :

E tu Micheou,
Prenoun gaveou (sarment),
Guillaume, Guillaume,
Pren un panier d'aous,
Revillaras Ganteaume.

Tous les personnages de ce petit drame étaient représentés par des statuettes d'argile peintes de couleurs saillantes, comme aujourd'hui encore, à Séville, on reproduit les senoritas en mantille noire et les torreadors dans leur brillant costume;

1. Dans la version moderne, le poëte, tout à fait monarchique, parle des *gardes du corps* des rois mages. Ces sortes de bizarreries se trouvent souvent dans les peintures et les œuvres du moyen âge, où l'on voit les empereurs romains vêtus en chevaliers.

personnages qui s'appelaient, du nom aragonais, *Santons*[1] (les petits saints), et tous se mouvaient dans la crèche couverte de mousse verdoyante et éclairée par la lampe grecque, la lampe antique de Pompeia (*lou kalen*).

Quand la dynastie aragonaise s'effaçait devant les comtes d'Anjou et du Maine, elle laissa encore ses coutumes à la colonie catalane, qui étendait ses cabanes de pêcheurs jusqu'au faro (le phare). Les Catalans, intrépides colonisateurs au douzième et au treizième siècle, s'étaient partout établis : en Syrie, en Grèce, en Asie. Ils portaient sur leur tête le bonnet phrygien d'un rouge éclatant, coiffure depuis adoptée par les marins provençaux. Ils avaient construit des barques d'une telle solidité, qu'au fort de la tempête on les voyait sortir de l'anse d'Endoume et s'élancer en pleine mer pour guider les navires battus par les deux vents terribles, le mistral et le labesch (nord et levant), sans plus craindre la vague écumante que l'alcyon (le gabian) qui bat des ailes dans l'ouragan. Ils faisaient surtout la pêche

1. La foire des Santons se tient encore à Marseille quelques jours avant Noël. Les pieuses et respectables familles ont toujours leur crèche. Il y a des crèches publiques qui sont comme de petits théâtres; elles ne remplaceront jamais les crèches domestiques.

du thon et tendaient leurs filets dans des lieux particuliers appelés *madragues*, petites baies situées au delà d'Aren (*arena*, sable). Très-sobres de leur nature, ils savouraient sur le rivage de la mer la fumée odorante de la *bouille-baisse:* le poisson jeté dans l'eau bouillante parfumée d'épices, de safran, coloré par les *tomatos* espagnols, plat chéri des Marseillais avec le pilau oriental, l'olive salée comme à Athènes, l'anchois si fin conservé dans de l'huile pure et jaune comme l'ambre et la topaze; la brandade et la bourride, qui provoquent un doux sommeil sur le sofa turc quand la cigale chante à midi! Des pyramides d'oranges et de citrons, des bouquets de faligoule enivrante (le thym), les parfums du jasmin et de la cassie, corrigeaient les émanations un peu fortes de ces mets à haut goût si aimés des Provençaux[1].

1. Les tables provençales renoncent malheureusement à cette cuisine nationale pour adopter les plats un peu fades du Nord, nouvelle sujétion qu'elles s'imposent; la nationalité se perd!



VIII

LES PAPES A AVIGNON, LEUR COUR. — PÉTRARQUE ET LAURE. — LA FONTAINE DE VAUCLUSE.

1300 à 1390.

Ce ne fut pas la violence des factions publiques à Rome qui força les papes à fixer leurs résidences à Avignon[1], mais la plupart d'origine provençale, leur volonté fut de rester libres dans les actes de leur pontificat. Presque tous élus dans le Languedoc, ils en avaient les habitudes et en parlaient la langue. Tel est le caractère de la papauté ; partout où le pape réside, l'autorité catholique le suit avec ses attributs. Rome n'était plus une cité assez maîtresse d'elle-même pour que le pontife pût agir dans la plénitude de ses préro-

1. C'est en 1309 qu'on peut fixer l'époque où les papes résidèrent à Avignon d'après l'*Art de vérifier les dates* des Bénédictins.

gatives. Les Guelfes armés et les Gibelins, partis ardents, déchiraient Pise, Florence, Naples et les Légations, Rome même. Lorsque Clément V fut élu et proclamé pape (il était archevêque de Bordeaux)[1], acclamé en la cité de Lyon, il vint fixer sa résidence à Avignon. Les papes possédaient déjà le Comtat Venaissin avec ses dépendances, cités et campagnes, sauf la ville d'Avignon, qui restait vicomté féodale soumise aux comtes de Provence. Dans la convention scellée par saint Louis, et qui assurait la Provence à Charles, comte d'Anjou et du Maine, le roi reconnaissait le pape Grégoire IX et ses successeurs comme prince souverain du Comtat, au même titre que la Provence appartenait au comte d'Anjou. La charte créait des droits égaux. Ainsi, Clément V établit sa résidence légitime à Avignon parce qu'il y était plus libre qu'à Rome pour diriger les affaires de la catholicité.

Ce fut encore un pape né dans le Languedoc que Jean XXII[2], le fondateur des évêchés du Midi. Il érigea Toulouse en archevêché[3], et groupa

1. Clément V se nommait Bertrand de Got : il avait été évêque de Comminges; élu aux assemblées de Pérouse en 1305.

2. Jean XXII se nommait Jacques d'Ense et était né à Cahors; il fut élu à Lyon en 1316.

3. Toulouse devint archevêché en 1317.

autour de la métropole méridionale les évêchés de Montauban, de Nîmes, Loubez, Saint-Pons, Castres et Saint-Flour. La cour de Jean XXII, très-brillante, demeura tout à fait indépendante dans ses actes, quoique la justice civile se rendît au nom des comtes de Provence. Jean, avec cette suprématie morale inhérente à la papauté même exilée, écrivait à Philippe le Long, roi de France, tout fier qu'il était, pour l'inviter à corriger ses mœurs et l'appeler à la piété : « Nous avons appris que, lorsque vous assistiez à l'office divin, particulièrement à la messe, vous parlez à l'un, tantôt à l'autre, sans faire l'attention requise aux prières qui se font pour vous et pour le peuple; vous devriez aussi, depuis votre sacre, prendre des manières plus graves, porter le manteau royal comme vos ancêtres. On dit que, dans vos États, le dimanche est profané. » Les papes gardaient ainsi envers les rois cette liberté de langage dans les choses de religion et de conscience; ils ne se laissaient point intimider par la puissance et les passions de l'épée[1].

Sous ce pontificat des papes nés dans le Languedoc, Avignon devint brillante et splendide par

1. Philippe le Long était un des chevaliers les plus brillants de son époque. Cette lettre est de 1318.

ses richesses, ses monuments, sa cour et ses grandeurs. Clément VI éleva ce beau palais qu'on voit encore sur la haute ville à l'imitation du Capitole, entouré de murailles crénelées, qui, dans ses ruines, est encore admirable [1]. Qu'on s'imagine un château environné de huit hautes tours comme les monuments florentins avant la renaissance : six portes vous conduisaient dans de vastes salles couvertes de belles peintures du Giotto; sur le flanc, une magnifique chapelle où l'on voit encore deux papes couchés, la tiare en tête, sur leur tombeau de pierre et de marbre.

Clément VI orna d'une ceinture de pierre la cité entière toute tourellée comme une Cybèle antique. Les campagnes furent cultivées avec art, arrosées avec soin au moyen de canaux ombragés d'arbres vigoureux. De toute part, on accourait en pèlerinage pour saluer le souverain pontife; jamais époque ne fut si grande, si splendide pour Avignon, que celle du séjour des papes. Les moines de Saint-Benoît préparaient la culture du sol; les terres papales devinrent grasses et fécondes; la fontaine de Vaucluse se para de bassins de marbre pour recueillir ses eaux. Clé-

1. Ce serait un beau projet archéologique que la restauration du palais des papes à Avignon.

ment VI y éleva le doux ermitage qui couronne le sommet de la fontaine, où il venait quelquefois se recueillir et méditer au bruit des eaux qui tombaient en flots épars comme la chevelure d'une naïade, ainsi que le dit Pétrarque.

Avignon eut sa noblesse pontificale, et à sa tête les Brancas (*Braccassio*), originaires de Naples, qui étaient venus s'établir en Provence. Comtes italiens d'Agnani, ils avaient acheté la seigneurie de Villosc, en Provence. Brancas portait d'azur à un pal d'argent chargé de trois tours de gueules, et accosté de quatre pattes de lion en mouvement des deux côtés de l'écu avec cette devise : *Della Brança il leone*[1]. La splendeur bienveillante et artistique de la papauté attirait à Avignon les proscrits de toutes les contrées; les chants des troubadours venaient charmer par la poésie cette vie toute méridionale. A cette époque arriva dans le Comtat un jeune écolier que les factions italiennes avaient chassé de sa patrie; il se nommait François Pétrarque (*Petrarca*). Né à Arezzo au milieu des guerres civiles, comme de famille gibeline, il avait été banni de Flo-

1. On peut traduire ainsi cette devise du blason : *Par les ongles, on reconnaît le lion.* Une des branches des Brancas devint Cereste, une autre Villars; mais la terre de Villars ne fut érigée en duché qu'en 1627.

rence[1], et après la mort de l'empereur Henri d'Allemagne, son père l'avait amené fort jeune à la cour pontificale de Clément V. Ses premières études, Petrarca les fit à Carpentras, et il les acheva à Montpellier. Encore enfant, il se passionna pour le beau site de Vaucluse et pour la fontaine aux eaux bouillonnantes, où il composa ses plus brillantes cansons[2].

Ici une question littéraire s'élève : le poëte dont l'Italie s'honore dut-il ses premières inspirations aux troubadours provençaux, aux traditions méridionales écoutées dans les beaux châteaux du Languedoc, auprès des dames et des chevaliers? Il est historiquement constaté que les poésies des trouvères et des troubadours se récitaient dès le douzième siècle en Italie, qu'elles étaient écoutées sur les places publiques avec le chant de gestes *de Roncevaux*[3]. Dante, exilé de sa

1. Le père de Pétrarque, Petracco ou Petro, appartenait à la faction des Blancs; à Florence, les églises, les monuments publics sont encore aujourd'hui bariolés de blanc et de noir en souvenir des factions publiques. Pétrarque naquit dans la nuit du 19 au 20 juillet 1304.

2. La famille de Pétrarque vint se réfugier à Avignon vers 1313. Le philosophe Ginguené, si niais dans ses déclamations, veut bien avouer que le pape tendait la main à tous les proscrits.

3. On peut consulter les précieux et grands travaux de M. de Saint-Palaye sur l'influence des troubadours.

patrie, était venu étudier aux universités de Paris; son poëme épique sur l'*Enfer*, le *Purgatoire* et le *Paradis*, n'était que le résumé des dissertations théologiques de saint Bonaventure, que l'imagination du poëte avait ornées des sombres et sanglants épisodes des guerres civiles italiennes [1].

Mais dans Pétrarque surtout on trouve l'étude, l'imitation des troubadours provençaux poussée à sa plus vive expression. Pétrarque doit peu à Tibulle, à Catulle, à Properce ou Ovide; la beauté qu'il célèbre et qu'il aime n'a rien de commun avec les courtisanes romaines, Lesbie ou Nemesis, Délie ou Corinne : les sentiments exaltés qu'il exprime ne sont en rien semblables aux plastiques enivrements du paganisme. Pétrarque avait étudié à Carpentras, à Montpellier, la patrie des troubadours; ses premières impressions poétiques avaient été empruntées à un roman célèbre et tout méridional, *Pierre de Provence et la belle Maguelone* [2], histoire d'amour simple, touchante et délicieuse au point de vue ro-

1. Dante n'est qu'un dénominatif de Durante. On fixe le voyage de Dante à Paris de 1316 à 1320; il y soutint publiquement une thèse de théologie.

2. On peut reporter au treizième siècle le premier type de l'*Histoire de Pierre de Provence et de la belle Maguelone*, depuis si souvent réimprimée.

manesque. C'était à la brillante cour des papes que Pétrarque avait pris cette langue chaste, ardente, délicate, moitié pieuse, moitié chevaleresque, avec quelque réminiscence de l'antiquité; l'amour tel qu'il le comprenait n'était ni nu, ni païen : il était souvent théologique et chrétien. A Avignon, à Carpentras, se tenaient les cours d'amour; les dames elles-mêmes s'essayaient à la poésie : Laurette de Sade et Phanète de Gantelme, toutes deux chantaient l'amour en rimes provençales : « Phanète avait une ardeur, une inspiration divine, laquelle fureur était considérée comme un vrai don de Dieu; elle était accompagnée de plusieurs dames illustres et généreuses de Provence qui florissaient en la cité d'Avignon, lorsque la cour romaine y résidait et s'abandonnait à l'étude des lettres, tenait cour d'amour ouverte, y définissant des questions d'amour qui étaient proposées et envoyées[1]. »

1. Nostradamus, *Histoire des troubadours*. On dédaigne trop le travail de Nostradamus, et l'on traite souvent ses récits comme des fables. On a toujours parlé de Carpentras, de Pézenas, avec raillerie. Carpentras est une des villes les plus lettrées, les plus commerçantes, dans une situation charmante. Ces dédains viennent de Molière, qui, lâche flatteur de Louis XIV, attaqua par le ridicule la vieille noblesse du Midi, qui pourtant donnait les mousquetaires!

Pour la première fois on voit apparaître le nom de Laure de Sade, qui tient une si large place dans la vie poétique de Pétrarque; Laure de Sade n'est point un mythe, une fiction de poëte, une divinité invoquée; elle était la fille de messire Audibert de Noves, échevin et syndic d'Avignon, d'une bonne naissance et d'une noble fortune; elle épousa à l'âge de quinze ans Hugues de Sade, jeune homme de vingt ans, dont les ancêtres exerçaient les fonctions d'échevinage[1], les plus élevées à Avignon; elle reçut en dot huit mille florins, deux habillements complets, l'un vert, l'autre écarlate, avec une fourrure et une couronne d'argent. Ainsi elle parut pour la première fois à la cour des papes, où Pétrarque, l'Italien proscrit, s'était réfugié: ce fut dans l'église des religieuses de Sainte-Claire, le lundi de la semaine sainte, que Pétrarque[2] vit pour la première fois Laure de Sade; et depuis ce moment elle fut l'objet de ses rêves et de ses cansons[3]. Le poëte ardent vint s'établir au pied

1. Le contrat fut signé le 13 janvier 1325. Laure était née à Noves, en 1308.

2. Pétrarque avait alors vingt-trois ans.

3. Malgré les récits qu'on a faits, Laure ne quitta jamais la maison de son père ni celle de son mari; cette maison était située au pied du palais des papes. Pétrarque s'établit à la fontaine de Vaucluse en 1337. Simon de Sienne, élève de

de la fontaine de Vaucluse, et il écrivit ses plus douces poésies au bruit des cascatelles, dans ces bois inhospitaliers et sauvages[1].

« Per mezz'i boschi inhospiti e selvaggi. »

« Je vais chantant celle que le ciel même ne pourrait éloigner de moi. Elle est toujours présente à mes yeux, et ces sapins et ces hêtres me paraissent comme de jeunes filles qui l'entourent. Je crois l'entendre, en entendant et les zéphyrs et les feuillages, et les oiseaux se plaindre, et les eaux fuir en murmurant sur l'herbe verdoyante; rarement le silence et jamais l'horreur solitaire d'une forêt n'avait autant plu à mon cœur. » C'est avec cet enthousiasme que le poëte italien parle de sa Provençale bien-aimée. « La belle Laure avait les yeux brillants, le regard tendre ; sa bouche, bien dessinée, n'offrait que des perles et des roses ; son visage était plutôt rond qu'ovale; elle avait les sourcils noirs, les cheveux blonds, la peau d'une blancheur éblouissante, le teint animé des plus agréables

Giotto, fit le portrait de Laure, que Pétrarque gardait sur son cœur.

1. Pétrarque a fait un charmant sonnet sur le premier jour qu'il entrevit Laure :

Benedetto sia 'l giorno, e le mese, e l'anno.

couleurs, la taille fine, souple et légère, les épaules, les mains, les doigts, les pieds admirables; sa démarche était noble, majestueuse, son air céleste, ses regards pleins de douceur, de gaieté, de candeur; la grâce la plus séduisante régnait dans toute sa personne. Rien de plus expressif que sa physionomie, de si angélique, de si enchanteur que le son de sa voix[1]. » Ce portrait de Laure, c'est Pétrarque qui l'a tracé : à chaque action de sa vie, il la célèbre; elle est pour lui l'objet d'un poétique enthousiasme. Un jour Laure avait laissé tomber son gant, et Pétrarque improvisa le sonnet

O bella man che mi distringi 'l core.

De cette main il a reçu deux roses fraîches cueillies du paradis.

Due rose fresche e colte in paradiso.

Laure est au-dessus de toutes les femmes; nulle ne peut lui être comparée; quand on la regarde, tout le reste s'efface. « J'ai vu sur la terre des mœurs d'anges et des beautés célestes[2] qui n'ont rien d'égal au monde; leur souvenir

1. *Canzoniere*, liv. Ier. Voy. aussi le sonnet
In qual parte del cielo, il quale idea. (Sonn. 126.)

2. I vidi in terra angelici costumi. (Sonn. 123.)

m'est doux et pénible; ce que je vois ailleurs n'est plus que songe, ombre et fumée. J'ai vu pleurer ses deux beaux yeux qui ont fait mille fois envie au soleil, et j'ai entendu prononcer en soupirant des paroles qui feraient mouvoir les montagnes et arrêter les fleuves; l'amour, la sagesse, le courage, la pitié, la douleur, formaient en pleurant un concert plus gracieux que ceux qu'on entend dans le monde; et le ciel était si attentif à cette divine harmonie, qu'on ne voyait sur aucun rameau s'agiter le feuillage; tout l'air et les vents en étaient devenus plus doux. Partout où je repose mes yeux fatigués[1], partout où je les tourne pour apaiser le désir qui m'enflamme, je trouve des images de la beauté que j'aime, qui rendent à mes yeux toute leur ardeur. Il me semble que dans sa belle douleur respire une pitié noble qui est pour mon cœur la chaîne la plus forte. Ce n'est pas assez de la vue, elle y ajoute encore, pour charmer l'oreille, sa douce voix et ses soupirs, qui ont quelque chose de céleste. L'amour et la vérité furent d'accord avec moi pour dire que les beautés que j'avais vues étaient uniques dans l'univers; jamais rien de semblable sous le ciel; jamais on

1. Ove ch' i' posi gli occhi lassi, ò giri. (Sonn. 125.)

n'entendit de si touchantes et de si douces paroles, et jamais le soleil ne vit de si beaux yeux, ni verser de si belles larmes[1]. »

Pétrarque, pauvre et tendre réfugié des troubles d'Italie, ne voit dans la Provence que deux sites embellis : Avignon et la fontaine de Vaucluse. Dans les eaux limpides de cette fontaine, Laure aimait à se baigner. « Claires, fraîches et douces ondes[2], où celle qui me paraît la seule femme sur la terre a plongé ses membres délicats ; heureux rameau (je me le rappelle en soupirant) dont il lui plut de se faire un appui ; herbes et fleurs que sa robe élégante renferma dans son sein pur comme celui des anges ; air embaumé où planait l'Amour quand il ouvrit mon cœur d'un trait de ses beaux yeux, écoutez tous ensemble mes plaintes et mes derniers accents. »

Triste et noble victime d'une passion ardente et sans espoir, Pétrarque appelle la mort. « S'il est de ma destinée, si c'est un ordre du ciel que l'amour ferme mes yeux et les éteigne dans les

1. Lisez aussi le délicieux sonnet

Que vago impallidir che 'l dolce riso. (Sonn. 98.)

2. *Chiare, fresche e dolci acque.* Pétrarque fait suivre cette charmante canzon de ces vers mélancoliques :

Di pensier in pensier, di monte in monte. (Canz. 36.)

larmes, que du moins mon corps malheureux soit enseveli parmi vous, et que mon âme libre de sa dépouille retourne à sa première demeure; la mort me sera moins cruelle, si j'emporte à ce passage douteux une si douce espérance. Mon âme fatiguée ne pourrait reposer dans un port plus sûr ni dans un plus paisible asile cette chair et ces os éprouvés par de si longs tourments. »

Le seul espoir de Pétrarque, c'est que Laure visitera sa tombe. « Un temps viendra où cette beauté douce et cruelle contemplera cette solitude. Elle reverra ce lieu où dans un jour heureux à jamais elle jeta sur moi les yeux; ses tendres regards s'y porteront avec joie; mais, ô douleur! elle ne verra plus qu'un peu de terre jetée entre les rochers; alors, inspirée par l'amour, elle soupirera si doucement, qu'elle obtiendra mon pardon, et qu'essuyant ses yeux avec son beau voile, elle fera violence par l'amour au ciel même. »

Sous les ombrages de la fontaine de Vaucluse couverte de saules et de lauriers, le petit drame de Laure et de Pétrarque se développe délicieusement. « De ces rameaux, continue le poëte (j'en garde le doux souvenir), tombait une pluie de fleurs qui descendait sur son sein; elle était assise modeste au milieu de tant de gloire; et

couverte de cet amoureux nuage, des fleurs volaient sur les pans de sa robe, d'autres sur ses tresses blondes qui ressemblaient alors à de l'or poli garni de perles; les unes jonchaient la terre, et les autres flottaient sur les ondes; d'autres, en voltigeant légèrement dans les airs, semblaient dire :

« Ici règne l'Amour. » Combien de fois alors, frappé d'étonnement, je disais : Sans doute elle est née dans les cieux; son port divin, son visage, ses paroles et son doux sourire m'avaient fait oublier tout ce qui n'est pas elle; cette extase m'avait tellement séparé de moi-même, que je disais en soupirant : Comment suis-je ici et quand y suis-je venu? Je croyais être au ciel. Depuis ce jour je me plais tant sur cette herbe fleurie que partout ailleurs je ne puis rester en paix[1]. »

Ainsi soupire Pétrarque en rappelant chaque épisode de son amour pour Laure. Il a passé sa vie jeune et ardente à la cour des papes ou dans son doux ermitage à la fontaine de Vaucluse, à l'époque de la plus grande renommée de la poé-

1. Les œuvres et la vie de Pétrarque ont été si souvent écrites et examinées qu'il serait inutile de faire de l'érudition et d'indiquer les sources : on ne peut rien ajouter à ce qu'on a écrit. — Biblioth. *Del Petrarca et delle sue opere*. Florence, 1794. In-4°.

sie provençale, quand le troubadour René Vidal recevait la rose d'or du Capitole, récompense d'un poétique triomphe et que Pétrarque obtint après lui. Laure mourut avant son poëte, qui la pleura dans une suave chanson, comme il avait célébré sa vie. Tout est doux et triste dans cette existence agitée par les adorables tourments de l'amour[1].

Un hasard d'érudition heureuse a fait trouver un témoignage autographe de Pétrarque sur son tendre amour pour Laure. Il existe à la bibliothèque Ambrosienne de Milan un Virgile manuscrit qui avait appartenu à Pétrarque et que lui-même avait enluminé de belles miniatures; sur une page que protége la couverture, Pétrarque, tout plein des souvenirs de Laure, en a retracé le témoignage de sa main. Virgile était le livre que le poëte aimait et que chaque jour il avait sous son regard. « Laure, illustre par sa propre vertu, écrit-il, et célébrée dans mes vers, parut pour la première fois à mes yeux au temps de mon adolescence, l'an 1327, le 6 du mois d'avril, la première heure du jour (6 heures du matin), dans l'église Sainte-Claire d'Avignon; et dans la même

1. Après la mort de Laure, Pétrarque se demande :

Che debb' io far? che mi consigli amore.

ville, au même mois d'avril, le même jour et à la même heure, l'an 1348, cette lumière fut enlevée au monde. Lorsque j'étais à Vérone ignorant mon triste sort, la nouvelle m'en fut donnée par une lettre de mon ami Louis; ce corps si chaste et si beau fut déposé dans l'église des frères mineurs, le soir du jour même de sa mort; son âme, je n'en doute pas, est remontée au ciel, d'où elle était venue. Pour précieusement conserver la mémoire douloureuse de cette perte, j'éprouve un certain plaisir mêlé d'amertume à écrire ces lignes, et je les retrace particulièrement en ce livre que j'ai toujours sous les yeux, afin qu'il n'y ait plus rien qui me plaise en cette vie, et que mon lien le plus doux étant rompu, je me rappelle qu'il est temps de sortir de Babylone ; ce qui avec les secours de la grâce divine, me deviendra facile par la contemplation mâle et courageuse des soins superflus, des vaines espérances et des événements inattendus qui m'ont agité pendant les années que j'ai passées sur cette terre[1]. »

Laure de Sade était Provençale par toute sa

1. Ce Virgile est resté dix-neuf ans à Paris (Biblioth. Impériale). On l'avait enlevé à la bibliothèque Ambrosienne lors de la conquête d'Italie par le général Bonaparte. Il a été restitué en 1815.

famille ; son nom tenait une grande place dans le nobiliaire du Comtat ; de Huguonet, le fils aîné de Laure, descendaient les trois branches de la maison de Sade. Dans un pèlerinage historique à la fontaine de Vaucluse, je cherchais les traces de ce drame poétique d'un amour si ardent, si chevaleresque : à la fontaine, tout redit le nom de Pétrarque et de Laure, même les murailles ébréchées de l'ermitage et du manoir en ruines ; les eaux qui tombent entre les rochers murmurent les beaux vers du poëte ! Dans la cité, aujourd'hui solitaire, d'Avignon (qui a tant perdu de son éclat par l'exil des légats), on montre les vestiges d'une maison près du couvent des Cordeliers, qui au seizième siècle portait le nom de *Doma de Madama Laura* [1]. La tradition raconte qu'environ à cette époque, le cardinal de Médicis, archevêque d'Avignon, obtint du pape la permission de fouiller le tombeau de Laure dans l'église des Cordeliers ; on leva la pierre tumulaire, on trouva son nom sous deux roses entrelacées ! Du beau corps de Laure, « de ce charmant édifice dont le sommet était d'or, les murs d'albâtre, les portes d'ivoire et les fenêtres de saphir [2], » on ne re-

1. Maison de Madame Laure.
2. C'est ainsi que Pétrarque fait le portrait de Laure.

cueillit plus que des os rongés et de la poussière; puis une boîte de plomb qui contenait un parchemin effacé, avec un scel de cire verte : sur une petite médaille était la figure d'une femme, le sein voilé, avec ces quatre lettres, M. L. M. J., qui furent traduites par ces mots : *Madama Laura morta jacet*. Sur le parchemin était un sonnet signé de Pétrarque, peut-être ajouté après coup, car il n'était pas digne de lui. Les antiquaires racontent que dans son voyage en Provence, François Ier composa un sonnet sur le tombeau de Laure, en vers obscurs et difficiles, comme à peu près tous ceux du roi chevalier[1].

En petit lieu compris, vous pouvez voir
Ce que comprend beaucoup par renommée;
Plume, labeur, la langue et le savoir
Furent vaincus par l'aymant et l'aymée.
Oh! gentille âme, étant tant estimée,
Qui te pourra louer qu'en se taisant!
Car la parole est toujours réprimée
Quand le sujet surmonte le disant[2].

1. Le grave chancelier de l'Hospital, qui parcourut la Provence, a fait des vers latins sur le tombeau de Laure :

At tibi si monumenta placent antiqua, videbis
Felicem Lauræ tumulum cineresque beatos,
Laudibus, ingenioque et summi carmine vatis.

2. On ne peut douter que ces vers soient de François Ier par ce témoignage de Marot :

O Laure, Laure! il t'a été besoin

La famille Perruzzi, au sein de laquelle avait vécu Pétrarque, conservait un tout petit bas-relief représentant Pétrarque et Laure : on le montrait à Bologne aux Provençaux avec une politesse extrême. Le cavalier Vincente Perruzzi faisait remarquer que les traits de Laure étaient effacés sous l'empreinte des baisers qu'elle avait reçus des curieux qui l'avaient autrefois visitée[1].

Ainsi la légende reste et se perpétue quand les monuments sont détruits; le tombeau de Laure de Sade a été mutilé, profané : il n'en reste aucun vestige. La patiente érudition de l'abbé de Sade a recueilli les fragments de tout ce qui se rattachait à celle qui illustra sa famille; on peut y voir combien furent brillants les temps, hélas! trop courts qui virent la souveraineté pontificale sur Avignon[2] et le Comtat; la ville que baigne le

D'aimer l'honneur et d'être vertueuse;
Car François, roi, sans cela n'eût pris soin
De t'honorer de tombe somptueuse,
Ni d'employer sa dextre valeureuse
A par écrit ta louange coucher.

1. Vincent Perruzzi a publié une notice intéressante : *Notizie sopra due piccoli ritratti in basso relievo rappresentanti Petrarca et Madama Laura*. In-8.

2. Le recueil très-complet, très-étendu, de l'abbé de Sade, porte ce titre : *Mémoires pour la vie de François Pétrarque*. Amsterdam, 1781.

Rhône, seconde Rome, ne le cédait point à Paris. Autour du trône pontifical se groupaient les cardinaux, les évêques, une noblesse aussi illustre que celle de la cour de France : princes, ducs, marquis, les Brancas, les Durazzo, les Sade, les Crillon. Au delà du Rhône, Villeneuve fut bâtie par les papes, comme cité de plaisance ; Villeneuve, relique du temps passé qu'on aperçoit encore rayonnant au soleil. La grande culture protégée fit des terres du Comtat un paradis terrestre ; de vertes prairies émaillées de fleurs entouraient la cité. Avignon fut préservée des débordements du Rhône : des ponts construits à la façon des Romains[1] unissaient les deux rives du fleuve majestueux. La joie, la gaieté, étaient partout sous le doux et débonnaire gouvernement des légats ; les proscrits trouvaient asile sur les terres papales : le gentilhomme que l'honneur forçait au duel, le persécuté politique destiné aux prisons d'État, le juif même, s'y étaient librement établis[2]. Tout était joie, et la vieille chanson po-

1. Les papes avaient fondé à Avignon une confrérie pour la construction des ponts, sous l'invocation de saint Benézet, constructeur lui-même.

2. Les juifs étaient et sont encore nombreux à Avignon ; ils peuplaient les villages environnants du Comtat et gardaient un grand respect pour l'autorité des papes.

pulaire récitée par les enfants exprimait le bonheur de tous.

Sur le pont d'Avignon,
On y danse,
On y danse,
Sur le pont d'Avignon,
On y danse tous en rond.

Jeu charmant, exercice de ménestrandie du moyen âge, où l'on passait en revue tous les arts, tous les métiers, toutes les corporations. Maintenant tout est triste et solitaire dans Avignon, avec ses rues désertes balayées par le mistral du Rhône : les campagnes gardent le souvenir de la sollicitude pontificale dans ces vastes plaines de garance qui l'entourent comme d'une mer d'or; les premières graines en furent apportées d'Italie par les légats, quelques années avant la révolution qui fit cesser la paisible et douce domination des légats sur Aviguon. Ce fut aussi par la protection des papes que s'introduisirent la culture du mûrier, apporté d'Italie, et l'éducation des vers à soie, source de richesses pour la Provence et le Languedoc.

Le temps marche; le siècle est voué à l'or comme le roi Midas, tout se durcit et se matérialise; la fontaine de Vaucluse elle-même ne

voit plus que quelques rares voyageurs, et ses beautés sauvages sont dédaignées pour quelques fantaisies hébétées. C'était la nuit; le bruit des eaux, éblouissantes sous l'éclat de la lune, se faisait entendre au loin; je suivais le torrent, à travers les rochers suspendus, jusqu'à sa source, couverte de mousses humides; rien ne troublait la solitude que l'aboiement lointain de quelques chiens de bergers, et je pus m'expliquer les plus beaux vers de Pétrarque quand il avait vu Laure, couverte de fleurs, se baigner dans les claires eaux de la fontaine[1].

Quand on veut se faire une idée de cet âge de joie, de poésie et de troubadours pour la Provence, il faut lire le charmant livre du monge (moine) *des Iles d'or*[2]. Imaginez-vous un manuscrit splendide écrit sur parchemin, enluminé de figures délicieuses : rouge et azur, oiseaux rares, paysage charmant. Ce manuscrit est l'ouvrage du moine *des Iles d'or*, qui l'avait écrit et orné dans l'antique monastère de Lerins, premier asile de saint Honorat; il l'acheva dans sa cellule, où il

1. J'ai vu les cascatelles de Tivoli et l'Arno, j'ai visité les plus belles chutes d'eaux de la Suisse; rien ne me paraît comparable à la fontaine de Vaucluse. J'étais là en douce réunion avec mon frère bien-aimé et sa famille (27 juin 1863).

2. Il se nommait Cébo, et il était né en 1350.

avait été délégué [1]; de là ce surnom du *moine des Iles d'or* qui lui est resté, car les îles d'Hyères, nouvelle Hespérie, étaient remplies d'orangers, de citronniers (les pommes d'or antiques). Vivement impressionné par ces sites délicieux, plus d'une fois le moine les reproduisit azur, sinople, gueules, sur les manuscrits.

Cette solitaire existence d'artiste et d'écrivain, le monge *des Iles d'or* la consacra tout entière à retracer la vie, à reproduire les œuvres des troubadours de la Provence, avec leurs mœurs et leurs usages; les vers des troubadours, le moine les transcrivait en lettres noires, la notice sur chacun d'eux en caractères vermeils, ornés de miniatures : il en multipliait les copies, qu'il destinait comme présents à ses suzerains les comtes de Provence. C'est évidemment une de ces plus belles copies [2] que possède la bibliothèque du Vatican, la plus riche du monde. Dans cette œuvre se révèle la Provence tout entière, libre et fière sous le gouvernement de ses comtes.

1. Les moines de l'île de Lérins, comme la plupart des monastères, fondaient partout des colonies.

2. Elle porte le chiffre 3204 dans la *Bibliothèque du Vatican*. Crescentini croit que c'est l'original écrit de la main du moine des *Iles d'or*.



IX

LES COMTES DE PROVENCE DE LA RACE ANGEVINE. — NOBILIAIRE DE L'ÉMIGRATION ITALIENNE EN PROVENCE.

1200 à 1350.

On ne peut quitter l'histoire des comtes de Provence de la race aragonaise et catalane sans leur rendre cette justice qu'ils exercèrent une heureuse influence sur les mœurs et la civilisation charmante du pays. Cette noble race aimait les fêtes chevaleresques, les plaisirs, les danses, les chants qui ravissaient les cœurs; elle fit pénétrer en Provence la farandole, le tambourin, le flageolet, empruntés aux Maures et aux Castillans; on dansait à Arles, à Marseille, à Aix, comme à Barcelone, à Tarragone, à Tolède. Le chant doux et répété du paysan d'Aix, de Marseille, ressemblait à la *scagna* de Séville, et la ronde provençale était empreinte des souvenirs

de la race aragonaise; la cigale chantait sous les figuiers de Provence comme dans la huerta de Valence [1] et les rives fleuries du Guadalquevir.

La race des comtes aragonais était brave aux batailles, et l'on peut voir sur l'empreinte de leur scel quelles étaient leurs habitudes belliqueuses. Sur un *sigillum* (scel) de don Sanche, comte et marquis de Provence, on le voit représenté le casque en tête, sur un cheval caparaçonné, couvert d'une rude armure, l'épée et le poignard de miséricorde à côté, et la lance en arrêt. Sur un autre scel, il est reproduit avec son bouclier presque gigantesque, toujours la lance en arrêt, et son coursier, les naseaux ouverts, semble fournir une impétueuse carrière. Quelquefois les comtes aragonais sont retracés dans une attitude moins belliqueuse, comme les féodaux en chasse, un faucon sur le poing, un lévrier en laisse; le comte n'a point d'armure, il porte l'une de ces robes longues et souveraines des barons siégeant dans les cours plénières et dans la vie des châteaux [2].

1. La *huerta de Valence* ressemble beaucoup aux jardins arrosés d'eaux de la Provence; la pastèque, le melon blanc et vert de l'Afrique y couvrent le sol; le laurier-rose fleurit en pleine terre.

2. Les scels sont généralement attachés aux chartes de

La transition du règne des ducs, des marquis de Provence de la race catalane, aragonaise, aux comtes de la race angevine, se fit sans secousses, bien que les nouveaux seigneurs de race franque ne fussent pas aimés. Charles d'Anjou et Béatrix de Provence régnèrent simultanément avec une certaine vigueur, car il leur fallut dompter presque toutes les grandes cités du comté de Provence: Aix, Arles, d'abord, qui s'étaient révoltées; ces villes firent leur soumission en échange de priviléges municipaux. La résistance de Marseille fut plus longue : depuis le dixième siècle librement constituée, elle avait acheté en bons florins d'or tous les droits de juridiction haute et basse; la cité n'obéissait plus qu'à elle-même, à ses consuls et prud'hommes; elle espérait se séparer de la souveraineté des comtes de Provence et conserver l'étendard marseillais, si simple, si beau, d'argent à la croix d'azur, comme Aix portait d'or à quatre pals de gueules, Arles d'Azur au lion d'or assis et léopardé. Marseille n'avait plus à lutter que contre son évêque, seigneur

concession à l'abbaye de Saint-Victor, dont le précieux cartulaire a été publié; le modeste et savant Ruffi les a gravés dans son excellente histoire; Papon, dans son travail un peu prétentieux et déclamatoire, est cependant curieux pour la partie numismatique.

d'une partie haute de la cité, et contre la juridiction douteuse et contestée du monastère de Saint-Victor[1].

Cette liberté heureuse, ce gouvernement de la corporation municipale dura peu; bientôt accoururent sous les murs de Marseille, les batailles de lances et d'archers du comte d'Anjou et du Maine. Le nouveau comte de Provence, à son retour d'Égypte, où il avait accompagné saint Louis, son frère, marcha sur Marseille, bientôt obligée de subir le joug! Il se fit une transaction par laquelle la cité libre renonça, en faveur des nouveaux comtes de Provence, à tous les droits de souveraineté qu'elle avait acquis de ses vicomtes; les dignes citoyens (*cives*), assemblés à la place des Accoules, délibérèrent longtemps avant d'accepter le joug des *Franciots* (les Français). Le négociateur qu'ils envoyèrent sous la tente de Charles d'Anjou pour traiter de la paix fut le prieur de la corporation des drapiers, la première de la cité[2]. A l'imitation de Florence et de Pise, les marchands de draps et de laines tenaient à Marseille le haut rang parmi

1 Les évêques de Marseille possédaient la seigneurie de la partie haute de la ville; le monastère de Saint-Victor avait ce qu'on appelait la justice moyenne.

2. Cette charte ou convention est de 1215; le prieur des

tous les autres; leur bannière flottait en tête de toutes dans les processions municipales.

Alors commence dans la maison d'Anjou cette rage, cette folie de la couronne de Naples; les terres de l'Italie, si belles, si chaudes, réveillaient leur imagination. Tel est le fatal privilége de la beauté: Naples et la Sicile surexcitèrent la glorieuse ambition de tous les hommes de force et de bataille. Pays moitié italien, moitié grec, et un peu arabe, la Sicile avait été conquise, au dixième siècle, par quarante chevaliers normands, et ce haut fait d'armes restait dans la mémoire des Angevins comme un titre légitime.

En vertu de leur droit d'investiture, les papes considéraient la couronne de Naples et de Sicile comme une dépendance du patrimoine de Saint-Pierre qu'ils concédaient en fief aux comtes d'Anjou et du Maine. Dès ce moment la Provence ne fut plus pour ses nouveaux comtes qu'une terre grasse et riche qu'ils épuisaient en hommes d'armes et en argent pour servir leur glorieuse fantaisie de la conquête de Naples et de la Sicile.

drapiers, qui signa le traité, se nommait Roolin ou Roulin. Tout le quartier municipal se renfermait alors entre les Accoules, la place de Linche et les hauteurs appelées les Moulins. Le peuple entier délibérait par acclamation, rejetait ou approuvait les traités, ainsi que dans les républiques d'Italie.

La comtesse titulaire de Provence était Béatrix, de la maison catalane, toujours si aimée; et c'est elle qui transporta ses droits à Charles d'Anjou et du Maine. Les deux suzerains ne restèrent pas un seul jour en Provence; Charles, qui combattit vaillamment en Sicile, ne fut point heureux: vainqueur impitoyable de Conradin, il fut à son tour renversé par une révolution[1]. Béatrix mourut à Nocera; par son testament elle instituait Charles, son fils, l'héritier de son comté; enfant chétif et un peu infirme, il boitait du pied gauche; il avait été créé prince de Salerne, comte de Syracuse et terres adjacentes; et une curieuse charte nous donne les formes de l'investiture féodale: comme prince, le roi Charles lui ceignit un cercle ou couronne d'or (au front); comme comte, il lui mit dans les mains son étendard; comme seigneur des terres adjacentes, il reçut un simple anneau au doigt[2]. Charles

1. Il serait impossible de justifier Charles d'Anjou de l'inflexible jugement qui prononça la peine de mort contre Conradin; ce jeune et valeureux prince avait menacé, en effet, le pouvoir des rois de la famille angevine, à Naples: son nom était un danger incessant; on ne peut expliquer tant de cruautés que par la haine implacable que se portaient les Guelfes et les Gibelins. On avait cruellement posé ce dilemme : *Mors Coradini, vita Caroli; vita Coradini, mors Caroli.*

2. *Investinico prædictum Carolum nostrum primogeni-*

était otage et captif du roi d'Aragon; lorsqu'il succéda aux droits de son père, il perdit la Sicile et vint résider en Provence, où il fit plusieurs actes de réformation et de suzeraineté. Les archives conservent une charte émanée de Charles, comte de Provence, qui institue ou reconnaît la commune d'Aix, sous la présidence d'un syndic[1].

A Marseille, avant de s'embarquer pour une nouvelle expédition en Sicile, Charles fit son testament en faveur de Robert, son fils, qu'il proclamait son héritier universel pour le royaume de Naples et le comté de Provence. Comme il avait besoin d'une forte et grande chevalerie pour accomplir sa conquête, il fit de nombreuses concessions à la noblesse; il lui restitua les biens qu'elle avait vendus ou engagés depuis deux siècles pour se procurer de l'argent, soit pour les croisades, soit pour les expéditions d'Italie. Il rendit aux vieux nobles de la Provence les terres que les simples bourgeois avaient acquises : ceux-ci se paraient des titres qu'ils n'avaient pas, comme

tum, per circulum aureum de predicto principalitu et per vexillum nostrum de comitatis, per annulum nostrum de honore et reliquis terris prædictis. La féodalité est là tout entière écrite en latin du moyen âge.

1. Bénédictins, *Art de vérifier les dates*, p. 129.

le geai des plumes du paon : ils portaient un blason usurpé. Charles voulut régénérer la chevalerie ; ce n'était pas un bourgeois timide et marchand qui pouvait suivre l'étendard des comtes allant en guerre : il fallait de braves nobles pour la conquête de l'Italie. Charles mourut à Naples, dans son palais de Casa-Nova ; son corps, un moment déposé en l'église des Dominicains, fut transporté à Aix, où l'on voyait son tombeau à l'église de Nazareth, dépendante aussi de l'ordre de Saint-Dominique[1].

L'héritier de Charles fut Robert, créé d'abord duc de Calabre. On vit ce jeune prince dans la cité d'Avignon recevoir l'investiture du pape Clément V, et presque aussitôt il parcourut la Provence pour s'assurer du serment de fidélité de ses vassaux des villes libres. Quand il eut réuni sa chevalerie, il mena toutes ses forces en Italie ; il s'agissait d'assiéger Gênes, qu'il voulait unir à la Provence, et, dans cette expédition, il devait être servi par la rivalité de Marseille et de Toulon contre les Génois. Toute la Provence se leva pendant ce siége, qui dura cinq ans ; les banderoles des galères marseillaises s'unirent aux étendards

1. Le testament du roi Charles de Naples est du 16 mai 1308. Il mourut à Naples, le 13 mai 1309.

des papes, et il se fit un tel déplacement de vassaux que, lorsque le sénéchal publia son ban de convocation féodale dans le territoire de Toulon, il ne se trouva pas un seul chevalier en état de porter les armes[1]. Ce dévouement fut récompensé pour la ville de Toulon, qui reçut une charte de commune avec la faculté d'élire ses magistrats, régularisation d'un vieux droit qu'elle avait déjà aux dixième et onzième siècles.

Marseille, que le roi Robert avait servie dans sa rivalité contre Gênes, montra pour son suzerain un grand enthousiasme. On lit dans sa chronique particulière : « Que, lorsque le comte de Provence arriva dans la puissante cité au mois de mai 1319, avec la reine de Naples, sa femme, ils furent reçus sous un dais par le podestat; tous les corps de métiers avec leurs bannières les précédaient; une foule à pied et à cheval les acclamait partout; quatre nobles de la ville marchaient à côté du roi, comte de Provence; cinquante damoiselles, toutes vêtues de beaux atours, vinrent complimenter la reine, comtesse de Provence; cinquante nobles durent rendre le même hommage au roi. Tous mangèrent à la table du festin,

1. Cette revue se fit par le sénéchal, afin d'assiéger *Aqua Dulci*, en Piémont.

qui fut brillante comme tout ce que faisait Marseille. » Dans cette cité fut également célébré le mariage du fils du roi de Sicile, le duc de Calabre, avec Marie, fille de Charles, comte de Valois. Robert ne revit plus la Provence et vint régner à Naples plus de dix années[1].

Ce fut une singulière destinée pour la Provence que d'être ainsi toujours rattachée à des seigneuries étrangères, avec cette différence entre les comtes de race catalane, tous nationaux élevés avec les idées et les mœurs provençales (ils en parlaient la langue), et les sires normands, angevins, alliés à la France, à l'Angleterre, que ceux-ci faisaient servir toutes les forces, toutes les ressources de la Provence à leurs folles conquêtes en Italie. Les Angevins enivraient la noblesse provençale de cet esprit d'aventure et de croisade napolitaine qui dépeupla et appauvrit le pays[2].

1. Ruffi a décrit cette cérémonie avec son exactitude accoutumée.

2. J'ai mis de l'intérêt à bien fixer la chronologie des princes angevins, comtes de Provence :

Béatrix et Charles.	1245-1285.
Charles II, dit le Boiteux . .	1285-1309.
Robert.	1309-1349.

Ces règnes très-longs se passèrent à Naples ou en Sicile. J'ai calculé que les trois princes ne résidèrent pas ensemble vingt-cinq ans en Provence.

Pendant cette absence des comtes suzerains, les vassalités féodales s'étaient multipliées à l'infini; partout dans la Provence s'élevaient de petits châteaux fortifiés, des tours crénelées, avec des juridictions hautes et basses, depuis le Var jusqu'au Rhône : Castellane, au pied des Alpes, comté antique; Bargemont, le pays originaire des Ville-Neuve; Forcalquier[1], la pierre précieuse des comtes de Provence, dont les pièces d'honneur écartelaient de gueules à trois pals d'or; Cuërs, Hyères, Grasse, parfumées d'orangers, de citronniers dans des champs d'immortelles; la Roche-Bussane, dont les cours de chevalerie étaient si brillantes; Aulps-le-Château, originaire des Blacas, famille célèbre parmi les troubadours; Trets, vieux baronnage; Signe, célèbre par sa galanterie et sa cour d'amour, château d'asile qui recueillit notre famille proscrite; le Beausset (beau site), le Castellet (petit château), jetés sur le flanc des gorges d'Ollioules; Carpentras, qui fournissait cent hommes d'armes; Mornas, avec ses murs suspendus; Bédarides, la cité des juifs, riches et protégés par les papes; Cadenet, pauvre seigneurie, marquisat antique; Cé-

1. Forcalquier formait un apanage des cadets des comtes de Provence. Le comté de Forcalquier faisait retour aux aînés; ils en prenaient le titre dans les chartes.

reste, fief des Brancas; Caderousse, ville papale; Mirabeau, fief, plus tard acheté par une famille italienne, les Riqueti; Allauch, république, de rudes pastoureaux et montagnards; Lafare, Simiane, Éguille, marquisats, ainsi que Marignane; Martigues, principauté comme Orange : les Martegaux étaient les Béotiens de la Provence, pauvre et crédule population qui portait le poids des railleries avec une joyeuse résignation[1].

Telles étaient les belles seigneuries, marquisats, comtés de Provence, lorsque vint s'établir parmi elles une émigration d'Italiens, Génois, Florentins, Pisans, qui, bannis de leur patrie, accouraient chercher refuge à Marseille, à Aix, ou dans les campagnes fleuries d'Avignon. Riches d'écus et de florins, ces réfugiés achetèrent les fiefs, les terres vendues à vil prix après les croisades et les guerres d'Italie. Tandis que la noblesse des vieilles souches provençales, les Castellane, Sabran, Barras, Ville-Neuve, Simiane, d'Agoult, étaient ruinés par les sacrifices faits à leur suzerain, il arrivait des Toscans, Génois,

1. Dans tous les chants marseillais, les Martegaux sont présentés comme les héros d'aventures burlesques : les Martegaux sont toujours étonnés (*fada*, simple); ceci venait, sans doute, d'une rivalité entre les deux ports et les deux colonies.

Florentins : Riqueti, Albertazzi, Forbini, Fortia[1], qui achetèrent des terres, et par leur souplesse ils devinrent les seigneurs considérables de la vieille Provence. Leur origine était-elle pure et élevée? Nul ne le savait; la plupart se disaient issus de haute souche italienne; aventureux et hardis, ils se donnaient les plus nobles titres, les plus beaux blasons, et par exemple les Albertazzi, qui portaient de gueules au loup ravissant d'or : originaire de Montferret, Antoine, leur ancêtre, était venu s'établir en la noble cité d'Apt, où il épousa Catherine Rogne. De ce mariage, un peu bourgeois, était issue une longue postérité qui acheta les seigneuries de Ner et de Géménos, riches terres au pied des petites Alpes[2]. Les Riqueti, aventuriers heureux, s'étaient mis au service des comtes de Provence avec un empressement qui leur avait valu la seigneurie de Mirabeau. Quant aux Forbini, leur nom disait assez ce qu'ils avaient été, forbans ou bannis (*forbani*, hors la loi). Ainsi était la seconde souche de la noblesse de Pro-

1. Les Fortia se donnaient pour descendants des Sforza de Milan; ils furent l'origine des Fortia de Piles, qui eurent longtemps la viguerie de Marseille.

2. Les Albertazzi s'étaient établis en Provence vers 1360, d'après le livre curieux : *État de la Provence dans sa noblesse.* Paris, 1693.

vence, moins pure, moins élevée que la première, mais qui, par la tendance des caractères, devait prendre le premier rang. La vieille noblesse provençale gardait le sentiment d'une dignité fière, de son origine nationale ; la plupart de ses enfants étaient alliés aux comtes de Provence ; les Sabran, les Agoult[1], qui portaient pour devise : *Hospitalité et bonté,* marchaient de pair avec le suzerain ; ils ne se seraient jamais prêtés à de faciles complaisances. Il n'en était pas ainsi de tous ces Italiens, nouveaux venus d'une grande souplesse et qui s'élevaient à presque toutes les dignités auprès des comtes de Provence. A l'époque de la conquête de Naples, ceux-ci passaient leur vie à Girgente, Castellamare, et ne venaient que par accident dans leur comté héréditaire. Presque toujours la noblesse d'origine italienne servait d'organe à la volonté souveraine du roi de Naples, comte de Provence.

1. Les Agoult faisaient remonter leur origine, par des titres, à Humbert, qui vivait en 993. Le nom Agoult leur venait d'une terre de *Agouts* (viguerie d'Apt), la cité de grande noblesse féodale ; leurs armoiries étaient d'or, au loup ravissant d'azur lampassé, armé et vilainé de gueules. Cimier : un loup ravissant, naissant du casque.



X

LA REINE JEANNE, COMTESSE DE PROVENCE.

1326 à 1381.

Sur un scel en cire jaune pendant à une vieille charte, on trouve l'effigie de Jeanne « par la grâce de Dieu reine de Jérusalem, de Sicile, comtesse d'Apulie, de Provence et de Forcalquier. » La reine est représentée assise sur un trône, ou chaise antique; deux lions rampent à ses pieds, blason de sa race. Jeanne porte la couronne royale au front, le sceptre d'une main, la boule du monde surmontée de la croix dans l'autre; elle est revêtue d'une longue robe qui se déploie avec magnificence et tombe en plis ondoyants. La reine vous regarde de son œil fixe et muet : on la dirait sortie du sépulcre pour reprendre les attributs de la royauté[1].

1. Autour du scel, on trouve cette légende : *Joana Dei*

C'est un drame tout entier que la vie de Jeanne reine de Naples, comtesse de Provence. Née en 1325, fille de Charles, duc de Calabre, petite-fille du roi Robert, elle avait épousé, à l'âge de sept ans[1], son cousin André, fils de Charles Charobert, roi de Hongrie, mariage politique confondant toutes les prétentions sur cette royauté ardemment aimée et que la maison d'Anjou avait conquise à Naples et en Sicile. A quatorze ans, Jeanne était d'une grâce, d'une beauté parfaite, pleine d'élégance dans les formes et d'esprit dans la parole[2]; elle aimait les fêtes, les plaisirs de la chevalerie sous ce soleil brillant, et Jeanne était passionnée comme le climat. André, élevé dans les sombres forêts de la Hongrie, au milieu de ces peuples demi-sauvages, hautain et monacal[3], prétendait régner par lui-même, en vertu de son droit héréditaire, aussi légitime que celui de Jeanne. Là

gratia regina Jerusalem et Siciliæ, ducatus Apuliæ, comitissa Provinciæ, Forcalqueri.

1. André en avait huit. Ce n'était pas le mariage, mais une sorte de fiançailles; l'Église n'admettait le mariage qu'à la puberté.

2. Jeanne succéda à son aïeul le 19 janvier 1343; elle avait dix-sept ans.

3. André, que les Napolitains nommaient Andreasso, ne fut pas couronné; il ne portait que le titre de *duc de Calabre.*

fut une première cause de dissensions et de ruptures.

La reine Jeanne, charmante et facile de mœurs, s'était éprise du prince de Tarente[1], d'une belle figure anglo-normande, un de ces féodaux qui avaient fait leur lit de chevalerie dans les fiefs de Sorrente et de Castellamare, comme un faucon éperonné dans une corbeille de fleurs. Le prince de Tarente vivait à la cour de Sicile, où il avait si glorieusement brisé des lances. L'amour de Jeanne et du prince de Tarente, ardent et secret, était favorisé par une femme dont l'action mystérieuse apparaît dans ce drame, une vieille Catalane, la pauvre fille d'un pêcheur, du nom de Philipina, simple lavandière d'une grande beauté et que la duchesse de Calabre avait donnée pour nourrice à son fils. La Sicile et Naples conservaient les mœurs de l'antique Rome, retracées dans les comédies de Plaute et de Térence, où la nourrice joue un rôle si actif; et *la scagna* andalouse, traduite en provençal :

> Lou rey a une nourrice
> Belle comme lou jour,

se chantait à Naples. Philipina devint toute-puissante en servant la galanterie de la duchesse de

1 Il se nommait Louis et était de la maison d'Anjou.

Calabre ; elle conserva la même faveur auprès de dona Sancha d'Aragon, la nouvelle femme de Robert, roi de Naples : dans ces contrées énervées et paresseuses sous le soleil, une esclave affranchie, obséquieuse, devait nécessairement dominer la volonté d'une maîtresse molle et efféminée; Philipina devint en si grande faveur que la reine lui fit épouser le jeune et gracieux Catabana, maître d'hôtel du roi[1].

Fortune également étrange ! jeune Sarrasin[2] né en Sicile, esclave acheté par le comte Catabana[3], il avait inspiré une tendre amitié à son maître, qui lui avait légué, en mourant, son nom et sa dignité. Le roi, également épris de l'esclave, l'arma chevalier de sa main et lui accorda Philipina pour femme. Catabana était devenu grand sénéchal, et la Catanaise, sa femme, ainsi que le peuple l'appelait, vieillie mais toujours pleine d'ardeur, d'intrigue, fut mise auprès de Jeanne enfant pour la diriger dans sa jeune vie et lui faire connaître les habitudes siciliennes. La Catanaise

1. Lenglet-Dufresnoy a fait de grandes recherches sur la *Catanaise* dans une dissertation spéciale : *La Catanaise, Histoire secrète des mouvements arrivés au royaume de Naples sous la reine Jeanne Ire*. Paris, 1731.

2. La Sicile était peuplée de Sarrasins, esclaves ou affranchis.

3. Raymond, comte de Catabana, d'origine normande.

domina bientôt sa nouvelle maîtresse. Il y a dans la race italienne des habitudes faciles et complaisantes ; elle comprend et favorise l'amour par plaisir, par instinct ; elle rend tous les services obscurs qu'on n'ose avouer, et la Catanaise domina Jeanne en caressant son amour pour le prince de Tarente.

De son côté, le roi avait pour majordome (grand domestique dans la hiérarchie byzantine) un vassal de race hongroise, qui capricieusement gouvernait le royaume[1]. D'après la chronique sicilienne, la tyrannie du roi était devenue si insupportable à la chevalerie angevine-normande, alors maîtresse de la Sicile par la conquête, et y possédant les grands fiefs, que celle-ci résolut d'en finir avec son suzerain. Bientôt une conjuration éclata, sombre, implacable, contre le roi. Dans la matinée du 18 septembre 1345, André était couché auprès de Jeanne dans le palais de Caserte: les barons féodaux se présentèrent à son lever, le firent appeler au dehors sous prétexte de hautes affaires. A peine le roi était-il apparu dans l'appartement, qu'il fut serré, pressé entre six hommes le masque sur la figure ; ses cris lamentables furent entendus de tout le palais,

1. La chronique l'appelait *frère Robert*.

qui resta muet : on lui passa un lacet au cou, et son cadavre fut suspendu au dehors du palais ou du couvent de Caserte. La reine, insensible à cette catastrophe, ne versa pas une larme. Quelques chroniques affirment qu'elle savait le complot et qu'elle avait consenti au meurtre par la haine que lui inspirait André; d'autres disent que la conjuration se fit sans elle, sous l'impulsion de quelques féodaux angevins et normands. L'attentat avait été si public, si odieux, qu'il fallait châtier les coupables : les cours régulières de Naples condamnèrent les conjurés au supplice, et avec eux la vieille sénéchale, qu'on disait la main secrète de Jeanne. La reine avait fait bâillonner les pauvres suppliciés, afin qu'ils ne pussent rien révéler; tout resta dans un demi-reflet : il n'y eut que de violents soupçons sans preuves[1].

A peine André était-il dans la tombe, que Jeanne, impatiente dans ses amours, épousa le prince de Tarente, désigné comme un des chefs du complot régicide. Naples, Palerme, furent indignées de cette hardiesse adultère[2]. Le roi André,

1. Consultez les *Annales* de Muratori, si précieuses pour l'histoire de l'Italie. Les Bénédictins ont recueilli et analysé les faits : *Art de vérifier les dates, t. III*, *Comtes de Provence*. In-4°.

2. Le mariage fut célébré le 20 août 1347.

misérablement frappé, devait bientôt trouver son vengeur dans son frère Louis, roi de Hongrie, valeureux entre tous : il réunit ses magnats, race forte et vaillante ; un drapeau noir fut hissé sur les hautes tours du palais, et sur cet étendard sombre et de deuil on avait peint la scène sanglante du palais de Caserte ; la reine Jeanne y était représentée conduisant elle-même les meurtriers. Louis de Hongrie, suivi de ses vassaux, traversa l'Allemagne, l'Italie, et bientôt les Hongrois se trouvèrent en présence de l'armée napolitaine, commandée par le prince de Tarente. Cette armée se dispersa presque sans combattre, dès qu'elle aperçut l'étendard de deuil du roi de Hongrie [1].

Tout s'ouvrait devant l'armée envahissante et moitié sauvage ; Naples même était menacée, lorsque Jeanne prit la résolution d'abandonner l'Italie pour visiter son beau comté de Provence, y chercher un abri et des secours [2]. La Provence était alors riche, prospère ; et après les rudes secousses de la guerre des Albigeois, les villes

1. Le premier acte de vengeance de Louis de Hongrie fut de faire étrangler, dans le couvent du palais de Caserte, Jean Durazzo, qu'il accusait d'avoir étouffé son frère (dent pour dent).

2. Jeanne partit le 15 janvier 1348.

s'étaient reconstruites, les monastères restaurés; chaque cité avait reconquis sa liberté et proclamé sa charte municipale. Lorsque les citoyens de Marseille virent s'approcher du port les galères de Naples qui portaient Jeanne, leur légitime comtesse, ils pavoisèrent leurs tourelles, ils mirent leur orgueil à montrer leur richesse et leur splendeur; les consuls l'accueillirent sous un dais de drap d'or. Richement vêtue, la couronne royale au front, Jeanne était montée sur une haquenée blanche somptueusement caparaçonnée, qu'elle maniait avec grâce; elle vint habiter une charmante bastide, nommée la *Blanche*, aux sources du petit ruisseau le Jarret. Jeanne était passionnée pour le jasmin d'Arabie; elle dormait sous des berceaux tressés de fleurs[1].

Partout l'accueil fut ainsi magnifique; la Provence était heureuse de fêter, de saluer la noble comtesse. La beauté de Jeanne était ravissante; elle aimait tendrement le prince de Tarente, son second époux, que ses ardentes caresses épuisaient, comme le dit Nostradamus en termes encore plus naïfs. La comtesse visita Aix, qui venait de recevoir sa charte municipale; Arles, la ville

1. Le bon Ruffi devient presque poëte lorsqu'il parle de Jeanne comtesse de Provence.

impériale, d'où elle s'achemina, à travers les fêtes, jusqu'à Avignon, pour faire hommage au pape, qui y tenait son conclave. Une seule pensée semblait préoccuper Jeanne : reconquérir le royaume de Naples qu'elle avait perdu. Elle voulait trouver de l'argent à tout prix dans ce dessein ; et la comtesse de Provence, déjà endettée avec la ville de Marseille pour quelques cent mille florins, ouvrit alors une négociation auprès du pape Clément VI : elle lui offrit de lui vendre la cité d'Avignon, lieu de résidence des pontifes, et où ils attendaient l'apaisement des troubles d'Italie, soulevés par les Guelfes et les Gibelins[1].

Les papes possédaient déjà les terres du comtat d'Avignon, cédées par le même titre qui avait assuré la Provence à la maison d'Anjou[2]; la cité municipale d'Avignon seule était restée dans le

1. Dante a fait plus d'une allusion à ces horribles guerres civiles dans son *Inferno*.

2. Quand l'Assemblée législative voulut confisquer Avignon, en 1792, sur les papes, il fut dit toutes sortes de faussetés et de mensonges sur l'origine de la possession du pape ; on vint jusqu'à soutenir que Jeanne n'était pas majeure quand elle signa sa charte : elle avait vingt-quatre ans et était mariée depuis quinze ans. Toutes ces assertions passionnées et violentes furent rectifiées, les chartes en main, dans une dissertation insérée au *Mercure de France*, 29 octobre 1792.

domaine des comtes. Jeanne, pressée par les besoins d'argent, impatiente de recouvrer son beau royaume de Naples, vendit au souverain pontife la cité d'Avignon quatre-vingt mille florins d'or. Ce ne fut donc pas une donation, comme on l'a écrit, mais une vente libre, sérieuse, et à prix d'argent[1]. Jeanne ne fut ni entourée ni séduite; elle fit un marché dont le prix devait lui permettre de lever une nouvelle armée pour reconquérir Naples. Les Marseillais reçurent une partie de cet argent pour équiper une flotte de galères sous le pavillon municipal.

On avait appris que le roi Louis de Hongrie et ses bandes indisciplinées d'Allemands et de Slaves s'étaient rendus odieux aux Siciliens et aux Napolitains; une insurrection violente avait éclaté. C'était le temps où une peste affreuse ravageait l'Italie. Jeanne, toujours éprise de Naples, de son beau soleil et de ses splendides campagnes, partit sur les galères marseillaises, et débarqua sur le rivage de Sorente. Partout accueillie avec enthousiasme, la reine, aidée de sa chevalerie provençale, délivra le royaume des bandes hongroises qui l'opprimaient[2]; son gouvernement

1. L'acte signé est du 19 juin 1348.

2. Elle fit son entrée à Naples à la fin d'août 1348. Jeanne

fut ferme, intelligent. Naples lui dut ses principaux monuments, le château neuf qui dominait et protégeait la cité. Le nom de Jeanne devint populaire. Un seul souvenir l'inquiétait, la tourmentait comme un remords : le meurtre du roi André, que l'opinion du monde lui attribuait comme un crime personnel, ou accompli par sa volonté et sous ses yeux.

Tous les actes se faisaient en Provence, au nom de la comtesse Jeanne; elle invita, elle provoqua ses officiers à demander au pape une enquête sérieuse sur le lugubre événement du 18 septembre 1345[1]. La commission fut acceptée par l'officialité pontificale, qui constata les faits suivants : 1° Jeanne avoua qu'elle n'aimait pas son mari; qu'en vain elle avait voulu vaincre cette répugnance, et que sans doute une sorte de maléfice avait été jeté sur elle; 2° que les conjurés savaient cette haine, et s'étaient servis de son nom royal pour exécuter leur affreuse entreprise; mais que la reine Jeanne n'avait jamais trempé la main dans le sang de son mari. En conséquence, un arrêt de la Cour pontificale la dé-

ne voyait jamais la Provence qu'en passant, et pour lever des hommes et de l'argent.

1. Le procès fut instruit à Avignon avec un soin particulier.

chargea de toute complicité au moins matérielle dans le crime justement flétri et vengé[1].

La reine avait besoin de toutes les forces provençales déployées sous son étendard, car Naples et la Sicile étaient menacées d'une nouvelle invasion de Hongrois. Louis revenait à la tête de ses magnats pour reconquérir la couronne qu'il avait déjà possédée; souvent vainqueur, il fut arrêté dans sa marche rapide devant la petite place d'Aversia, où il ne put vaincre et forcer un corps de braves chevaliers provençaux. Épuisé d'armes et de vivres, Louis traita directement avec Jeanne, et reconnut sa souveraineté en assurant son héritage dans la lignée d'André[2]; il accepta même, comme une vérité constatée, la sentence pontificale qui acquittait la reine et proclamait son innocence.

Joyeux temps pour le royaume de Naples que ce gouvernement de Jeanne, entourée de Provençaux et d'Angevins! Belle et galante, elle établit des fêtes, des processions, des tournois où se passaient les plus nobles scènes de chevalerie.

1. L'enquête du tribunal avait duré plus de trois années, et les pièces existent aux archives des papes; elles ont été analysées par Baronius.

2. La reine Jeanne avait eu un enfant d'André de Hongrie; il fut reconnu comme héritier, mais il mourut trois ans après.



Les chroniques disent que ce fut une féconde époque pour le royaume épuisé. La reine délivra le peuple des oppressions tyranniques et féodales; elle comprima l'anarchie des hauts barons; ses lois, ses institutions furent généreuses; elle promulgua un code fort lumineux de lois civiles; elle enivra son peuple de beaux spectacles. Jalouse et voluptueuse, elle avança la vie du prince de Tarente, son second mari[1], qui mourut d'épuisement sous ses ardents baisers. Veuve quelques mois seulement, au mépris des promesses qu'elle avait faites à Louis de Hongrie, Jeanne, insatiable dans ses désirs, épousa un troisième mari, Jaimes d'Aragon[2], de la race aimée des Provençaux, l'héritier de la première dynastie des comtes catalans qui avaient laissé de profonds souvenirs en Provence.

Le long éloignement de la reine Jeanne avait produit dans le Midi un renouvellement d'ardeur pour la liberté : noblesse et villes, accoutumées à se gouverner elles-mêmes, s'étaient affiliées dans une confédération. La reine, absorbée

1. Le savant Ruffi ne peut s'empêcher d'un peu de style fleuri, et il dit, à cette occasion : « Louis mourut peu de temps après, pour avoir voulu paraître plus vaillant champion de Vénus que n'avait été André, premier mari de sa femme. » Le prince de Tarente mourut le 26 mai 1632.

2. Jaimes portait le titre de comte de Majorque.

par les soins du gouvernement de Naples, laissait la Provence à elle-même; Marseille était redevenue république libre sous un podestat qui publiait les remarquables *statuts* pour toutes les transactions maritimes. Aix, Arles, Forcalquier, se proclamaient villes indépendantes. L'empereur d'Allemagne Charles IV crut le moment opportun pour invoquer son vieux droit dans la souveraineté : il vint se faire couronner roi d'Arles[1]. La cité impériale déploya toutes ses magnificences; la Provence fut pleine de tournois. Les chroniques disent qu'à l'occasion de ce couronnement, on célébra *les fêtes des fous*[2] au milieu des roses et des genets en fleurs, espèce de saturnale du moyen âge, moitié païenne, moitié chrétienne. Le couronnement de Charles IV fut le dernier acte de la souveraineté des empereurs sur la Provence, qu'ils possédaient comme héritiers des Césars de Rome.

Cette terre était si belle que chacun se la dis-

1. Charles IV était venu à Avignon pour visiter le pape (ann. 1365); il s'était fait accompagner à Arles par le comte de Savoie et le duc de Bourbon; il fut couronné par l'archevêque d'Arles.

2. La *fête des fous* ou *des innocents* était la représentation d'un mystére. Il a été fait plusieurs dissertations sur ce sujet; elles ont été recueillies dans la collection de Cohen et Leber.

putait comme une robe de soie brodée de pierreries! Le duc Leicester, fils d'Édouard III, roi d'Angleterre, invoquant les droits d'Éléonore, son aïeule, envahit le Languedoc jusqu'à Nîmes. Le duc d'Anjou, frère de Charles V, roi de France, revendiquait à son tour le royaume d'Arles, qui lui avait été concédé par l'empereur Charles IV; glorieusement entouré de Gascons et d'Angevins, l'étendard fleurdelisé de France avec lambel fut arboré à Tarascon. Mais la noble chevalerie provençale défendit sa liberté et ses priviléges; elle préférait la domination de Jeanne de Naples, trop éloignée pour être redoutable : on en vit un exemple dans la libre démarche que fit la ville d'Aix auprès de Jeanne. La reine de Naples, très-prodigue, continuellement aliénait les domaines des comtes; la ville d'Aix, inquiète de ces actes, députa vers Jeanne un des notables, du nom de Rostang, pour la prier de cesser ses dons. La reine-comtesse le promit, et pour montrer sa volonté très-prononcée, elle autorisa les habitants de la commune d'Aix à résister, même par la force, à de pareilles concessions, seraient-elles autorisées par les chartes les plus authentiquement scellées [1].

1. *Art de vérifier les dates*, Bénédictins, t. III, p. 248. Édition in-4°.

Dans la Provence, alors si heureuse, les cités jouissaient de leurs droits souverains. La ville d'Arles, livrée à elle-même, put résister aux armes du comte d'Anjou; elle acquit et mérita sa souveraineté et la beauté de ses armoiries dont j'ai parlé : d'azur au lion d'or assis et léopardé. Aix, toujours capitale, garda son blason à quatre pals de gueules; elle y ajouta le chef tiercé au premier et à la croix potencée d'or. Tarascon porta d'azur au château d'argent massoné, sablé, accompagné en pointe d'un dragon sans aile à six jambes (dit Tarrasque) de sinople, aux écailles d'argent. Forcalquier porta de gueules à trois pals d'or; Draguignan, de gueules dragon d'argent; Castellane, de gueules à un château semé de trois tours d'or; Saint-Maximin, d'or à cinq pals de gueules; Fréjus, d'argent à la croix de gueules; Manosque écartela d'azur et de gueules, à quatre mains paumées d'argent; Saint-Remy, d'or à quatre pals de gueules et au chef d'azur; Tretz, d'argent à trois trèfles de sinople; Toulon, d'azur avec croix d'or, à la différence de Marseille, qui portait d'argent à la croix d'azur : Toulon, ville de fondation romaine [1], devait sa force, ses dé-

1. Toulon avait pour fondateur le consulaire Telo Marcius. La cité, ravagée aux douzième et treizième siècles, fut reconstruite et fortifiée par les comtes de Provence.

veloppements aux comtes de Provence. Grasse, la cité des fleurs, porta d'azur à un agneau pascal ayant son guidon ou étendard d'argent. Apt porta de gueules à une épée d'or dans son fourreau de sable ; Martigue, de gueules à un château rond d'argent, à côté de deux clefs posées en pal. Nobles images, beaux souvenirs qui reproduisaient les attributs de gloire des cités, comme les blasons des familles rappelaient les vieux exploits de chevalerie, les grandes alliancesdes races ! Il y avait dans les pièces de blason des signes mystiques que les cœurs fiers comprenaient et interprétaient avec émotion dans un pieux orgueil de leur passé historique [1].

La reine Jeanne continua à gouverner le royaume de Naples et l'Apulie avec éclat; son mariage avec Jaimes d'Aragon dura treize années. Le reine déploya toujours une haute fermeté. Belle encore, toujours ardente, quoique vieillie, veuve une troisième fois, elle épousa un quatrième mari, Othon de Brunswick, de la race germanique, prince jeune et aux formes viriles [2].

1. J'ai cherché à rétablir les blasons des antiques villes de Provence avant que la monarchie de France les eût altérés par les fleurs de lis, qui formèrent désormais la base de toutes les armoiries municipales.

2. C'était le fils de Henri, duc de Brunswick.

Les Napolitains virent ce choix avec défiance, et le pape en fut blessé. La papauté, gardienne de l'Italie, voyait avec crainte l'influence allemande s'accroître au delà des Alpes. Dès lors, toutes les accusations contre Jeanne renouvelèrent sa terrible complicité dans la catastrophe du couvent ou château de Caserte.

Le reine Jeanne, désespérée de ne pas avoir d'héritier direct, dut chercher un appui au dehors, et elle adopta pour son successeur Louis, comte d'Anjou, fils du roi Jean et frère de Charles V, gage et souvenir qu'elle donnait à la France[1]. Ce choix inattendu blessa encore profondément les Napolitains, qui espéraient pour roi Charles Durazzo, nom national, le protégé de Louis de Hongrie, que la reine avait déjà nommé son héritier[2]. Le pape Urbain, craignant aussi l'influence française en Italie, prit parti pour Durazzo, et menaçant Jeanne d'indignité, il couronna sans hésiter Charles Durazzo comme roi. Les Hongrois accoururent pour le soutenir. En vain la reine groupa quelques féodaux napolitains au bras très-faible, à la conscience douteuse, sous le duc Othon de Brunswick : ils quit-

1. Les lettres d'adoption portent la date du 29 juin 1380.

2. La reine avait même marié Durazzo à l'une de ses nièces en 1369.

tèrent sa bannière pour passer au roi Charles. Jeanne fut ainsi délaissée au milieu de ses ennemis irrités.

A Naples, on peut voir encore le château de la reine Jeanne; ses ruines, que baignent les vagues, sont vastes et grandes; la tour mélancolique reflète son ombre dans les flots : Jeanne s'y était enfermée à l'abri de ses hautes murailles, tandis que les Napolitains offraient les clefs de la cité à Durazzo. On était au printemps de l'année 1382. Charles de France, désigné comme héritier de la reine, marchait à travers les Alpes pour secourir Jeanne et conquérir la couronne léguée, tandis qu'une flotte marseillaise se préparait pour attaquer Naples[1]. Le 24 avril 1382, Othon de Brunswick livra bataille aux Hongrois : il fut vaincu et demeura captif en leurs mains sans espoir d'être secouru. Jeanne, abandonnée de tous, ouvrit les portes du château et se rendit volontairement à Charles Durazzo, tandis qu'on signalait dans le golfe de Naples la flotte provençale, fortement armée. Durazzo accueillit Jeanne avec respect, espérant que la reine engagerait les chevaliers et capitaines de la flotte à le reconnaître comme comte de Provence. La reine

1. La flotte était de soixante galères.

déchue montra une haute fermeté et une dignité plus grande : loin d'engager les Provençaux à reconnaître Durazzo pour leur comte légitime, elle déclara aux capitaines de la flotte que leur seul droit suzerain était le duc d'Anjou, à qui ils devaient le serment d'allégeance. Durazzo en vint aux menaces. La reine, qui comprit et accepta sa destinée fatale, déclara une seconde fois que le seul et véritable suzerain était le duc d'Anjou : « Seigneurs chevaliers, dit-elle, je sais le sort qui m'attend ; dites au duc de venir me venger du brigand qui me tient captive[1]. »

Jeanne ainsi pressentait les vengeances sanglantes d'un implacable ennemi. Quand la flotte marseillaise se fut éloignée, Charles Durazzo envoya la reine captive au château de Murano, dans la Basilicate, sous la garde de quelques Hongrois dévoués à leur duc ; elle y demeura jusqu'au 10 mai. Les Français, sous le duc d'Anjou, approchaient pour la délivrer, lorsqu'un ordre mystérieux fut donné pour la mettre à mort. Affreuse tragédie ! selon quelques traditions, Jeanne fut étranglée par les Hongrois et pendue comme l'avait été son premier mari : souvenir et représailles ! D'autres traditions disent qu'elle

1. Voy. Muratori, *Annales*, 1380-1382.

fut étouffée entre deux matelas pour que ses cris ne fussent pas entendus[1]. Après ce terrible drame, il ne fut plus question de Jeanne de Naples que comme l'héroïne d'un sauvage épisode. Un siècle plus tard, Léonard de Vinci recueillit ses traits dans une admirable image; elle est plus fidèlement reproduite dans le scel dont j'ai parlé et qui pend en cire verte au bas d'une charte du monastère de Saint-Victor[2].

Le souvenir de Jeanne vit encore à Naples dans ses monuments ; partout on vous rappelle ce qu'elle a fait, les églises, les édifices publics qu'elle a construits, car ce ne fut pas une femme vulgaire; douée d'une énergie incomparable, elle eut des passions effrénées[3]; elle vécut fort peu en Provence, ce qui fut d'un beau résultat pour les cités municipales, qui presque toutes se constituèrent libres et en républiques. Jeanne ne fut comtesse de Provence que nominalement, et dans les contrats d'emprunt qu'elle fit aux villes d'Aix et de Marseille, ces cités stipulèrent avec indépendance comme personnes publiques.

1. Jeanne fut mise à mort le 12 mai 1382.

2. L'historien Ruffi, dans son travail sur Marseille, si exact, l'a fait graver avec soin.

3. Il y aurait un beau drame à faire sur Jeanne de Naples. Laharpe en a fait une tragédie fort plate, sans couleur historique, comme celles qu'on faisait au dix-huitième siècle.

Les dispositions du testament de Jeanne constituèrent les droits de la maison de France sur le royaume de Naples, et furent ainsi l'origine des longues guerres d'Italie, qui ne finirent qu'avec François Ier.



XI

LA LIGNÉE DES COMTES DE PROVENCE DE LA MAISON DE FRANCE.

1382-1430.

C'est une étrange histoire à suivre que celle des comtes de Provence de la lignée d'Anjou! Le pays où ils vivent le moins souvent et qu'ils visitent à peine, c'est la Provence. Cette belle terre est sous leur main, dans leur domination: qu'importe? Leur désir, leur folie, c'est de régner à Naples; ce qu'ils souhaitent le plus, c'est le titre fantastique de roi de Jérusalem, de Sicile, de la Pouille[1]. L'Italie a toujours inspiré des caprices suprêmes, des ardents désirs de possession.

La reine Jeanne, on l'a vu, avant sa fatale catastrophe, avait désigné pour lui succéder Louis,

1. C'est l'intitulé de leurs chartes.

le troisième fils du roi Jean de France; avec un joyeux empressement, le prince avait accepté ce beau legs, et, le 22 février 1382, il était accouru à Avignon pour recevoir l'investiture pontificale: le soir, au flambeau, le pape Clément VII l'avait accueilli en plein consistoire pour recevoir l'hommage de la couronne de Naples, sous l'obédience du saint-siége depuis la race normande. Le pape l'avait salué du titre de comte de Provence[1]. Dans le palais d'Avignon même, le comte reçut les hommages de quelques évêques, de quelques nobles provençaux; mais le peuple des villes, les paysans des campagnes, avaient peu d'affection pour leur nouveau seigneur de la race des Francs (ou Franciots), profondément détestée en Provence. Il arrivait dans le Midi avec des archers et des chevaliers qui ne parlaient pas la langue d'Oc; si on le respectait comme l'héritier de Jeanne, on n'aimait ni lui, ni ses compagnons de conquête, ses barons nés en Normandie ou en Anjou.

Le nouveau comte suzerain ne fit au reste que traverser la Provence: il recueillit quelques mille

1. Dans cette ville d'Avignon, Louis avait reçu deux vieux chevaliers, envoyés par la reine Jeanne avec prière de la secourir; le 30 mai 1382, il fut couronné roi de Jérusalem et de Sicile.

florins d'or[1], destinés aux frais de la conquête de Naples. Il partit à la tête de trois mille lances, dont la moitié provençale, et, traversant les Alpes, il marcha en Italie avec le dessein de venger la reine Jeanne, expédition pleine de périls, d'obstacles et de trahison. Au bout de l'année, le roi Louis n'avait plus ni sou ni maille; il n'arriva que pour trouver la mort près de Barry[2], sans avoir vu Naples, la ville si désirée. Il ne laissa qu'un fils encore enfant; sa mère, Marie de Blois, prit la tutelle sous le titre de « Marie, reine régente de Naples et comtesse de Provence. »

Ce fut encore à Avignon que la reine régente conduisit son fils pour le faire couronner roi par le pape Clément VII, arbitre suprême des souverainetés de Naples et de Sicile. Marie de Blois, comtesse de Provence de la maison de Champagne, inconnue au Midi, mais pleine de fermeté, eut à lutter contre un grand parti même en Provence, qui lui préférait Charles Durazzo. Les Italiens peuplaient déjà beaucoup de villes

1. Louis, roi de Naples et de Sicile, comte de Provence, scella, le 7 mai 1382, un contrat par lequel Barnaba Visconti, duc de Milan, lui prêta 200 000 florins, moyennant lesquels le roi accepta, pour la fiancée de son fils, la fille de Barnaba.

2. Il mourut le 22 septembre 1384.

du Midi, et Durazzo offrait à ces cités des garanties de libertés municipales. Marie rétablit avec peine la souveraineté de la maison d'Anjou sur les cités d'Arles, de Tarascon, disputées par les comtes de Toulouse[1]. A son tour, la régente subit la folie de la conquête de Naples ; elle s'embarqua sur les galères marseillaises avec son fils couronné ; la chevalerie provençale combattit vaillamment à ses côtés : rude expédition suivie de peu de succès! Après une longue lutte, Marie revit la Provence, épuisée de guerres et d'efforts ; elle fiança Louis à Yolande, fille de Jaimes Ier, roi d'Aragon et de Sicile[2]. Le mariage fut célébré dans la ville d'Arles, la cité qui rivalisait d'éclat avec Aix et Marseille. Marie de Blois ne résida que rarement à son château d'Aix ; elle vivait à la cour de France, plus souvent encore à celle d'Angers ; elle avait amassé un riche trésor par des levées d'écus économisés pendant sa tutelle et qu'elle légua en mourant à son fils[3].

Bien triste alors était la situation de la Provence : une terrible peste ravageait avec des

1. Les vicomtes de Turenne disputaient eux-mêmes la possession de la cité de Tarascon.

2. Les fiançailles furent célébrées en 1390. (Bénédictins, *Art de vérifier les dates*, t. III, p. 248. Édition in-4°.)

3. Elle disposa, par son testament, de 200 000 écus d'or.

symptômes effrayants les cités et les campagnes, peste affreuse que subit l'Italie lorsque Boccace dictait son *Décaméron* aux jeunes femmes de Florence, les mains pleines de fleurs, couronnées d'épis et de bluets dans les *villa* de l'Arno. La peste noire excita en Provence un redoublement de piété. Les processions sillonnèrent les voies romaines : chevaliers, bourgeois, tous partaient en pèlerinage (ou roumairage) pour se répandre en longues files d'hommes ou de femmes à travers les routes, sur les hauteurs et dans les ermitages. La peste noire de 1415 mit en pieux honneur tous les lieux élevés où étaient vénérés la mère des anges et les saints anachorètes. A Marseille, fut consacrée à la Vierge de la Garde une chapelle bâtie sur le sommet de la colline, autrefois boisée, asile druidique et maintenant dépouillée de cette robuste et antique chevelure. Sur le flanc de la montagne, quelques pâles et odorants genêts, le thym, déchiraient les rochers en jetant leurs parfums[1]. A Aix, la colline de Sainte-Victoire, qui couvrait la ville, eut son oratoire et son ermite. A Saint-Maximin, on alla visiter la Sainte-Baume, asile de Madeleine pécheresse. Il se formait partout des roumairages

1. La Vierge de la Garde est la protectrice des matelots.

ou pèlerinages qui plaisaient à la race voyageuse; l'ermitage représentait la solitude; le pèlerinage satisfaisait l'esprit errant et curieux; on se groupait en processions à travers les voies, à pied, sur de beaux chevaux ou sur de pauvres ânes, et la foule sillonnait le flanc des pics jusqu'à la chapelle bénie[1].

Le valeureux comte Louis, comme ses prédécesseurs, passa sa vie féodale à combattre en Italie, dans la guerre des Guelfes et des Gibelins. Les galères marseillaises le secondèrent dans toutes ses expéditions; et on lit dans les chroniques que pour la première fois ces galères se servirent de l'artillerie du canon[2]. Trompé par la trahison de ses ennemis nombreux, le comte revint en Provence, où il demeura quelques années. Les historiens disent qu'il fonda le premier parlement. Erreur grave! La cour de justice qu'établit le comte Louis était une simple institution financière destinée à faire rentrer les domaines aliénés: elle se composait de dix conseillers et

1. Les manuscrits du moyen âge reproduisent en miniatures quelques-uns de ces pèlerinages pittoresques.

2. Il y avait presqu'un siècle qu'on se servait de canons. Le savant Du Cange dit que les Français s'en servirent pour la première fois au siége du Puy-Guillaume (1338). A la bataille de Crècy (1346), Édouard III avait quatre canons. (Voy. Glossaire de Du Cange.)

d'un procureur fiscal. Cette cour mit de l'ordre dans l'administration des terres de la Provence et des fiefs de la couronne.

Bientôt le comte fut appelé dans son duché de famille (l'Anjou), menacé par une soudaine invasion des Anglais; il marchait vailiamment à la guerre lorsque la mort le saisit[1]. Louis II laissait six enfants, trois garçons et trois filles: Louis, René et Charles; Marie, femme de Charles VII, roi de France; Yolande, unie à François de Bretagne, et Nathaire, qui épousa le comte de Genève, tous héritiers et héritières de ses vastes domaines. La loi des grands fiefs consacrait la succession des femmes au même degré que celle des hommes.

Un enfant de douze ans, Louis III, succéda au comte de Provence, sous la tutelle de Yolande, sa mère, de la maison d'Aragon. A peine revêtu de l'armure de chevalier, Louis fit tous ses préparatifs pour une expédition en Italie; il ne vit la Provence que pour recueillir des milliers de florins d'or; il s'embarqua dans le port de Marseille pour l'Italie. Sa noblesse marchait sur Rome; Sforza, le vieux et courageux condottiere, au service du souverain pontife, devait le secon-

1. Louis II, comte de Provence, mourut à Angers le 29 avril 1417.

der. Il y eut des alternatives de revers et de victoire : proclamé duc de Calabre, le jeune comte de Provence quitta deux fois l'Italie et ne la revit que pour mourir à Cosenza, capitale de son nouveau duché de Calabre[1].

Il s'était passé durant son absence de graves événements en Provence : les Catalans avaient supris Marseille par un coup de main hardi. Le roi d'Aragon venait revendiquer la vieille souveraineté de la Provence, que sa maison avait autrefois possédée. Les Marseillais, un moment soumis, prirent les armes pour secouer le joug ; les paysans firent la guerre à coups d'arbalète sous l'ombre des oliviers et des pins. Le monastère de Saint-Victor, protégé par ses hautes murailles, servit d'asile aux barons dévoués à la ville. Dans le territoire semé de châteaux fortifiés, aux Tourres, Saint-Loup, Mazargue, Allauch, il se forma des bandes d'archers, arbalétriers, qui attaquèrent les Aragonais de droite et de gauche, sans répit ni miséricorde. La Provence fut encore libre, après avoir chassé les Catalans, qui l'avaient plutôt surprise que domptée.

1. Louis III mourut le 23 novembre 1314; il avait épousé Marguerite, fille du duc de Savoie.



XII

LE ROI RENÉ, SES INSTITUTIONS. — FÊTES ET JEUX DE LA PROVENCE.

1409-1480.

La couronne des comtes de Provence avec leur blason d'azur au lambel de gueules tombait, à la mort de Louis III, aux mains de son frère, René d'Anjou, alors pauvre captif du duc de Bourgogne. Brave chevalier déjà que René d'Anjou, né au château d'Angers, et qui avait porté à sa naissance le titre de comte de Guise[1] A cette époque à la fois de science universitaire, de chevalerie dévote, d'art et d'enluminures (du roi Jean à Charles VII), on avait remarqué que le jeune René se donnait à l'étude, aussi bien

1. René d'Anjou était né le 16 janvier 1409 et était petit-fils du roi Jean de France; le nom de Guise fut le titre illustre de la maison de Lorraine.

qu'aux nobles tournois et aux fêtes : par-dessus tout, il avait une foi naïve et joyeuse dans les divinations et la nécromancie. René gagna presque aussitôt l'affection de son grand-oncle, cardinal duc de Bar, qui le fit son héritier et lui donna pour jeune fiancée Isabelle, héritière du duché de Lorraine[1]. René fut un de ces braves chevaliers qui, sous la croix de Lorraine, coururent avec loyauté se placer à côté de Charles VII, roi malheureux et proscrit; lorsqu'il combattit à Bourges pour la couronne, René marchait sous l'étendard fleurdelisé avec Jeanne la Pucelle, Lorraine comme lui[2]. Ainsi, il avait été l'ami de Dunois, la Hire, le compagnon d'armes d'Arnaud de Barbazan, le plus pur, le plus loyal des chevaliers. René prit à cette école de bravoure impétueuse le goût d'aventure et de conquête, et avec cette intrépide et glorieuse vie, un amour du devoir porté à l'extrême.

Quand Charles VII triomphant fit son entrée dans Paris, René était à ses côtés, tenant l'épée haute; et à la mort de son bel oncle le duc de

1. Le cardinal duc de Bar était frère de la reine d'Aragon, aïeule de René; Isabelle était fille du duc Charles de Lorraine.

2. Voy. mon *Agnès Sorel.*

Bar et de son beau-père le duc de Lorraine, il prit possession de ces deux duchés, qui lui furent disputés par le comte de Vaudemont[1], le protégé des ducs de Bourgogne. Natures brillantes et valeureuses, les deux princes se rencontrèrent en bataille dans la plaine de Bulgneville, près de Neuf-Château, au bruit du tonnerre nouveau (une foudroyante artillerie de douze pièces de canon). Le Lorrain, comte de Vaudemont, bon fondeur, ainsi que tous les ouvriers allemands, avait forgé de grosses pièces qui, placées en batteries, « dispersèrent comme la paille du blé poussée par le vent » les troupes de René d'Anjou; lui-même tomba blessé et prisonnier[2] de ses ennemis.

Voilà donc René, duc de Lorraine et de Bar, aux mains des Bourguignons, transféré au château des ducs à Dijon[3], puis dans une tour isolée

1. Antoine, comte de Vaudemont, était le neveu de Charles, duc de Lorraine. Les Vaudemont sont éteints ou confondus dans la maison de Lorraine; la vieille princesse de Vaudemont fut une des partenaires du prince de Talleyrand à son jeu du soir. M. de Talleyrand, qui tenait beaucoup à ses prérogatives de noblesse, disait que les deux maisons de Périgord et de Lorraine devaient se placer en face l'une de l'autre.

2. La bataille de Bulgneville se donna le 2 juillet 1431.

3. C'est la seule tour du château qui reste encore debout; elle porta le nom de tour de Bar. Toutes les fois que

au milieu des bois de sapins noirs secoués par les vents du nord. René, pour sortir des fers durs et lourds, signa un triste traité, et il dut livrer ses deux fils, jolis enfants, en otage, comme il l'écrit douloureusement à sa mère Marguerite de Bavière. Le 1er mai 1432, et par un beau jour de printemps, lorsque les oiseaux chantaient au ciel, René sortit de sa captivité en donnant sa foi de chevalier qu'il reprendrait ses fers si les conditions du traité convenu et scellé par lui n'étaient pas observées[1]. Toute convention définitive dut être soumise au jugement de l'empereur Sigismond, appelé à décider entre lui et le comte de Vaudemont sur leur droit respectif au duché de Lorraine[2]; or, comme l'empereur prononça en sa faveur, René aima mieux reprendre ses fers de captif que de renoncer à sa souveraineté; il revint dans la tour obscure avec une fermeté, une loyauté, une résignation chevaleresque qui fut partout célébrée par les chroniques et les histoires.

je passe à Dijon, je vois avec douleur tant de négligence dans la conservation du palais des ducs de Bourgogne et de l'église de Saint-Benigne.

1. René d'Anjou sortit le 1er mai 1452 et promit d'y revenir l'année accomplie.

2. L'empereur Sigismond ordonna que l'investiture du duché serait donnée à René d'Anjou.

Les goûts d'art et d'études se réveillèrent dans cette captivité et furent sa consolation. René enluminait les murs et les vitraux de sa chambre si triste ; il excellait à peindre en or, sable, azur, sinople, les armoiries, les exploits de chevalerie, les tournois, les figures étranges et bibliques, les oiseaux du ciel, les vergers pleins de fruits, les bosquets ravissants de roses, de violettes, comme on en trouve dans les manuscrits du moyen âge. On dit qu'oublié de tous et affecté de ce délaissement, René peignit sur les vitraux de sa prison les pièces du blason qu'on appelle *oublie*, image symbolique du vide qui se faisait autour de lui, malheureux et captif.

A ces distractions d'art René joignait ses études sur l'astrologie, un peu de magie, les jeux de cartes avec les signes de constellation du ciel, puis la douce musique avec les instruments de cordes, flûtes et flageolet. Ainsi il passait sa vie de captif, lorsque la mort de son frère, comte d'Anjou et de Provence, vint lui assurer une riche succession[1]. La captivité pour les hommes appelés à de grandes destinées n'est jamais inutile : ils méditent et préparent ce qu'au temps de liberté et d'autorité ils pour-

1. Mort le 24 octobre 1434.

ront accomplir. Loin de hâter sa délivrance, le duc de Bourgogne devint plus impératif : il faisait des conditions si dures que René préférait toujours une triste captivité, tandis qu'Isabelle sa femme se rendait en Provence pour faire reconnaître l'autorité du comte, si ce n'était pour elle-même, au moins pour l'aîné de ses fils. La Provence, accoutumée à cette influence des femmes, des mères régentes, repoussait la froide et stérile loi salique : Arles, Aix, Marseille, même la principauté de Forcalquier, reconnurent l'autorité d'Isabelle ; ainsi que le dit l'analyste Bouche, la Provence fut toute en fêtes, en belles réunions, « de nobles villes saluant par acclamation la nouvelle comtesse. »

Ainsi reconnue souveraine en Provence, la comtesse Isabelle voulut également assurer les droits de son fils sur le royaume de Naples[1] ; elle s'embarqua presque aussitôt au port de Marseille, sur des galères qui arborèrent au vent les couleurs des comtes de Provence. Isabelle déploya durant cette époque difficile un caractère d'énergie et de persévérance pour lutter contre la maison d'Aragon qui régnait au lieu et place

1. La Provence fournit un contingent de 500 lances et de 10 000 florins d'or.

des Angevins à Naples[1]; et ce fut en Italie qu'elle apprit la délivrance de René, à qui le duc de Bourgogne avait rendu la liberté[2] en lui imposant des conditions encore inflexibles, bien que le roi de France Charles VII eût impérieusement demandé cette liberté. Une fois libre, René comme Isabelle prit la route de Provence, où la renommée de sa valeur et de ses infortunes l'avait précédé; les grâces, la simplicité de ses manières lui gagnaient tous les cœurs: barons, chevaliers, vinrent à lui. René sur sa route publia de bonnes lois, des ordonnances pleines de douceur et de mansuétude; déjà on s'accoutumait à l'appeler du nom de *bon* et de *juste;* il reçut les hommages de la Provence tout entière, dont il n'altéra aucune liberté.

Marseille équipa ses galères pour le conduire à Naples; la mer fut couverte de navires au pavillon municipal. René visita Gênes, l'alliée de Marseille, où le doge Frégose[3] lui promit son concours, et une flotte génoise s'unit aux galères

1. Isabelle fut soutenue dans cette guerre par le pape Eugène IV et le duc de Milan.

2. Le médiateur de ce traité fut le connétable de Richemont. René sortit de sa captivité le 25 novembre 1436.

3. Le doge Fregose fut un des plus illustres magistrats de Gênes; notre famille fut exilée de Gênes avec lui: c'est alors que nous vînmes nous établir à Marseille.

des Marseillais ; bientôt on signala Naples, où le roi René fut accueilli comme légitime souverain. Les Aragonais, les Catalans pourtant ne perdirent pas courage; groupés autour d'Alphonse, roi de Sicile, ils pouvaient jeter des troupes incessamment sur la côte de Naples; les Catalans étaient plus sympathiques aux populations d'Italie que les nobles Provençaux. La lutte dura deux ans; René, trahi, abandonné dans une glorieuse campagne des Abruzzes, fut obligé de se retirer à Naples[1], puis dans le château de l'Œuf, bientôt assiégé par les Aragonais. Le roi, intrépide chevalier, dut se faire jour à travers des masses d'ennemis ; il gagna les galères marseillaises à l'ancre dans le port, et le signal de départ fut donné.

Sur sa route de retour, René vint une fois encore à Gênes. Quittant sa flotte dans la rade, il visita Florence, Milan, traversa les Alpes, et vint un moment en Lorraine pour apaiser les troubles publics. Il prépara les illustres mariages de sa race : l'aînée de ses filles, Marguerite, épousa le roi d'Angleterre; la seconde, Yolande, s'unit au

1. Il y eut dans cette prise de Naples par les Aragonais une circonstance assez curieuse : ils pénétrèrent dans la ville par le même aqueduc qui, neuf siècles avant, avait servi à Bélisaire pour s'emparer de Naples.

comte Vaudemont, qui lui disputait la Lorraine[1]. Les malheurs, les infortunes n'avaient en rien altéré le caractère si bon et magnifique du roi René. Jamais fêtes plus splendides que celles qui accompagnèrent le double mariage. Toujours artiste, le roi René reproduisit par de belles enluminures les tournois, les joutes et les fêtes *gorgiales*, qui durèrent un mois. On a lieu de croire que le précieux manuscrit existant sous le titre des *Tournois du roi René*[2], fut peint en miniature à cette époque de pompes et de mariages : de riches échafaudages, couverts de pourpre et d'or, entourent la lice des tournois; les dames y sont assises pompeusement parées; les chevaliers entrent en joute. A leurs armoiries blasonnées on connaît les races; les chocs sont rudes; les entrelacements d'épées et de lances forment comme une forêt épaisse. Là un chevalier est vainqueur, ici tristement désarçonné; les couleurs des émaux sont brillantes comme les vitraux des cathédrales; les gonfanons se déploient; les chevaux de bataille, caparaçonnés, les naseaux en feu, se heurtent, et l'artiste royal, courageux

1. Ces mariages furent splendidement accomplis à Châlons-sur-Marne en 1442, en présence de Charles VII.

2. Le beau manuscrit existe à la Bibliothèque Impériale et forme une des richesses du cabinet réservé.

champion, semble se rappeler que pendant vingt années il a partout combattu avec vaillance. René, toujours avide de nobles distractions et de gloire, n'avait encore que trente-neuf ans lorsqu'il partagea sa vie de suzerain féodal entre la Provence et l'Anjou. Simple de sa personne[1], il restait sans pareil pour les magnificences de ses fêtes. Si l'on relit les chroniques de Charles VII et des ducs de Bourgogne, on voit se renouveler dans leurs brillantes cours les spectacles les plus magnifiques, les plus étranges, espèces de drames en tableaux. « Les Sarrasins emmènent les dames captives; les chevaliers courent les délivrer. Jason marche à la conquête de la Toison d'or, et visite le jardin des Hespérides couvert de pommes d'or. » Et toutes ces fables entremêlées des anges du ciel, des âmes du purgatoire, de saint Christophe, le saint des géants, et de saint Georges, le patron des chevaliers! Le duc René d'Anjou créa l'ordre du Croissant[2] en souvenir des croisades contre les Turcs, pour réveiller l'ardeur des chevaliers contre les mécréants.

1. Les comptes personnels de la maison du roi René n'élèvent pas sa dépense à plus de 15 000 livres.

2. Les statuts de l'ordre du Croissant, fondé par le roi, comte de Provence, existent encore enluminés. L'ordre du Croissant fut institué en 1448; le croissant se portait sur le bras, attaché à une chaînette d'or.

René, veuf d'Isabelle de Bavière, épousa en secondes noces Jeanne de Laval, fille du comte Guy et d'Isabelle de Bretagne. Après des agitations et de nouvelles guerres malheureuses, quand le rusé Louis XI se fut emparé de l'Anjou par la conquête, le roi René, brisé par les déceptions, vint définitivement se fixer en Provence avec la jeune comtesse Isabelle, les délices de sa cour : l'aspect joyeux de ce beau pays plaisait à son cœur, et il se résigna doucement à la vie simple et pacifique d'un seigneur féodal fatigué de luttes et de combats. Son château d'apparat était à Aix, mais il préférait Marseille, où il venait s'abriter.

La mer si belle et le ciel si bleu de la Méditerranée lui rappelaient les souvenirs du golfe de Naples, de Sorrente et de Castellamare[1]; il se promenait l'hiver, couvert de fourrures, sur le port, buvant le soleil comme la salamandre le long des murailles, et les pêcheurs de Saint-Jean, à Marseille, appelaient le coin du port où s'asseyait leur bon roi *la cheminée du roi René*[2].

1. René d'Anjou n'avait pas renoncé à la conquête de Naples ; il fit une nouvelle expédition en Italie, où il fut secondé par le pape Pie II.

2. Il faisait en effet une bien douce chaleur, dans ce côté du vieux port de Marseille où était la ville des Phocéens,

Il avait deux petites résidences : l'une, au hameau de la Rose, beau nom donné à une terre toute parsemée de rosiers, d'immortelles et de jasmins d'Arabie; l'autre, à la Capelette (petite chapelle), près de la terre du Bon-Dieu, prieuré des Augustins, où depuis l'échevin Vivaux fit bâtir le pont de pierre qui retient son nom ; il y avait un moulin ou bouillidou, haute restangle pour contenir le petit fleuve de l'Huveaune qui se précipitait en flots écumants à travers les troncs de chênes demi-rongés par les eaux[1].

A Aix était toujours le château des comtes de Provence, avec sa juridiction haute et basse; le bon roi René rendait lui-même la justice, aidé de ses conseillers, qu'il menait doucement aux idées de pardon et d'indulgence. Mainte fois, il venait en retraite au couvent des Cordeliers pour y travailler à son salut, une des pensées de cette génération. Avec l'esprit d'une piété exemplaire, René gardait son caractère d'artiste; il peignait sur bois, sur verre, des tableaux pour le chœur du monastère; il gardait cette puissance sur lui-

bâtie au midi et qu'abritaient contre le mistral la Tourette et la colline des Moulins.

1. On dit que les tombeaux des moines existent encore dans ma propriété de Pont-de-Vivaux, la plus ombrée de Marseille. Comme dans les légendes du moyen âge, on raconte que des trésors sont enfouis sous les sépulcres.

même qu'il avait acquise durant ses longs malheurs, pendant sa captivité. La prison politique, je le répète, double les facultés de l'individu; on s'y crée d'infinies ressources, on s'y accoutume à une immense résignation; la solitude retrempe l'âme. On en sort avec la double faculté de la patience et de la force. Le roi René ne fut jamais abattu par la fortune; il se consolait par la douce musique ou en enluminant les manuscrits[1] de ses mille fantaisies : les agneaux bêlant dans les plaines riantes, la chèvre qui bondissait au milieu des rochers entre le thym et le câprier rampant sur le sol.

La piété grandissait en son cœur avec les années. Son talent de régler les tournois et les passes d'armes, le roi René l'apporta dans le programme de la fameuse Fête-Dieu à Aix, épopée et drame à la fois, mise en scène d'un mystère, ainsi qu'on en composait au moyen âge[2]. La Fête-

1. Ce fut dans cette prison qu'il enlumina le précieux manuscrit *des Tournois*, si remarquable, et qui se trouvait dans la précieuse bibliothèque du duc de Lavallière.

2. On reporte à l'année 1462 l'institution des cérémonies de la Fête-Dieu d'Aix; on peut voir sur ce sujet une curieuse et rare dissertation : *Querela ad Gassendum ex occasione ludicrorum quæ Aquiis Sextiis in solemnitate corporis Christi ridiculè celebrantur*. Il a été réfuté par Joseph de Haitze, qui vivait au commencement du dix-huitième siècle, un des érudits qui se sont occupés de la Provence.

Dieu en Provence se célébrait avec une pompe extraordinaire, comme en Aragon et en Castille. De beaux enfants aux ailes d'anges, vêtus de blanc, couronnés de fleurs, jetaient de leur corbeille des genêts et des lauriers-roses effeuillés; des lévites, l'encens à la main, répandaient des parfums d'Arabie; une musique céleste se faisait entendre pour accompagner les chants des cantiques en l'honneur de Dieu.

A ces cérémonies toutes pieuses, le roi René ajouta les traditions chevalcresques et la représentation d'un mystère. La veille, on faisait la passade en dansant un pas d'armes avec flûtes, fifres et tambours, comme la veille de la lice, quand les trompettes et les buccines se faisaient entendre pour annoncer la fête et tournois du lendemain, en présence des dames et des chevaliers. Le roi René fit de la procession de la Fête-Dieu un drame agissant et animé[1]: en tête, un personnage, revêtu d'habillements royaux, la couronne au front, le sceptre en main, vêtu d'une robe blanche, paraissait tourmenté par une troupe de diables, image des courtisans qui assiégeaient le monarque; le roi se sauvait de ces obsessions

1. Les fêtes duraient cinq jours et commençaient à la Trinité; d'où le proverbe provençal : *Lou jour de la Trinitad, les diablou s'assayoun.*

en faisant des sauts de droite et de gauche ; puis venaient *lou pichoun juès dei diables* (le petit jeu des diables), représentation de la lutte de l'âme contre les démons qui la persécutent et l'entraînent au mal. On voyait un enfant naïf, presque nu[1], portant une croix, et à ses côtés un ange entouré de quatre diables acharnés ; l'enfant et l'ange sautaient de droite et de gauche comme pour se sauver. Oh ! qu'ils étaient affreux ces démons vêtus de noir, floquetés de rouge avec des flammes partout, et un couvre-chef pointu qui simulait des cornes. Chose étrange ! tous ces diables, ces mauvais esprits, avant la procession, allaient à la cathédrale, et le curé jetait de l'eau bénite sur eux en forme d'exorcisme : « Je vous maudis, démons d'enfer, » s'écriait-il.

Après se déployait le troisième tableau : Moïse montrait, avec un air inspiré, à la foule, les Tables de la loi ; mais les diables riaient et semblaient s'en moquer en élevant plus haut le veau d'or[2] au bout d'un bâton. Les Juifs poussaient

1. *L'armeto*, la petite âme.

2. Les Juifs, pour se moquer des Tables de la loi, jetaient un chat en l'air qui miaulait, d'où ce jeu était appelé *lou jué doou cat* (chat). On peut voir l'explication symbolique de toutes ces cérémonies dans la dissertation curieuse de Haitze :

des clameurs de mépris contre Moïse et saluaient le veau d'or. Plus loin, la reine de Saba venait visiter Salomon. Ses sujets et courtisans, richement vêtus, l'accompagnaient, et parmi eux un personnage, tout couvert de grelots, portant une épée nue et droite dans sa main, comme le connétable du roi, et sur sa pointe un petit castel, comme dans les cathédrales le fondateur portait un simulacre du monastère construit en pierre. La reine de Saba se balançait nonchalamment et chantait un air de la composition du roi René, accompagné du tambourin et du galoubet. Puis les trois mages, couronnés, attiraient les regards de la multitude par leurs beaux équipages; ils suivaient l'étoile du ciel venue d'Orient. Le jeu de la belle Estella était suivi de celui des tirassons, petits enfants qui se ruaient sur le sol; le puissant roi Hérode et les tirassons poussaient de grandes clameurs pour simuler le massacre des Innocents. On voyait saint Jean le précurseur, couvert d'une peau d'agneau; Judas, le traître, avec les apôtres, et Jésus-Christ marchant au Calvaire la croix sur l'épaule; enfin, saint Christophe, le géant du moyen âge, qu'on voyait dans toutes les vieilles cathédrales.

L'Esprit du cérémonial d'Aix en la célébration de la Fête-Dieu. Aix, 1708. In-8°.

L'enthousiasme du peuple était immense à la vue de ces scènes jouées et entremêlées de ballets. Ici *lei chivaous frus* (les chevaux fringants): dix jeunes hommes passaient leur corps jusqu'à la ceinture dans des chevaux de carton, et, comme les centaures antiques, ils exécutaient des danses attrayantes[1], espèces de petits et innocents carrousels. Autour des chevaux se trémoussaient des danseurs, vêtus en pages de la cour de Charles VII, avec de petit grelots[2], et, derrière, *les rascassetos*, enfants déguenillés, pour faire contraste au luxe des beaux pages. En foule, les personnages de la mythologie par un mélange qui venait d'Italie, des poésies de Dante et des peintures du Giotto : Momus, Pluton, Mercure, Proserpine à cheval; Pan, environné de Faunes et de Satyres; Bacchus, assis sur son tonneau; Mars, Minerve ; un char tout brillant où se groupaient Vénus, Cupidon, les Ris, les Jeux, les Plaisirs; enfin, la triste et invariable moralité de toute chose, la Mort, revêtue de ses attributs funèbres; les trois Parques, qui filaient le nœud de la vie, tandis que la Mort fauchait de droite,

1. Ces danses de chevaux de carton ont été adoptées dans les divertissements des théâtres modernes.

2. On les appelait *les dansaires* (les danseurs); ils étaient en culottes courtes et souliers blancs.

de gauche, sans distinction de rang et de dignité, ainsi qu'on la voit à Bâle dans la danse macabre[1].

Le moyen âge vivait de ces idées, de ces contrastes, le mélange de la mort et des plaisirs bruyants; la tête osseuse couronnée de roses paraissait dans tous les divertissements et les mystères: car c'était évidemment un mystère que la procession de la Fête-Dieu, composée par le roi René, représentation du *Mortifiement de la vie*[2], ouvrage qu'il avait écrit de sa main et enluminé de miniatures. L'érudition patiente a encore trouvé d'autres ouvrages du roi René: *Les Dits d'un berger et d'une bergère*, idylle pastorale, car le roi aimait la vie des champs; il s'habillait quelquefois même avec la reine en pastourel, et c'est à René que Georges Chastelain fait allusion dans une de ses charmantes ballades :

J'ai un roy de Sicile
Vu devenir berger,
Et sa femme gentille
Faire même métier;

1. Dans cette procession de faux dieux, le roi René, qui avait beaucoup à se plaindre du duc d'Urbin, l'avait placé, ainsi que la duchesse, montés sur des ânes.

2. Il portait aussi le titre : *Traité entre l'âme dévote et le cœur*, mélange de vers et de prose.

Portant la panetière
Et houlette et chapeau,
Logeant sur la fougère
Auprès de son troupeau.

Ce goût de bergerie et de fougère devint une noble passion d'étude pour le roi René durant son long séjour à la campagne. Il s'occupa de l'art des jardins avec un soin infini; il voulut introduire dans sa Provence chérie la culture de la canne à sucre, que l'Asie alors seule produisait. Il aimait les roses, et il en développa la plantation jusqu'en semer des champs tout entiers[1]; il fit venir d'Espagne l'œillet odorant, le jasmin d'Arabie; il prit à l'Andalousie le raisin muscat aux grappes luxuriantes, qu'il suspendit en espalier ou sur la treille en berceau. Il donna le nom de *la Rose*[2] à sa bastide de prédilection, véritable corbeille de fleurs; et pour la première fois dans cette résidence modeste il établit des serres, des volières avec des pintades, et le paon qui étalait au soleil son éblouissant plumage.

1. L'ouvrage le plus complet qu'on puisse consulter sur les institutions du roi René a été publié par le vicomte de Villeneuve-Bargemont, le frère du comte de Villeneuve, ancien préfet des Bouches-du-Rhône. M. de Villeneuve appartenait à une des plus grandes familles de Provence.

2. *La Rose* est maintenant un petit village à côté de Saint-Just.

Ces inimitables couleurs du paon, le roi René aimait à les reproduire enluminées sur ses tableaux, et il excellait à peindre les oiseaux, les fleurs des champs et les jardins. A côté des portraits d'une vivante ressemblance qui se ressentaient du séjour artistique de René en Italie, on voyait des tableaux d'histoire peints par le roi à Angers, Saumur, Lyon, Avignon et Marseille[1]; son art particulier était de dessiner les blasons, art charmant qui nous entraîne par son mystérieux et beau langage; il avait peint les émaux si compliqués de ses armoiries. René portait: 1° de Hongrie, fascé d'argent et de gueules; de Sicile, d'azur semé de fleurs de lis d'or au lambel de gueules; de Jérusalem, d'argent avec croix de sable accompagnée de quelque croisette d'or; d'Anjou, d'azur semé de fleurs de lis d'or, bordé de gueules; de Bar, d'azur à deux barreaux adossés d'or semés de croix, et sur le tout d'Aragon, d'or à quatre pals de gueules, et au chef un haume ou casque garni d'une façon d'ailes de chauve-souris. Ce blason résumait la vie, les alliances, du roi René, marquis, duc, comte à la fois, car il était d'illustre race, et autour de son arbre

1. Les tableaux du roi René appartiennent à la manière de Giotto, et ne tiennent aucun compte des perspectives modernes.

généalogique serpentaient des lierres vigoureux.

Le roi, d'une vie économe et familière personnellement, réservait toutes ses largesses pour les fêtes, les grandeurs de sa cour. Il était passionné pour les tournois, et à soixante ans déjà il brisait encore vaillamment une lance dans la lice [1]. Il aimait, à sa cour d'Aix, recevoir la bonne noblesse de Provence, les Sabran, les Adhémar, les Pontèves, les Castellane, les Blacas, dignes chevaliers qui ne se fussent jamais ployés à ce qu'ils croyaient indignes d'eux. Ils aimaient leur pays, sa nationalité, ses franchises ; ils se seraient toujours opposés à la volonté de leur comte et droit suzerain, si cette volonté avait imposé des sacrifices indignes de leur caractère. C'est ce qui avait souvent entraîné les comtes de Provence à donner leur confiance aux étrangers, aux Italiens surtout, qui, après les troubles de leur pays, étaient venus chercher un refuge dans le midi de la France ; caractères souples et

1. A soixante-trois ans, René croisait encore fièrement la lance ; il alla disputer un pas d'armes en Touraine, et il remporta le prix ; il s'était revêtu d'armures toutes noires.

> Armé tout de noir obscurément
> Fu de monsture pareillement,
> Et d'armes fit tant largement
> Que le prix on lui envoya.

ployants. Parmi ces Italiens, le roi René choisit pour grand sénéchal ayant toute sa confiance, Palamède de Forbin (Forbini[1]), habile étranger sans esprit de nationalité, qui livra, on va le voir, la Provence au roi Louis XI, pour n'en plus faire qu'un fief de la couronne de France.

1. Palamède de Forbin avait été d'abord conseiller et maître des comptes du roi René.



XIII

LOUIS XI. — LES DERNIERS COMTES DE LA MAISON D'ANJOU. — RÉUNION DE LA PROVENCE A LA MONARCHIE FRANÇAISE.

Suivant d'un œil avide le roi René, comme le renard convoite sa proie (ce sont les expressions du duc de Bourgogne), Louis XI préparait la réunion de la Provence à sa couronne; la politique du roi de France avait sa raison suprême et sa grandeur particulière. Chef d'une puissante monarchie, il appelait un système d'unité et de force qui n'admît aucune résistance au dehors de son autorité. Sous prétexte d'une alliance secrète de René avec les ducs de Bourgogne, Louis XI venait d'envahir l'Anjou[1]; la Provence était à sa parfaite convenance, seulement il cher-

1. Louis XI confisqua l'Anjou en 1472.

chait son temps; il attendait une circonstance favorable avec cet esprit patient et résigné qui était sa politique. Louis XI avait parfaitement calculé sa situation; roi de France, il était suzerain de tous les grands fiefs qui se liaient en faisceau à la Tour du Louvre, et sous sa main était le parlement de Paris, appelé à juger les cas de félonie. Or, Louis XI épiait toutes les actions, tous les actes du comte de Provence. Je le répète, il avait surpris René en rapport avec les ducs de Bourgogne; il était résolu d'appeler son vassal, comme duc d'Anjou, comte de Provence, devant le parlement de Paris, en l'accusant d'avoir forfait à la foi qu'il devait à son suzerain. La peine de cette forfaiture était la confiscation des fiefs et leur réunion à la couronne[1].

Avant d'en venir à cette violence, Louis XI dut examiner la position de famille de René, déjà vieillard, qui venait de perdre son héritier droit et naturel, Nicolas, son petit-fils, dernier rejeton de la ligne masculine; il lui restait d'autres héritiers, René II, issu de sa fille Yolande, duchesse de Lorraine, et Charles, son neveu, fils du duc

1. Le véritable motif de l'accusation était que René voulait appeler Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, à la succession de ses fiefs. Voir les pièces originales dans la collection de Lenglet-Dufresnoy. In-4°.

Charles Ier, son frère, comte du Maine. Le testament de René, scellé de ses armes, écrit à[1] Marseille, cherchait à concilier ces droits en évitant toute guerre d'héritage; René nommait Charles, son neveu, droit héritier aux couronnes de Jérusalem, Naples, comté de Provence; il laissait le duché de Bar à René, son petit-fils, duc de Lorraine; il n'oubliait même pas un brave bâtard, Jean d'Anjou, à qui il donnait le marquisat de Pont-à-Mousson, avec les villes de Saint-Cannat et de Saint-Remy[2], en Provence; il laissait à Yolande et à Marguerite, ses deux filles, chacune mille écus d'or comme souvenir de leur bien-aimé père. En dotant toute sa famille, René avait oublié le plus puissant, le plus vindicatif de ses proches, Louis XI, roi de France, également neveu du roi René par sa mère Marie, la sœur du bon duc.

Louis XI avait eu connaissance de ce testament par une communication du sénéchal Palamède de Forbin, dévoué à ses intérêts. Aussitôt il avait fait occuper le Maine et l'Anjou, en même temps qu'il menaçait le roi René d'un procès de

1. Le 22 juillet 1474.

2. René avait deux filles naturelles: Blanche, qui épousa le comte de Beauvau, et Madeleine, depuis la femme de Jean de Bellenave.

haute trahison; la mesure était dure contre un si proche parent. René insista pour avoir une entrevue avec son neveu; elle fut fixée à Lyon [1]. Louis XI, invariable dans ses projets, fut néanmoins de cette familiarité douce et ravissante qui caressait les faiblesses et dominait les caractères. René, de son côté, savait plaire par son esprit, sa bonté parfaite. Pourquoi user de violence et de guerre pour arriver à un résultat qu'on pouvait obtenir par la patience et le temps? Charles, le droit héritier de René, était malade et sans enfants. Louis XI pouvait donc réunir la Provence à la monarchie française après la mort de Charles II, sans qu'il fût nécessaire de recourir à une confiscation.

Dans cette entrevue de Lyon, Louis XI donna donc mainlevée à toute saisie de fief, et il s'engagea même à faire une pension de 10 000 écus d'or à son bon oncle René d'Anjou, qui, fort aumôneux et plein de générosité, dépensait son avoir sans compter. René revint reprendre avec bonheur son doux repos en Provence. Dans les derniers temps de sa vie, il préféra toujours Mar-

1. En mai 1476. Voyez les pièces publiées par Lenglet-Dufresnoy dans son édition de Philippe de Comines, en le comparant avec les actes publiés par Godefroy. Bruxelles, 1706-1714, 4 vol. in-8°.

seille à Aix : il y trouvait la mer et le soleil d'Italie. Il aimait à s'embarquer, au môle de Saint-Jean, sur un bateau de pêcheur, orné d'une petite tente (ou tendoulet), comme autrefois le roi de Naples à Sorrente, à Torre del Greco, à Ischia, s'arrêtant sur ses plages chéries, aux Catalans, au blanc Rocher (Roucas blanc). Il mangeait délicieusement la nourriture des pêcheurs, la dorade grillée, la rascasse en bouille-baisse, saupoudrée de safran. Presque chaque semaine, il montait en pèlerinage à Notre-Dame de la Garde[1], car le roi René joignait une extrême dévotion à l'esprit de galanterie. Comme Louis XI, il était couvert de reliques précieuses : un scapulaire pendait à son cou, et un chapelet[2] sur sa robe ducale de velours et de soie. Il portait une large médaille sur son bonnet, avec l'image de saint Janvier, qui lui rappelait Naples et le patron des Lazzaroni qui vivaient sur la plage, le ventre au soleil, dans les délices de la paresse. Mais toujours la bien préférée de ses habitations, même au-

1. La Vierge de la Garde était seulement alors un ermitage ou petite chapelle dépendante du monastère de Saint-Victor.

2. René portait pour emblème une chaufferette pleine de feu, avec cette inscription : *D'ardents désirs.* Il y faisait mettre un chapelet avec des patenôtres ; au milieu, ces mots : *Dévot lui suis.* On voyait cet emblème au-dessus de la porte des Pas-Perdus du palais.

dessus de son palais ducal, était la bastide de *la Rose*, ce lieu charmant où le roi cultivait la figue marseillaise, la pastèque, le raisin de mille goûts, de mille couleurs, l'olivette, la clarette, le muscat parfumé qui servait au vin d'honneur. Ce fut à la Rose que le roi René, un peu tremblotant, mit la dernière main à ses ouvrages : 1° *la Conquête de la douce Merci*, livre écrit dans le style des troubadours et des trouvères ; 2° *l'Abusé en cour*[1], œuvre d'esprit et de malice ; 3° enfin son livre capital, plusieurs fois imprimé, *la Conquête qu'un chevalier surnommé Cœur d'amour fit d'une dame appelée douce Merci*[2] ; mélange de galanterie exaltée et de dévotes pensées, imitation du roman type dont j'ai parlé, *Pierre de Provence et la belle Maguelone*, le chef-d'œuvre de l'esprit provençal.

Aujourd'hui que le dédain superbe plisse nos lèvres à l'aspect des naïves croyances, j'aime encore à feuilleter ces romans du moyen âge, ces légendes, ces belles histoires de chevalerie, imprimés chez le Blond[3], à Avignon : mauvais papier, mauvais caractère, gravures en bois in-

1. *L'Abusé en cour* a été trois ou quatre fois imprimé dans le quinzième siècle.

2. Imprimé en 1504, in-4°. (Voy. Brunet, *Manuel de librairie*.)

3. *Pierre de Provence* a eu des éditions innombrables presque égales à celles des *Quatre fils Aymond*.

formes qui reproduisent les quatre fils Aymond montés sur le cheval Bayard, Charlemagne l'empereur couronné, et le vieil échiquier avec lequel Renaud de Montauban brisa le crâne au bâtard bien-aimé de Charlemagne qui l'avait appelé *fils de pute;* puis le traître Ganelon de Mayence et Maugis le nécromancien, qui joua de si bons tours au vieil empereur, assiégeant Montauban avec ses barons du Nord, expression de la haine entre les deux races.

Dans ces douces occupations le roi René passa les dernières années de sa vie, achevant encore de sa main vieillie quelques naïfs tableaux. D'après Nostradamus, au temps où Catherine de Médicis débarqua en Provence, on voyait encore dans la bastide de la Rose quelques peintures sur verre, derniers travaux du roi René. Aujourd'hui plus rien à la Rose que l'eau du Jarret qui coule, et les jardins toujours fleuris; à la Capelette, nulle trace, même au prieuré de Pont-de-Vivaux, que René allait souvent visiter en s'abritant sous les grands arbres de l'Huveaune; les moines dorment dans la tombe, sous le vieux bâtiment, respecté par celui qui écrit ces lignes comme une tradition historique. Reposez en paix, pieux solitaires, dans ces caveaux; ce n'est pas moi, fouilleur de vos cartulaires, qui remuerai vos osse-

ments pour me donner la joie d'un pavillon de plaisance.

Le roi René, après une douce et longue vieillesse[1], mourut à Aix, le 10 juillet 1480, au temps de la toute-puissance de Louis XI; son corps, un moment déposé dans l'église des Cordeliers (ou grands Carmes), fut secrètement transporté à Angers, où il avait désiré être enseveli à côté de sa femme aimée Isabelle de Lorraine; il avait lui-même orné cette tombe de peintures allégoriques, mélange des grandeurs et du néant du monde, de l'amour chevaleresque et de la mort, symbolisme de ce culte admirable des âmes du purgatoire qui nous rend présents à la pensée tous ceux que nous aimons. Les morts sont si vite oubliés![2].

Par son testament scellé à Marseille, on l'a vu, le roi René avait désigné comme son héritier et son successeur au comté de Provence, Charles III, duc d'Anjou et du Maine, déjà presque âgé de quarante-cinq ans, maladif, fatigué, sans enfants et nul héritier. L'habile Louis XI savait l'état précaire du nouveau comte de Provence, et le sénéchal Palamède de Forbin l'informait des moin-

1. René était âgé de soixante-treize ans.

2. La ville d'Aix a élevé une statue au roi René sur le Cours, mais notre belle et antique Provence n'existe plus que de nom : elle a été divisée, partagée en départements.

dres volontés du comte, très-souffrant et à qui le médecin du roi, Coytier, ne donnait pas une année de vie. Le sénéchal Forbin venait d'être revêtu de la seigneurie de Solliers, fief considérable, et de plus hautes récompenses l'attendaient encore, s'il servait les intérêts du roi Louis XI, le plus patient, le plus habile des princes. L'héritage des comtes de Provence lui paraissait si bien acquis, une chose si bien à lui, que lorsque le duc de Lorraine dirigea toute une armée de chevaliers pour disputer l'héritage du roi René [1], Louis XI se hâta d'envoyer en Provence un corps de vieux archers et de solides hommes d'armes qui délivrèrent Charles III de toute crainte. Le roi de France travaillait alors pour lui-même, car l'affaire de succession était réglée [2], et à la mort de Charles, le roi de France fut reconnu comme légitime héritier de René d'Anjou, sans rencontrer le moindre obstacle. Par lettres patentes données le 19 décembre 1481, Palamède de Forbin, seigneur de Solliers, vicomte de Mar-

1. Le duc de Lorraine était alors René III, petit-fils de René par Yolande sa mère : la loi salique n'existant pas pour les fiefs, il était le légitime héritier.

2. Charles II avait désigné Louis XI pour son successeur par testament du 11 décembre 1481; ce qu'il y a de curieux, c'est que le comte de Provence mourut le lendemain à Marseille.

tigues, fut désigné au nom du roi pour le gouvernement de la Provence[1], titre fort tristement acquis, car il avait livré notre patrie aux *Franciots* si détestés.

La Provence, à cette période, ne fut point encore réunie à la couronne, ni confondue dans la souveraineté de la France. Louis XI, héritier du comte Charles III par testament public, lui succéda en droit sans qu'il touchât encore un seul des priviléges de la nationalité provençale. Au reste, la race d'Anjou, à laquelle il succédait, avait été brillante et glorieuse ; nobles et braves chevaliers, les comtes s'étaient tous épris de l'Italie et du royaume de Naples. Il reste encore quelques empreintes de la martiale figure de Charles d'Anjou, comte de Provence, à cheval, l'épée à la main, le casque en tête avec visière baissée ; son bouclier allongé a pour blason les fleurs de lis d'or de France avec *lambel* de cadet de race ; il porte un vêtement écourté sur son cheval de bataille, caparaçonné également de fleurs de lis[2].

Palamède de Forbin, sire de Forcalquier et de

1. Forbin eut le privilége de nommer à toutes les dignités, à toutes les places ; il nomma son gendre grand sénéchal, et son fils juge maje.

2. Ruffi en a donné l'empreinte, t. 2, in-f°.

Martigues, ne jouit pas longtemps du prix de sa félonie envers la Provence. Louis XI se servait de certains instruments qu'il brisait ensuite. Palamède tomba dans la disgrâce et fut remplacé dans le gouvernement de la Provence par le sire de Glandevès, de l'antique famille et toujours dévouée. Glandevès ne porta qu'un moment le titre honorifique de grand sénéchal; le roi avait envoyé à Aix un chevalier bourguignon, Jean, seigneur de Baudricourt (race belliqueuse qui avait donné le plus beau pas d'armes du moyen âge), et Aymar de Poitiers, seigneur de Saint-Vallier; tous deux devaient préparer le grand événement de la fusion et l'annexion: la Provence allait disparaître comme comté et souveraineté distincte pour se confondre dans la monarchie française.

Louis XI était dans la tombe; Charles VIII, son successeur, résidait à Compiègne. En conseil, où assistaient M. le duc d'Orléans, l'archevêque de Bordeaux, le sieur de la Trémouille, de Granville et autres seigneurs, il fut rendu l'ordonnance que voici[1]: « Charles, par la grâce de Dieu roi de France, comte de Provence et de Forcalquier. Comme les habitants du comté de Pro-

1. Cette ordonnance est datée du mois d'octobre 1486.

vence monstrent évidemment par effet le bon vouloir qu'ils ont à ce qu'ils soient et demeurent à toujours inseparablement sous nostre couronne, ayant puis naguère fait dire et requerir à nos deleguez commis et deputez, et qui pour nous ont assisté estats du dit pays, tenus en nostre ville d'Aix au mois de mars dernier passé, que pour le bien et seureté du dit pays, et afin que doresnavant toutes entreprises, invasions et autres domages et incursions qu'aucuns pourraient précogiter et s'efforcer de faire par voye d'hostilité et autrement contre les manants et habitants des dits pays et terres adjacentes, et pour autres justes et raisonnables causes, nostre plaisir fust de tenir sous nostre main et la couronne de France, nos dits pays, comtez et terres adjacentes et les dits manants et habitants en iceux sans jamais les aliener, transférer, permuer, en desmembré en autres mains par nous ou nos successeurs roys de France en quelque manière que ce soit, mais à ce les adjoindre, unir et incontestablement anexer à nous et la dite couronne de France, en gardant et observant leurs priviléges, libertez, conventions, chapitres de paix, coustumes et lois[1]. »

1. Cette ordonnance, revêtue de la signature et du scel du

Ainsi le conseil du roi de France faisait valoir la sûreté de la Provence, la fixité de ses institutions et de ses lois, pour prononcer sa réunion permanente à la couronne. La chose ainsi réglée et l'indépendance nationale frappée au cœur, pour stipuler les libertés de la Provence, le digne sire de Pontevez[1] et un avocat fort retors, du nom tout provençal de Roulin Barthoumiou, licencié ès un et autre droit, furent envoyés auprès de Charles VIII. Ces députés, tout en acceptant le principe de la réunion accomplie, obtinrent du roi la plus grande liberté possible pour la Provence, « confirmant, disait l'ordonnance, conventions, chapitres de paix, les coutumes, droits, statuts, police et manière de vivre qui leur ont esté octroyez communes et autres personnes quelconques. »

Par là ils acquéraient une bonne charte de priviléges et de liberté pour leur pays, le digne sire de Pontevez et l'avocat Roulin Barthoumiou !

roi, est terminée par cette formule : *Par le roi, comte de Provence;* elle est adressée au Parlement de Paris

1. L'ordonnance le désigne sous ce titre : Jean-Baptiste de Pontevez, escuyer, sieur de Cottignac. Cottignac était une petite seigneurie à côté de Pontevez ; ce petit territoire de dix lieues (depuis Aups jusqu'à Signe) était rempli de la plus haute noblesse provençale, les Blancas, etc. Cottignac étai la patrie des Barras, les ancêtres du directeur de la République

Puisque Palamède de Forbin avait livré le pays au roi Louis XI, il fallait garder ses libertés et franchises, et, dans le fait, le roi dans tous les actes prenait le titre distinct de comte de Provence et gouvernait en cette qualité. Les villes municipales, Aix, Arles, Marseille, Forcalquier, Tarascon, gardaient leurs privilèges particuliers, et s'il n'était pas question d'Avignon ni du Comtat Venaissin, c'est qu'alors le pays était sous la suzeraineté du pape, et la belle cour du légat donnait une grande vie à la cité d'Avignon, la plus libre du monde.

Après l'organisation royale, on arriva tout naturellement à la constitution judiciaire de la Provence. Le roi Louis XII était à Lyon lorsqu'il réunit son conseil pour instituer un parlement dans la Provence, qui n'avait jusqu'alors que de petites juridictions particulières. Louis XII, roi juriste par excellence, résolut de créer une cour en la ville d'Aix. Dans l'ordonnance, on lit en tête : « Louis, par la grâce de Dieu roy de France, de Naples, de Jérusalem, *comte de Provence, de Forcalquier et terres adjacentes.* » Derniers vestiges de la nationalité perdue[1]. Le roi dit :

1. L'ordonnance, datée de Lyon, portait 1501 ; on la trouve en original dans Fontanon, t. I, p. 107.

« Pour des causes et considérations à ce nous mouvants la dite justice et juridiction d'icelle sénéchaussée et conseil desdits pays et comtés de Provence, Folcalquier et terres adjacentes, avons créé, ordonné et establi une cour souveraine et parlement desdits pays et comtés formés par nostre sénéchal ou son lieutenant en son absence, la dite cour composée d'un président, onze conseillers dont il y aura quatre ecclésiastiques et les autres laïques, tous gens notables élevés, gradués, qui jugeront en souveraineté et ressort de toutes causes après des débats[1]. »

Le roi désignait lui-même les premiers titulaires des offices et charges du nouveau parlement. Il peut être curieux d'en recueillir les noms aujourd'hui, oubliés à travers les âges. On ne rencontre presque aucune notabilité de la vieille Provence, mais beaucoup d'Italiens, souples et faciles en matière de liberté et de concessions. Le premier président fut Michel de Riccio, docteur en droit; le second président, Émery de Andrea. Les conseillers d'église, M. J. de Cuers, prévôt de Marseille; Guillaume de Pugeto, prévôt d'Aix; Raymond Ricardi et Pierre de Brandi.

1. Cette ordonnance fut confirmée le 26 juin 1502. Fontanon a donné une ordonnance de 1525 en vingt et un chapitres sur la justice en Provence.

Les principaux conseillers laïques furent Bertrand Durandi, Melchior Segurani, Pierre Mathey, Simon de Tribularii, Michel Audebert et Gaspard Duperrier. L'avocat fiscal fut Antoine Reuri, assisté de Jacques Angelo et Curati.

La belle dignité d'avocat des pauvres dut être remplie par le féal et amé André Sarpi et Nicolas Cappri, et le procureur des pauvres fut Louis Bénédicti; le roi désigna même les greffiers du parlement, M. Richelini, Morin, Pellegrin, d'Albe, et les huissiers les bien amés Louis de Jaquenêt, Murot et Ris. La majorité de ces noms appartenait à l'Italie[1].

Rien de plus absolu que le souverain parlement de la Provence. Par cette nouvelle juridiction, le roi de France, avec son titre de comte de Provence, de Forcalquier et des terres adjacentes, allait devenir le maître de la vie, des terres seigneuriales, des priviléges, des villes, des juridictions de communautés, des antiques et illustres abbayes. La politique de Louis XI avait déjà assigné au parlement de Paris un rôle politique dans son énergique lutte contre les hauts

1. L'ordonnance fixe ensuite les traitements : au premier président, 600 livres tournois; à chacun des conseillers ecclésiastiques, 250 livres; aux conseillers laïques, 300 livres; et 60 livres tournois aux greffiers.

féodaux ; tous les barons, ducs de Bourgogne, comtes de Flandre et de Champagne, l'un après l'autre, étaient assignés devant la haute cour de justice ; les uns étaient condamnés à la décapitation par le bourreau, les autres à souffrir les tourments même de la question ; tous avaient leurs terres confisquées. Le parlement de Paris obéissait au roi Louis XI ; le parlement de Provence devait s'abaisser devant la couronne de ses successeurs ; sauf quelques petites tracasseries frondeuses, le parlement était aux ordres du roi.

Quelle liberté sérieuse pourrait résister à ce pouvoir illimité du parlement ? Désormais quelles seraient vos franchises, vous, illustres châtellains, vous, vieux noms de Provence : Sabran, Castellane, Adhémar, Pontevès. Et vous, grands municipes provençaux, il fallait abaisser vos vieilles murailles devant cette cour composée d'Italiens dévoués ! Vous, ville impériale d'Arles, qui aviez salué et fait des empereurs ; toi, Marseille, la république phocéenne, la sœur de Rome, qu'allaient devenir vos juridictions des consuls devant celle du parlement ? Vous, illustrissimes abbés de Saint-Victor, naguère si bien abrités derrière vos hautes murailles, pourriez-vous encore invoquer vos chartes, vos cartulaires, qui vous assuraient haute

et basse justice dans vos domaines? Un ordre du roi envoyé à sa cour de parlement allait mettre au niveau tous les droits, tous les priviléges! Hauts barons de Provence, il fallait déposer vos glorieuses épées devant nos seigneurs du parlement : *Arma cedant togæ!* Archevêques, évêques, abbés, vous deviez abaisser votre crosse antique comme saint Lazare, devant les arrêts des conseillers ecclésiastiques! Et nos braves juges consuls de Marseille ne seraient plus respectés même sous leur chaperon mi parti, signe de la juridiction municipale! Le parlement pouvait la briser dans ses arrêts.

Ainsi, par la création d'un parlement à Aix, la Provence perdait sa liberté. La conscience du peuple put se révolter et justement répéter ce vieux dicton.

> Mistraou, Parlament et Durançо
> Soun les très fleous de la Provençо[1].

1. « Le Mistral, le Parlement et la Durance sont les trois fléaux de la Provence. » Ce dicton est devenu bien faux depuis que, par le canal, les eaux de la Durance servent à fertiliser le territoire de Marseille.



XIV

LA NATIONALITÉ PROVENÇALE DANS SA DÉCADENCE.

Du quinzième au dix-neuvième siècle.

Le titre distinct de *comte de Provence*, que Louis XI, Charles VIII, Louis XII, avaient conservé dans leurs ordonnances parlementaires, n'était plus qu'une de ces formules qui survivent aux réalités politiques dans la vie des nations. La Provence fut soumise au système général qui depuis François Ier avait prévalu dans l'administration de la monarchie. Seulement quelques-unes des villes et même des villages gardèrent leurs priviléges municipaux et le droit de se régir eux-mêmes; le roi de France ne leur commandait l'obéissance qu'en sa qualité de comte de Provence. Plusieurs communes restèrent sous le régime féodal; les parlementaires eux-mêmes

devinrent seigneurs d'un grand nombre de fiefs et changèrent leur nom primitif.

Ainsi définitivement réunie à la monarchie, la Provence subit tous les accidents, tous les sacrifices des guerres générales; dans la lutte de François Ier contre Charles-Quint, elle fut envahie par les bandes espagnoles et napolitaines du marquis de Peschiera et du connétable de Bourbon. Marseille soutint un glorieux siége, resté comme un grand souvenir dans ses annales; les matelots de ses galères pointèrent le canon avec tant d'habileté que Peschiera put railler le connétable sur ses dédains pour les braves citoyens en armes[1]; plus d'un boulet vint ravager la tente du duc de Bourbon. On vit dans ce siége le courage et le dévouement des dames marseillaises, nobles ou bourgeoises; elles portèrent la terre et le ciment pour réparer les brèches et seconder la défense municipale[2].

Ce noble souvenir était, naguère, précieusement conservé. La vieille tour de Sainte-Paule,

1. Le siége est de 1524 : « Ce sont les timides bourgeois qui viennent à vos pieds la corde au col et les clefs à la main. »

2. Les dames de Marseille firent même des contre-mines qu'on nomma *tranchée* des dames.

les fragments des murs ébréchés, l'antique porte de *la Joliette* (de Jules César), noircis par le temps, étaient un vivant témoignage. Ces vestiges n'ont point été respectés par la génération nouvelle dans ses travaux splendides, et c'est un tort : la vie d'un peuple ne se compose pas seulement des œuvres matérielles; la partie morale des traditions doit garder sa puissance sur les âmes.

Le roi François Ier visita la Provence délivrée de l'ennemi; il s'arrêta à Aix, à Marseille, puis il vint saluer en pèlerin la Sainte-Baume, la grotte de Madeleine pénitente; il descendit les bords poétiques de la Sorge, jusqu'à la fontaine de Vaucluse; François Ier chanta Laure et Pétrarque, douce histoire qui correspondait si bien à ses habitudes de chevalerie.

A quelques années de là, Marseille, toute parée pour accueillir Marie de Médicis et le pape Clément, déployait ce luxe que lui rendait facile son commerce avec l'Orient; le pont de la maison de ville et du palais où fut reçue Catherine fut couvert d'étoffes précieuses, de tapis de Perse, de tapisserie de Damas. Cent cinquante galères restèrent pavoisées aux couleurs de la ville; soixante demoiselles, vêtues de soie blanche avec

leur blason sur la poitrine, entourèrent l'épousée (la novi) du Dauphin (depuis Henri II), qui parcourut lentement la Provence. A Aix, à Lambesc, nouvelles fêtes jusqu'à Avignon; la cité pontificale accueillit la nièce du pape Clément avec enthousiasme, et le légat lui prédit une nombreuse postérité qui devait porter la couronne de France[1].

Catherine de Médicis n'oublia jamais la Provence; indépendamment de ses souvenirs, elle y était attirée par un esprit étrange et supérieur. Né à Saint-Remi, la ville romaine[2], Nostradamus lisait l'avenir à travers les constellations et les astres. Il y a quelque chose de remarquable dans ces imaginations pénétrantes qui comparent les événements pour y lire la destinée : souvent ce qu'on croit une superstition n'est qu'une forte étude fondée sur l'expérience. A ce point de vue, chacun a son étoile et subit l'enchaînement des causes; le langage obscur de Michel Nostradamus, ses phrases imagées, se prêtaient à ces divinations; les signes cabalistiques aidaient la nécromancie.

Était-il difficile de pressentir un avenir san-

1. Voir mon livre sur *Catherine de Médicis.*
2. En 1523.

glant, quand on contemplait l'état des partis au commencement du seizième siècle? Une lutte formidable se préparait entre le catholicisme et la réformation. Dans la Provence, fortement dévouée aux doctrines antiques, le calvinisme avait fait peu de progrès ; au fond de quelque petit village vivaient les doctrines vaudoises, subversives de toute autorité. Un magistrat à la main vigoureuse empêcha, par une répression violente, la guerre civile en Provence. Le marquis d'Oppède, président du parlement d'Aix, fit son devoir avec inflexibilité, et évita la longue et sanglante lutte des partis. On ne vit dans la Provence ni conspiration d'Amboise, ni révoltes, ni journées de la Saint-Barthélemy. Depuis les petites Alpes jusqu'au Var, tout obéit à l'unité dans le commandement, la plus grande force des nations et la plus haute garantie du repos[1].

La Provence fut ligueuse ardente; la Ligue était le parti national, la puissance d'organisation et de la liberté, le triomphe des forces de l'association. Ce fut un temps d'enthousiasme. Marseille, Aix, Arles, Lambesc, s'associèrent comme les villes libres d'Italie, et cet esprit se

1. La vie du président d'Oppède a été défigurée par les partis. C'était un magistrat à conviction inflexible.

montra si énergique, que la Provence ne fit sa soumission à Henri IV que lorsqu'il fut constaté que le roi converti s'associait lui-même à l'unité nationale. Il faut rendre hommage à un nom longtemps flétri, au consul Casaulx, frappé par le traître Libertat, le capitaine corse qui reçut son salaire; et ce ne fut pas gratuitement qu'il fit hisser le drapeau blanc fleurdelisé sur la tour de Sainte-Paule. Les traces de son marché restent encore, et Henri IV les rappelait en se raillant : « Il ne s'est pas soumis ; je l'ai bien acheté. »

Le roi fut assez habile pour donner à la Provence un gouverneur qui appartenait à la Ligue, le duc de Guise, nom aimé et catholique qui assura l'obéissance. Après Guise, le gouvernement fut confié à un Vendôme, prince gracieux, aux goûts poétiques : Malherbe, attaché à la maison du grand prieur duc d'Angoulême[1], ami et commensal du savant Bonaventure Du Perier, lui adressa une de ses plus belles odes, écrite à Aix, en Provence.

> Ta douleur, *Du Perier*, sera donc éternelle ?
> Et les tristes discours

1. Malherbe, né en Normandie, avait fait de la Provence sa patrie d'adoption.

Que te met en l'esprit l'amitié paternelle,
L'augmenteront toujours?

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale, où ta raison perdue
Ne se retrouve pas?

Je sais de quels appas son enfance était pleine,
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.

Mais elle était du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin;
Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

La Provence inspire les douces idées et les poétiques images! — Lors de la guerre des Princes contre la régence de Marie de Médicis, la Provence resta tranquille; il ne s'agissait plus d'une guerre de principes et de liberté municipale, comme sous la Ligue, mais d'une intrigue féodale. Marie de Médicis eut le bon esprit de respecter les privilèges des villes; la Provence ne voulait pas d'autres libertés. Le cardinal de Richelieu, occupé à réprimer les calvinistes et les hauts féodaux, laissa paisible un pays fervent catholique où les nobles étaient moins puissants que les cités.

Anne d'Autriche et Mazarin n'eurent pas la

même habileté dans la répression de la Fronde; le cardinal s'attaqua surtout aux chartes des villes, afin de centraliser l'administration sous la main de Louis XIV; la fière et indépendante Marseille s'indigna. Il se forma une conspiration municipale dont le chef fut Niozelle de Glandevès, et l'instrument populaire un prieur de corporation, André Capefigue. Les troupes royales entrèrent victorieuses à Marseille; le parlement d'Aix vengea le pouvoir de la couronne; ses arrêts condamnèrent et flétrirent les dignes citoyens qui avaient défendu les libertés de Marseille et de la vieille Provence; leurs maisons furent rasées, leurs terres semées de sel[1].

Le gouvernement absolu de Louis XIV s'établit sur les débris des institutions municipales; le roi, pour railler les habitudes de la Provence, voulut avoir, comme un bon bourgeois, ses bastides à Marseille. Il construisit de grosses et lourdes citadelles, le fort Saint-Jean et le fort Saint-Nicolas, dont le canon menaçait incessamment la ville; jusque-là Marseille avait été gouvernée par des consuls et des podestats, noms chéris et républicains, comme dans les cités d'Italie; le roi

1. Arrêt de la chambre ardente du parlement, 1er fév. 1660.

substitua un maire et des échevins, titres qui appartenaient aux villes du nord de la France. Ainsi notre pauvre Provence fut de plus en plus soumise aux idées françaises; désormais chaque cité isolée dut s'empreindre d'un esprit particulier. Aix devint le séjour de la noblesse et du parlement; Arles fut agricole; Toulon se transforma en un port militaire animé par les gardes marines et les officiers rouges; les villes des agrestes Alpines, Gap, Apt, Manosque, gardèrent un vieux sentiment de liberté; Marseille put développer sa grandeur commerciale et devint la maîtresse du commerce du Levant.

A cette époque, deux charmants esprits : Chapelle et Bachaumont, visitèrent la Provence: ils étaient amis de Gassendi, né à Aix, le philosophe qui fit tant d'élèves dans la loi d'Épicure; c'était un peu après la Fronde : l'établissement d'un pouvoir régulier avait fait tant de malcontents et d'oisifs! Chapelle et Bachaumont, d'une grande insouciance, buvant frais et mangeant perdrix et bonne caille, accomplirent un voyage à travers la Provence; ils y pénétrèrent par le Rhône et saluèrent d'abord Arles.

> Ces murs pleins d'illustres bourgeois
> Glorieux d'avoir autrefois

Eu chez eux la cour et le trône
De trois ou quatre puissants rois.

Arles n'avait-elle pas été cité impériale? D'Arles ils vinrent à Marseille par la Crau.

La vaste et pierreuse campagne,
Couverte encor de ces cailloux
Qu'un Prince revenant d'Espagne
Y fit pleuvoir dans son courroux.

Chapelle faisait ici allusion à ce que Pline rapportait sur la Crau, le *Campi lapidei* des Romains. Hercule avait à combattre des géants dans cette vaste plaine, et Jupiter fit pleuvoir sur eux une pluie de pierres. Les deux poétiques voyageurs s'arrêtèrent à peine à Aix et vinrent aussitôt à Marseille.

Tout le monde sait que Marseille
Est riche, illustre et sans pareille
Pour son terroir et pour son port :
Mais il faut vous parler du fort,
Qui sans doute est une merveille.

C'est Notre-Dame de la Garde,
Gouvernement commode et beau
A qui suffit, pour toute garde,
Un suisse avec sa hallebarde
Peint sur la porte du château.

Les forts Saint-Jean et Saint-Nicolas n'étaient pas achevés. Marseille, avant la domination de

Louis XIV, libre et fière, n'avait pas besoin de forteresses. Le gouverneur de Notre-Dame de la Garde était le vaillant poëte Scudéri, le digne enfant d'Apt, l'auteur populaire et aimé du Marais; il vivait à Paris, et la garde du fort lui souciait peu; la solitude était profonde, les portes de la citadelle étaient fermées.

Des gens qui travaillaient là proche
Nous dirent : « Messieurs, là dedans
« On n'entre plus depuis longtemps ;
« Le gouverneur de cette roche,
« Retournant en cour par le coche,
« A, depuis environ quinze ans,
« Emporté la clef dans sa poche. »

Courant en poste quand le vin et la bonne chère ne les retenaient pas, Chapelle et Bachaumont vinrent à la Ciotat; ils écrivirent dans la ville de petits vers sur sa bonne clairette.

Les marchands et les nochers
La rendent fort considérable :
Mais pour le muscat adorable
Qu'un soleil proche et favorable
Confit dans les brûlants rochers,
Vous en aurez, frères très-chers,
Et du meilleur, sur votre table.

Les gais voyageurs, passant par Toulon avec rapidité, vinrent jusqu'à Hyères.

Que c'est avec plaisir qu'aux mois
Si fâcheux en France et si froids,
On est contraint de chercher l'ombre
Des orangers, qu'en mille endroits
On y voit, sans rang et sans nombre,
Former des forêts et des bois!

Là jamais les plus grands hivers
N'ont pu leur déclarer la guerre :
Cet heureux coin de l'univers
Les a toujours beaux, toujours verts,
Toujours fleuris en pleine terre.

Cette campagne si belle sous cet ardent soleil étonnait, enchantait Chapelle et Bachaumont. D'Hyères ils s'avancèrent vers les petites Alpes jusqu'à la Sainte-Baume; pour les deux buveurs et gourmands délicats, ces lieux devaient être sans charmes.

L'on n'y mange jamais de chair,
L'on n'y donne que du pain d'orge
Et des œufs qu'on y vend bien cher.
. . . .
L'on ne peut être sans horreur
Dedans cette horrible demeure;
Et la faim, la soif et la peur
Nous en firent sortir sur l'heure[1].

Les deux voyageurs préférèrent s'enivrer d'ex-

1. La meilleure édition du voyage de Chapelle et Bachaumont est celle de Saint-Marc.



cellente blanquette à Négreaux, et de là coucher à Aix. « C'est une capitale sans rivière, disent-ils, et dont tous les dehors sont fort désagréables; mais, en récompense, bonne chère. Orgon fut ensuite notre couchée, lieu célèbre pour tous les bons vins; et le jour d'après, Avignon nous fit admirer la beauté de ses murailles. Mme de Castellane y était, à qui nous rendîmes visite aussitôt; le même jour, qui fut le jour des Morts, nous la trouvâmes chez elle en bonne compagnie. Elle n'était point comme les autres veuves dans les églises à prier Dieu :

> Car, bien qu'elle ait l'âme assez tendre
> Pour tout ce qu'elle aurait chéri,
> On aurait peine à la surprendre
> Sur le tombeau de son mari.

Avignon nous avait paru si beau que nous voulûmes y demeurer deux jours pour l'examiner plus à loisir. »

Le voyage de Bachaumont et de Chapelle s'accomplit à cette époque d'apaisement des âmes qui suivit la Fronde; on ne s'occupait plus de politique, mais beaucoup d'affaires. Il en résulta une prospérité immense pour la Provence; ses intendants furent des administrateurs distingués qui favorisèrent la fécondation des terres, la ca-

nalisation du Rhône, de la Durance, afin d'assurer l'eau à sa terre desséchée.

Marseille, au milieu des jouissances du luxe, maîtresse du commerce du Levant, se leva un matin avec ce cri lamentable : « La peste ! la peste ! » Un navire marchand venu de la Syrie avait communiqué le fléau, qui, comme la cavale de l'Apocalypse, parcourait la ville en lançant ses flèches de feu.

Après un siècle et demi, le souvenir de la fatale calamité était encore présent, et maître Anibal, le centenaire que Vernet a mis dans une de ses marines (le *Port de Marseille*), en contait encore les détails à nos pères effrayés. La moitié de la population fut dévorée par le fléau, que ne purent ni conjurer les prières du pieux évêque, M. de Belsunce, ni le dévouement du chevalier Langeron : sous un soleil brûlant, entouré de morts et de mourants, le chevalier relevait l'énergie abattue du peuple consterné. A ces tristes jours il faut reporter l'usage d'entourer les bastides de hautes murailles ; rien n'était reçu du dehors, on vivait avec les produits du sol; et tant l'esprit méridional est gai, oublieux, que, comme

En 1720, sous la Régence.

Boccace lors de la peste de Florence, sous le figuier et l'amandier on racontait de douces aventures. Aujourd'hui encore quelques vieux Marseillais conservent les gravures contemporaines de la peste de Marseille : le Cours couvert de tentes pour abriter les pestiférés, la tourette toute remplie d'ensevelisseurs, et le chevalier Rose, qui, la canne à la main, préside à ce funèbre devoir.

La Provence subit l'invasion des doctrines du dix-huitième siècle, qui eurent leur représentant dans le marquis d'Argens, né à Aix. Dans une cité aussi profondément religieuse, le marquis d'Argens osa braver toute croyance, à la façon d'Helvetius et de Voltaire. Il y avait alors une sorte d'enivrement dans une portion de la noblesse provençale, et tandis que le marquis de Sade scandalisait le monde par d'affreuses publications, un jeune homme, né d'une famille d'antique noblesse italienne, Riqueti, comte de Mirabeau, se livra sans frein aux excès de violence et d'amour. Son éducation était forte, son imagination ardente, vigoureuse; son style déclamatoire! Hideux de physionomie, le comte de Mirabeau corrigeait les défauts de son visage par la hardiesse de son esprit; dans une société

régulière, un si grand vicieux eût été flétri, châtié ; il fut au contraire caressé, fêté par la génération corrompue, comme un homme à la mode ; on le suivait dans ses amours et ses rapts ; on lisait ses ardents écrits, et le juste châtiment de la Bastille était dénoncé comme un acte de despotisme paternel.

La Provence n'échappait à aucune innovation : elle perdait l'orgueil d'elle-même, de sa nationalité, pour ne plus voir que les modes de Versailles et de Paris ; la vieille langue était oubliée pour le français. Lorsque Monsieur, frère du roi, comte de Provence, vint visiter l'apanage dont il portait le titre nominal, on voulut lui donner un spectacle des mœurs de la Provence ; on ne put y parvenir : les jeux de la *Fête-Dieu* du bon roi René furent mal représentés. Les matelots de Marseille essayèrent de donner le spectacle d'une vieille joute catalane : ils y réussirent mal. On fit tout à la française dans Marseille, qui se transformait : l'arsenal était démoli, vendu ; on avait substitué à la ville antique et phocéenne, abritée contre le mistral et le soleil, une cité nouvelle, large, spacieuse, couverte de poussière et brûlée ; on avait une élégante salle de spectacle, de beaux hôtels, mais la vie municipale n'existait plus.

Cette vie avait plus de vigueur dans les cités moins mélangées de population : aux Martigues, Manosque, à Arles, à Tarascon ; là, sous les larges platanes, comme à Athènes, autour de la fontaine, qui jetait une eau pure, les citoyens se rassemblaient pour causer des intérêts de la ville qu'ils chérissaient, dans l'antique langue provençale. Vous eussiez en vain demandé qu'on parlât français dans les cités des petites Alpes, à Apt, à Gap, à Carpentras, à Salon, sur les bords de la Durance ; on le comprenait à peine, on le parlait encore moins. Le paysan avait un costume pittoresque et particulier ; la femme se parait d'un large chapeau comme les pastourelles du moyen âge. Dans les territoires d'Aix et de Marseille, après les longues chaleurs du jour, quand la cigale ne chantait plus, on entendait le bruit lointain du tambourin et du galoubet, signal aimé des jeunes filles, brunies comme les Catalanes et les Valenciennes des huerta d'Aragon. Il n'y avait rien de suave comme le son du tambourin renvoyé par le vent et les échos au milieu de la famille provençale rassemblée pour le souper, lorsque les plats du Midi vous jetaient dans une douce somnolence ; aucune de ces grosses et sanglantes viandes savourées au nord de la

France : du poisson aux épices du Levant et à l'ail d'Espagne ; l'agneau cuit à la manière d'Afrique; le mouton des prés salés de Martigues et de Marignane; le bœuf de la Camargue, sauvage et savoureux; les coquillages de la Méditerranée; la praire et la clovisse; l'oursin piquant; la langouste trempée d'huile; le saucisson d'Arles à la larme perlée ; les figues et le raisin de toute couleur et de toute saveur; le melon blanc et la pastèque rouge comme le corail.

Le mouvement des idées qui aboutit à 1789 vint briser tout à fait les coutumes de l'antique Provence. De quelque manière qu'on juge les hommes et les choses de cette époque, on doit reconnaître que la Révolution effaça les nationalités provinciales. La division par départements accomplit l'œuvre de centralisation commencée par Richelieu. On eut une administration, on ne fut plus une nation. Il faut donc considérer l'école de Mirabeau comme la main fatale qui porta un coup mortel à notre Provence. Nous ne sommes plus qu'une fraction d'un grand tout, qu'un fragment dans l'unité nationale.

Est-ce un bien, est-ce un mal que cette uniformité dans toute chose ? Dieu avait fait des montagnes, des vallons, des ruisseaux et des prairies :

n'est-ce pas trop entreprendre que de les effacer? Heureusement, ce que la politique n'a pu nous ôter, c'est la confraternité provençale, cet attrait qui nous lie tous, artistes, poëtes, hommes publics, quand nous portons sur le front l'origine de notre Midi. Nous ne serons jamais les enfants des Bouches-du-Rhône, démarcation de fantaisie; nous sommes des Provençaux; nous voudrions le nier que le maudit accent, plus patriotique que nous, le montrerait à tous. Nous pouvons oublier notre passé, nos belles comtesses et nos cours d'amour, mais nous portons maladroitement la livrée de la langue du Nord. La Provence n'est pas morte, et nous le sentons bien aux battements de notre cœur, quand nous apercevons les tours crénelées d'Avignon, la première étape de la vieille patrie!

FIN.

TABLE

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9.



